N° 272 — Tome LXXV 16 Octobre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, ALFRED DE BENGOECHEA,
ARNOLD BENNETT (HENRY-D. DAVRAY *trad.*), R. DE BURY,
THOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHÈLEMY *trad.*), HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD,
CHARLES-HENRY HIRSCH, MARIUS-ARY LEBLOND, TRISTAN LECLÈRE,
LEGRAND CHABRIER, G. MATISSE, CHARLES MERKI, JACQUES NERVAT,
EDMOND PILON, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN, CARL SIGER,
A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 272 — 16 Octobre 1908

Marius-Ary Leblond	*Les Idées nouvelles sur le Romantisme*	561
Arnold Bennett (Henry-D. Davray *trad.*)	*La Crise théâtrale en Angleterre*	579
Jacques Nervat	*Majorque*, poème	598
A.-Ferdinand Herold	*Le Patriotisme Révolutionnaire*	604
Edmond Pilon	*La Dame du Louvre*	619
Alfred de Bengoechea	*Poèmes*	628
Thomas Carlyle (Edmond Barthèlemy *trad.*)	*Novalis* (fin)	631
Legrand-Chabrier	*Bestiaire*	661

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXI. La carte d'Europe*	674
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	677
Rachilde	*Les Romans*	681
Jean de Gourmont	*Littérature*	685
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	689
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	695
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	699
Carl Siger	*Questions coloniales*	702
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	709
R. de Bury	*Les Journaux*	713
André Fontainas	*Les Théâtres*	718
Tristan Leclère	*Art ancien*	723
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	726
Henri Albert	*Lettres allemandes*	731
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	735
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	739
G. Matisse	*Variétés : Histoire extraordinaire des Electrons*	744
Mercvre	*Publications récentes*	746
	Echos	748

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie HACHETTE et Cie, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris

DICTIONNAIRES BOUILLET

AVEC PRIME

NOUVELLES ÉDITIONS ENTIÈREMENT REFONDUES ET AUGMENTÉES D'UN NOUVEAU SUPPLÉMENT

(1908)

La réputation des dictionnaires Bouillet est depuis longtemps universelle ; mais de tels ouvrages doivent être de temps à autre l'objet de révisions scrupuleuses pour être mis soigneusement à jour.

Les nouvelles éditions que nous offrons aujourd'hui au public ont été *entièrement refondues* ; un nouveau supplément a été ajouté à chacun des 2 dictionnaires sous la direction de MM. *J. Tannery*, sous-directeur de l'École Normale Supérieure, et *G.-L. Gourraigne*, professeur agrégé d'histoire au Lycée Janson-de-Sailly, qui se sont entourés pour ce travail d'une élite de savants et d'artistes.

Dans les sciences, les lettres, les arts, l'histoire et la géographie, les Bouillet donnent donc le *dernier mot des connaissances humaines*, depuis les monuments les plus antiques de l'histoire jusqu'aux jeux à la mode de l'année courante. C'est l'ouvrage de documentation par excellence dont *tous ont besoin à tout instant*, pour faire l'étude scientifique la plus approfondie comme pour chercher la signification du nouveau mot technique lu le matin même dans le journal.

C'est l'ouvrage qu'il faut avoir sur sa table pour apprendre rapidement ce qu'on veut savoir, sans perdre son temps en recherches longues et souvent infructueuses.

PRIX DES 2 VOL. GRAND IN-8 RELIÉS DEMI-CHAGRIN ET COMPRENANT 4.016 PAGES SUR 2 COLONNES **50** FR.

LES 1.000 PREMIERS SOUSCRIPTEURS SERONT REMBOURSÉS

PAR LA PRIME GRATUITE :

LE DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS

de G. VAPEREAU

d'une valeur de 40 francs

Ce superbe ouvrage relié en demi-chagrin compte 1030 pages in-8° et un supplément de 103 pages. Il contient toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers avec leurs noms, prénoms, surnoms et pseudonymes, le lieu et la date de leur naissance, leur famille, leurs débuts, leur profession, leurs fonctions successives, leurs grades et titres, leurs actes publics, leurs œuvres et les indications bibliographiques qui s'y rapportent, les traits caractéristiques de leur talent, etc.

C'est le complément naturel des dictionnaires Bouillet. *Pour les affaires, pour les conversations quotidiennes, c'est le livre de renseignements par excellence que chacun doit avoir sur sa table.*

SOUSCRIVEZ SANS TARDER SI VOUS VOULEZ BÉNÉFICIER DE LA PRIME RÉSERVÉE AUX 1.000 PREMIERS SOUSCRIPTEURS

On souscrit chez tous les Libraires

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La morale naturelle, par J.-L. **DE LANESSAN.** 1 vol. in-8. **7 fr. 5**

La Philosophie de Leibniz. Exposé critique, par **BERTRAND RUS SELL**, traduit de l'anglais par JEAN RAY, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé de philosophie et RENÉE J. RAY, avec un préface de l'auteur et un avant-propos par L. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne 1 volume in-8. **3 fr. 7**

Ethique, droit et politique (**Parerga et paralipomena**), par A **SCHOPENHAUER.** Première traductio française avec préface et notes par A. DIETRICH. 1 vol in-16. **2 fr. 5**

L'Optimisme de Schopenhauer, Étude sur Schopenhauer par S. RZEWUSKI. 1 volum in-16. **2 fr. 5**

Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'Etat, par **LÉON DUGUIT**, professeur à la faculté de Dro de l'Université de Bordeaux. 1 volume in-16 **2 fr. 5**

La criminalité politique, par **L. PROAL**, conseiller à la Cour d'Appe de Paris, lauréat de l'Institut. DEUXIÈME ÉDI TION, augmentée d'une préface nouvelle. 1 volume in-8. **5 f**

La liberté de conscience en France, **Depuis l'Edit d Nantes jusqu' la Séparation (1598-1905),** par **G. BONET-MAURY**, correspondant de l'Institu DEUXIÈME ÉDITION, revue et augmentée. 1 volume in-8 de la *Bibliothèque d'histoi contemporaine*. **5 fr**

DE LA MÉTHODE DANS LES SCIENCES

1 volume in-16 de 412 pages. **3 fr. 50**

1. **Avant propos**, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, prof. de philosophie a lycée Hoche.
2. **De la science**, par M. Emile PICARD, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
3. **Mathématiques pures**, par M. TANNERY, de l'Institut, sous-directeur de l'Éco normale.
4. **Mathématiques appliquées**, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut, professeur à la So bonne.
5. **Chimie** par M. JOB, professeur au Conservatoire national des arts et métiers.
6. **Physique générale**, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences d Toulouse.
7. **Morphologie générale**, par M. GIARD, de l'Institut, professeur à la Sorbonne.
8. **Physiologie**, par M. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne.
9. **Sciences médicales**, par M. Pierre DELBET, professeur agrégé à la Faculté d médecine de Paris.
10. **Psychologie** par M. Th. RIBOT, de l'Institut, professeur honoraire au Collège d France.
11. **Sciences sociales**, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne.
12. **Morale**, par M. LEVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne.
13. **Histoire**, par M. G. MONOD, de l'Institut, chargé de cours au Collège de France.

LES DOCUMENTS DU PROGRÈS

Dr RODOLPHE BRODA, Directeur — FÉLIX ALCAN, Éditeur

Cette revue internationale se publie en trois éditions à Paris, Londres, et Berlin, et par le fait de cette organisation unique, peut offrir aux lecteurs français des articles sur tous les problèmes actuels de la politique étrangère, écrits par des personnalités compétentes de ces pays, et des études sur le mouvement littéraire, artistique et religieux de toutes les nations.

Viennent de paraître les articles de :

Emile Boutroux (de l'Institut) : *l'Avenir de l'esprit religieux* ; Maxime Gorky : *le Cynisme* ; Paul Adam : *les Survivances dans la littérature française contemporaine* ; Dr David (membre du Reichstag allemand) : *l'Allemagne et la question marocaine* ; C. Saint-Saëns (de l'Institut) : *les Musées, nécropoles de l'art* ; Abbé Naudet : *Un an après la séparation* ; Paul Margueritte : *le Divorce* ; Dr Scié-Ton-Fa, préfet de l'Empire chinois (Nankin) : *L'avenir de la Chine* ; J. Sriramulu (Rajahmandri) : *le Mouvement révolutionnaire aux Indes anglaises* ; Walter Crane : *l'Idée socialiste comme nouvelle inspiration d'art* ; William T. Stead (Londres) : *le Dimanche anglais* ; Henri Dagan : *le Théâtre populaire champêtre, etc.*

Abonnements : France, **10** fr. ; Étranger, **12** fr. — Prix du numéro : **1** fr.— Envoi gratuit d'un numéro spécimen sur demande adressée à l'Administration : 59, rue Claude-Bernard, Paris.

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par Fascicule in-8° de 130-150 pages. — Première année, 1908. — Le Numéro, 2 fr. 50

Littérature Hongroise, Française, Étrangère
Histoire, Politique, Économie sociale, Philosophie, Sciences, Beaux-Arts, Finances

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

La **Revue de Hongrie** est une Revue hongroise publiée en langue française. Elle publie des articles d'Hommes d'Etat, de littérateurs, d'artistes hongrois, et accueille les articles que lui adresseront des écrivains français et étrangers.

Son but est de s'occuper de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent intéresser le lecteur français, en mettant en relief les choses de Hongrie. La **Revue de Hongrie** est une tribune ouverte à tous, et restera indépendante de toute influence de parti.

Chaque numéro contient des articles originaux, des revues littéraires, artistiques, des analyses et comptes rendus, et le Bulletin mensuel de la Société Française de Budapest.

Prix de l'Abonnement : HONGRIE..... Six mois, 15 cour. Un An, 25 cour.
FRANCE et U. P. — 20 fr. — 30 francs.

Rédaction et Administration : BUDAPEST, Andrássy-rit 95, VI

Rédacteur en Chef : G. HUSZAR

Dépôt à Paris : LIBRAIRIE CHAMPION, près l'Institut

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
dirigée par le Dr Gustave LE BON

LA PHILOSOPHIE MODERNE

par Albert REY
Professeur Agrégé de Philosophie

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Le but de ce livre est d'exposer la façon dont la philosophie moderne, dans ses expressions les plus vivantes (le pragmatisme d'une part, le rationalisme scientifique de l'autre) renouvelle, en les étudiant d'une façon plus réaliste, les vieux problèmes métaphysiques (raison, matière, vie, conscience, connaissance et action).

Gustave TOUDOUZE

LE REBOUTOU

Illustrations de MARCHETTI

Un volume in-18. — Prix.....3 fr. 50

Adolphe BRISSON

Le Théâtre

3e SÉRIE

Un volume in-18. — Prix... 3 fr. 50

Œuvres Dramatiques
DE
WILLIAM SHAKESPEARE
COMÉDIES, TRAGÉDIES, etc.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais avec annotations par Georges DUVAL

TOME SIXIÈME
OTHELLO — LA TEMPÊTE — MESURE POUR MESURE
CYMBELINE — PEINES D'AMOUR PERDUES

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50
L'édition sera complète en huit volumes

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché. 95 centimes. — Cartonné toile. 1 fr. 75

VOLTAIRE

HISTOIRE DE CHARLES XII

Roi de Suède

SOIXANTE centimes le fascicule **ARMAND DAYOT** SOIXANTE centimes le fascicule

Inspecteur général des Beaux-Arts

NAPOLÉON

d'après les Peintures, Sculptures, Estampes, Objets... du temps

— UN MILLIER D'ILLUSTRATIONS —

Jamais, dans un ouvrage consacré à l'histoire du grand Empereur, autant de documents graphiques ne furent rassemblés.

Cette fois c'est le récit complet par l'image, avec bon nombre de pièces originales et inédites, *de l'histoire de Napoléon.*

L'ouvrage formera 22 fascicules

Envoi contre Mandat-Poste

LES IDÉES NOUVELLES
SUR LE ROMANTISME

Jamais on ne s'est occupé davantage du Romantisme. Ce n'est plus seulement un thème littéraire, une question des Anciens et des Modernes, mais un sujet social, un objet de polémique entre conservateurs et libertaires, on peut presque dire, avec M. Maurras, entre anti-Dreyfusiens et Républicains. Au moment même où les écrivains en sont inscrits définitivement aux programmes de nos lycées, toute une école nous invite à considérer le Romantisme comme un mouvement anti-français perturbateur de l'ordre national. Il importe d'examiner sur quoi l'on fonde les définitions nouvelles que l'on nous propose du Romantisme et s'il est vraiment anarchie ou création.

I

LE CULTE DE LA FORCE CHEZ LES ROMANTIQUES : SENTIMENT DE LA NATURE ET INDIVIDUALISME

Rousseau avait demandé à l'homme de retourner à la nature, c'est-à-dire à l'agriculture et à une forme de société agreste : venant après le Révolution et l'Empire, les Romantiques éprouvent la nécessité de retourner à une « nature » beaucoup plus primitive que ne la voyait vraiment Jean-Jacques : anémiée par l'effet de l'épuisement matériel et moral du pays au lendemain des guerres européennes et des défaites écrasantes, la jeunesse intellectuelle, particulièrement l'élite qui écrit, a besoin de se reconstituer un tempérament solide : elle ne peut y arriver qu'en se retrempant aux forces originelles, au milieu

de paysages puissants, de sites sauvages ou de plaines vastes dont la grandeur et la véhémence ou l'ampleur la dominent, la soulèvent, provoquent ses énergies aux hauts rêves et aux robustes actions.

Selon M. Lasserre, historien passionné du Romantisme (1), le Romantisme est intégralement dans Rousseau et constitue « le système de sentir, de penser et d'agir conformément à la prétendue nature primitive de l'humanité... Merveilleux travail de l'art, du temps et de la fortune, à ronger, à perforer et à désagréger tout d'abord dans toutes ses parties, pour qui veut se frayer le chemin de l'état primitif : ç'a été l'activité du Romantisme. *Romantique* se dit, dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire* et pareillement dans l'*Obermann*, d'un paysage de montagnes où rien ne montre la main de l'homme, ni ne donne lieu à son passage, et de la défaillance voluptueuse ou de l'exaltation vaine que ce spectacle, selon qu'il est calme ou agité, communique, en se prolongeant, à une sensibilité lyrique, ces émotions, au dire de Senancour comme de Rousseau, reportant celui qui sait les éprouver en deçà de la civilisation et le replaçant dans la véritable disposition intellectuelle et morale de l'homme primitif. » La jeunesse romantique n'est point, en effet, sans se complaire sur les bords des lacs ou parmi les cirques des montagnes à des « défaillances voluptueuses », ainsi qu'il advient aux adolescents de toutes les époques en ces heures de crise amoureuse, vague et éperdue, qui est fièvre de croissance ; elle recherche constamment « l'exaltation » ; mais celle-ci n'est point « vaine » : si elle achève d'affaiblir les personnalités trop débiles, elle est indispensable, comme la douche aux neurasthéniques, à fouetter les organismes vigoureux passagèrement déprimés : par cet excitant cérébral, elle leur rend le courage, la valeur.

Dans la génération actuelle, nombre d'écrivains, déterminés par certaines nécessités contemporaines, s'opposent au romantisme et le détractent, notamment les néo-catholiques positivistes de l'école de M. Charles Maurras, qui se retrouvent au début du vingtième siècle libertaire dans des dispositions d'esprit classiciste et antifrançais analogues à celles des royalistes

(1) Pierre Lasserre : *Le Romantisme français*, essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au dix-neuvième siècle. Éditions du *Mercure de France*, 1907.

de 1814 rentrant de l'émigration : ils ne voient dans le grand mouvement littéraire national se développant sous la Restauration qu'anarchie et destruction : « Négatif de tout, il a pu se prendre pour l'affirmation suprême et donner aux forces destructives les beaux noms des choses détruites, appeler le désordre Liberté, la confusion Génie, l'instinct Raison, l'anarchie Energie. Il est la désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée... Le Romantisme est primitivement maladie (1). » M. Lasserre se place à un point de vue exclusivement subjectif d'examen de conscience chrétienne, justement soucieux de morale publique dans un âge sans direction spirituelle, et avant tout préoccupé d'épurer l'âme des adolescents de son temps d'affections romantiques devenues inutiles en l'affranchissant d'imitations littéraires désuètes, dangereux snobisme. Historiens impersonnels, nous, reportons-nous à l'époque, souffrons de ses langueurs et de ses appétits, nous admirerons dans le Romantisme un grand effort de la jeunesse intellectuelle de notre pays, brouillonne mais généreuse, ardente au bien, avide de nobles émotions, pour retrouver dans la nature, dans la contemplation religieuse — confusément panthéistique — de la puissance des éléments la force qui fait momentanément défaut à leurs corps endoloris et à leurs cœurs efféminés par la défaite de la Nation, pour se reconstituer des âmes vaillantes aux réserves d'audace et d'héroïsme.

Les Hugo, les Lamartine et les Delacroix ne sont point que « des négateurs » : il ne faut pas confondre le Romantisme, mouvement français cyclique de jeunes gens passionnés du sort de leur pays et s'intéressant à toutes les questions capitales dont son avenir dépend (2), avec le byronisme, individualisme anglais insolent, irréductible et absolu. Le plus récent historien du byronisme (3), dans sa thèse minutieu-

(1) Lasserre, p. 18. — M. Charles Maurras a publié, sous le titre de *Trois idées politiques* (Champion, 1898), des études sur *Chateaubriand ou l'anarchie*, « race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers », sur Michelet, et sur Sainte-Beuve. — « Le romantisme est une maladie comme le somnambulisme ou l'épilepsie, » disait en 1824 *le Constitutionnel*. (Cf. Ch. M. Des Granges : *le Romantisme et la critique. La Presse littéraire sous la Restauration*, 1815-1830. Éditions du *Mercure de France*, 1907.)

(2) Voir notamment les programmes des petites revues qu'ils fondent et les études critiques qu'ils y publient. A ce sujet, se reporter à Des Granges, ouvr. cit.) ; — à Maurice Souriau : *Annales de la Faculté des Lettres de Caen*, 1887, et édition de *la Préface de Cromwell*, 1897.

(3) Edmond Estève : *Byron et le Romantisme français*. Hachette, 1907.

sement informée et intelligente à préciser la physionomie des doctrines, définit ainsi l'ambition du lord rebelle et violent à qui sa fortune permit de satisfaire dans la débauche un orgueil diabolique et des passions fougueuses (1) : « Affranchir son moi de toutes lois, ne donner à son activité d'autre but que lui-même, ne voir dans tout ce qui existe que le reflet de son être ou *le moyen* de son développement .» Ce n'est point cette hystérie de l'égotisme qui inspire le Romantisme français, la belle jeunesse amoureuse d'ordre et de liberté hiérarchique des auteurs des *Odes et Ballades*, de *l'Ode à Byron* et de *Cinq-Mars* pour ne point encore parler de *Servitude et Grandeur militaires*, royalistes qui ne se dégagent que lentement de la fidélité à une monarchie impuissamment absolutiste pour évoluer rationnellement par le monarchisme constitutionnel vers le républicanisme (2), même la jeunesse torturée d'une Sand qui se dégage si courageusement de ses infortunes personnelles pour atteindre à une sérénité altruiste (3), la jeunesse ingrate d'un Sainte-Beuve se débarrassant dans *Volupté* de sa morbidesse amoureuse d'homme disgracié pour retourner à ses études anatomiques de l'âme française, suite du *Tableau historique et critique* de notre seizième siècle.

Sans nul doute, par l'effet des orages de l'adolescence ou de tempéraments trop riches, à une période d'abaissement national qui tourmente la honte dans les cœurs fiers, après une époque d'ignorance historique obligatoire d'où procéda un enthousiasme, fatalement un peu trop bruyant et artificiel, pour la barbarie expressive de la civilisation médiévale, ce respect de vitalité comporta des désordres; il y eut bien de l'enflure dans cette sorte de *titanisme* qui gonfla les poitrines de jeunes gens déchiffrant Eschyle au siècle où s'était déchaîné Napoléon, il y a pas mal — sinon, quoi qu'on dise, d'égotisme — d'aberration orgueilleuse chez le précurseur et le maître

(1) Nodier accusait déjà une grande distinction entre Byron, « dont le genre est frénétique malgré le génie de l'auteur », et Chateaubriand, « classique chez les classiques et chez les romantiques ». Préface de *Bertram* citée par Des Granges.

(2) Nous avons relevé les critiques des Biré dans notre étude sur *la Conscience politique de Victor Hugo*, Grande Revue du 1er mars 1902. Sur Vigny, cf. Maurice Paléologue : *Vigny*, Hachette ; Dorizon : *Vigny ;* Léon Séché : *A. de Vigny et son temps ;* M.A. Leblond : *Vigny orientaliste*, Renaissance latine du 1er février 1905. — Sur Lamartine, cf. Henry Bérenger ; *La Conscience nationale*, Colin éditeur ; Sarrazin : *Les Grands poètes romantiques de la Pologne*, Perrin, 1906, p. 166.

(3) Cf. nos études sur le développement de ses idées politiques dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1904, et la *Revue socialiste* d'août et septembre 1904.

de tous, Chateaubriand ; mais quelle générosité chevaleresque dans la précipitation, quel fort sentiment de la dignité humaine et quel respect, même quel amour d'autrui dans les revendications les plus impérieuses, quel souci de la charité dans la préoccupation de la gloire, quel sage désir de la santé pour la plus humanitaire activité!

Si Baudelaire définit Chateaubriand « le grand gentilhomme des décadences qui veut retourner à la vie sauvage », n'oublions point qu'il s'agit des décadences de la monarchie et que l'auteur, si rationaliste, de l'*Essai sur les Révolutions* ne songeait pas tant à s'ensevelir dans des déserts qu'à recommencer *la vie* dans des solitudes libres et fertiles et qu'alors le retour à la nature est la façon pour les émigrés inquiets d'action créatrice d'aller chercher fortune en Amérique. Rousseau et Bernardin, dont il proclame l'influence capitale sur lui, le font rêver de magnifique colonisation et c'est seulement son ignorance d'aristocrate qui l'en détourne. Son primitivisme est par-dessus tout une nostalgie d'activité robuste :

Pourquoi trouve-t-on tant de charme dans la vie sauvage ? Pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse ? Courir dans les bois, poursuivre des bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source, est certainement un très grand plaisir. Mille Européens ont connu ce plaisir et n'en ont plus voulu d'autre tandis que l'Indien meurt de regret si on l'enferme dans nos cités. Cela prouve que l'homme est plutôt un être actif qu'un être contemplatif, que dans sa condition naturelle il lui faut peu de choses et que la simplicité de l'âme est une source inépuisable de bonheur (1).

Le besoin d'une occupation intense possède Chateaubriand qui contemple dans les savanes du *Nouveau Monde* de magnifiques champs de liberté pour l'aventure de la vie. Il est venu dans la solitude puiser « une surabondance de vie » nécessaire à son âme navrée par les perturbations de l'Ancien Monde, et il s'exalte de la joie de son indépendance

(1) *Voyage en Amérique*

avec une naïveté chrétienne qui prête de l'innocence à sa fierté fort différente de l'égotisme byronien.

Liberté !... Me voilà tel que le Tout Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent, que les forêts courbent leur cime sur mon passage... [Allez vous enfermer dans les villes, manger le pain du pauvre, égorgez-vous :] moi, j'irai errant dans mes solitudes, je serai libre comme la nature.

Liberté n'est nullement pour lui anarchie : avec le sentiment naturel à un chrétien qui, dans la disparition du catholicisme romain sous la Révolution, remonte logiquement au christianisme primitif, ce sont des formes de gouvernement simples, mais nettes, pleines en leur nudité, qu'il recherche en Amérique chez les sauvages, dans l'état de nature, y poursuivant, après Bernardin, des enquêtes sur le bonheur ; parmi leurs diverses institutions, sa préférence va à la république des Iroquois où la liberté résulte d'*une organisation* patriarcale. Ce n'est pas chez les hommes, mais dans la végétation qu'il goûte la splendeur sans freins, demandant la saine ivresse capable de lui rendre la force primordiale des Adams (1) à la Nature Vierge — une nature extraordinairement animée où le ciel est traversé de bandes d'oiseaux, où les arbres sont étoilés de larges fleurs odorantes, où les bêtes se multiplient entre les troncs, sur les prairies, dans une diversité fortunée, où l'onde transparente est toujours poissonneuse, un magnifique et grandiose pullulement de vie dans la Paix.

Plus délicat, moins ardent, un Lamartine se satisfait d'abord des rives voluptueuses de l'Italie sans aller chercher la nature hors de l'Europe. Le « héros » de *Graziella*, jeune civilisé aristocrate et citadin, se ranime à la vraie vie, simple, chaude, généreuse, en partageant fraternellement l'existence de braves pêcheurs : on peut dire qu'en prenant pension dans une famille d'êtres qui s'entretiennent exclusivement des champs et de la mer, ce septentrional d'âme brumeuse fait une cure de

(1) On verra jusque chez le plus anarchiste disciple du vicomte de Chateaubriand, le comte Léon Tolstoï, que le retour à la nature n'est pas un mouvement contre l'humanité sociale. Cf. *les Cosaques*, Stock, édit.

soleil. Comme, dans *Paul et Virginie*, dont l'auteur de *Graziella* est franchement inspiré, c'est la civilisation qui sépare Paul et Virginie quand elle est appelée en France, c'est la civilisation de Paris, dont le jeune homme incarne l'égoïsme insouciant et élégant, qui l'empêche de comprendre l'amour de la fille simple par qui lui parle la création. Pour Lamartine qui place aux flancs des vallons de France les chaumières indiennes de Bernardin, les êtres qui résident à la campagne possèdent sur les riches et les savants l'avantage du savoir et du bonheur : attachés à la création, aux arbres, aux animaux, aux éléments, ils savent supporter avec sérénité les malheurs qui abattent les citadins ; seuls en face de la nature, et sans qu'on ait besoin de rien leur apprendre, ils déchiffrent et découvrent ses secrets : ils sont forts.

Par la fougue d'un génie plus impérieux, Hugo chercha à concentrer en soi les énergies premières de l'univers, se sentit dieu, vierge devant la vierge matière, nagea et lutta parmi leurs flots, y expérimenta sa virilité et son orgueil. Au milieu même de la lutte contemporaine, où il fut ardemment mêlé, il se recréa jeune, neuf aux rudes âges d'un monde encore à pétrir, et c'est pourquoi il aima représenter l'homme-titan aux prises avec les éléments, avec les sables ou surtout avec les fureurs coalisées de la mer et du vent : Giliatt est un fils eschylien de Robinson qui, pour le développement sublime de son être, lutte contre la société. Devant eux l'homme se croit, avec un orgueil revivifiant, ennoblissant, redevenir géant, à l'image de ceux qui, d'après Hugo, vécurent à l'époque bienheureuse de la Terre :

> Jadis la terre était heureuse ; elle était libre,
> Et, donnant l'équité pour base à l'équilibre,
> Elle avait ses grands fils, les géants, ses petits,
> Les hommes ; et, tremblants, cachés, honteux, blottis
> Dans les antres, n'osant nuire à la création,
> Les fléaux avaient peur de la sainte nature ;
> L'étang était sans peste et la mer sans autans ;
> Tout était beauté, fête, amour, blancheur, printemps.
> L'églogue souriait dans la forêt...
> ... L'homme avait tous les biens que la candeur procure,
> ... On ignorait ces mots, corrompre, acheter, vendre :
> On donnait, jours sacrés ! jours de Rhée et d'Evandre !
> L'homme était fleur ; l'aurore était sous les berceaux,
> ...O beaux jours passés terre amante, ciel époux !

Oh ! que le tremblement des branches était doux (1) !

Il a été le poète grandiose de l'enfance.

... L'âge du bonheur est le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament.

Il a toujours déclaré la force de fraîcheur, d'énergie, de confiance et de naïveté et la splendeur de poésie qu'entretenait en lui la fréquentation des enfants. Ce sont eux qui, dans les maisons de la ville et au milieu de la civilisation, rendent à l'homme, par la pureté de leur âme printanière et leur spontanéité à croître, la félicité des âges simples et libres sous le ciel. De ses premiers poèmes jusqu'à *l'Art d'être grand-père*, Hugo a développé ce beau thème antithétique que l'homme, la Force, n'était heureux que par la Faiblesse, l'enfant. Il prend à celui-ci le charme de renouvellement que, dans *l'Amour*, Michelet nous persuade de demander à la femme. L'enfant est le signe de la fécondité, le témoignage de la longévité de la race et de l'espèce, de la permanence du monde.

Hugo fut, avec Delacroix, autre évocateur et agitateur de forces, un primitiviste panthéiste. Le panthéisme chez eux n'est plus un système philosophique, mais une poésie, une communication avec l'univers dans une émotion religieuse qui exalte l'homme à sa plus grande énergie en le tenant constamment dans une sorte d'égalité avec les éléments dont il fut originairement pétri. Après Chateaubriand, un artiste patient et cultivé comme Delacroix proclame que « le vrai homme est le sauvage (2) » parce qu'il s'accorde avec la nature telle qu'elle est, dans sa puissance forcenée, que « l'instinct sauvage est le fond » de sa constitution.

La fougue d'un Hugo et d'un Delacroix possède avec véhémence le monde. L'amour intense et vaste de Michelet le pénétra lentement et pleinement. Hugo avait emprisonné dans son âme les voix du cosmos, Michelet fut leur hôte et le prêtre qui sert et interprète : il nous dit leurs conseils, il nous ramena à leur religion, il nous imprégna de leur vertu ; avec Chateaubriand (3) et Leconte de Lisle, il nous refit « oiseau, fleurs

(1) *La Légende des siècles :* le Titan.

(2) Eugène Delacroix : *Journal*, Plon, éditeur, tome II, p. 435. « *Sur la réflexion et l'imagination données à l'homme*, funestes présents ».

(3) « Je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien chantant la souveraine félicité. » *Mémoires d'outre-tombe*, t. I, p. 157.

eau vive et lumière — et nous reposa en Dieu ». Comprenons et admirons que Michelet, après avoir consacré la première partie de sa vie à l'étude du passé, arrêté devant l'avenir dont il ne pouvait pas écrire l'histoire, quand même sans cesse préoccupé du futur, consulta l'histoire naturelle, soutint l'histoire progressive des nations par celle parallèle de la Montagne et de la Mer, indiqua que tout le bonheur des âges prochains serait dans le retour et l'obéissance à la nature connue en sa modestie comme en sa magnificence.

Les Romantiques multiplièrent les visions panthéistiques du monde primitif. Leur panthéisme se concentre et prend sa signification intégrale d'aspiration à une forme supérieure de vie naturelle dans l'épopée *les Fossiles*, où Louis Bouilhet ressuscite, avec la lenteur pompeuse de l'évolution terrestre, l'histoire de l'homme cheminant vers un idéal de plus en plus complexe. Après le tableau de la naissance du Monde, mystère prodigieux de la première vie colossale et féroce, le poète décrit l'apparition radieuse de l'homme. Il connaît la guerre et la volupté, il viole la nature, il possède la science, puis il meurt, d'ennui, et la fin s'accomplit. Mais après le cataclysme renaît la vie sur le globe : et un individu doué de plus de sens que nous, meilleur, participant plus étroitement aux forces du cosmos, plus docile à la leçon de la création, règne, tout esprit, toute bonté, toute beauté : il est le fruit des générations qui moururent en le rêvant, dont les efforts le créèrent. Après lui encore, par le bienfait de ses aspirations et de sa douloureuse expérience, régnera un être plus complet, plus inextricablement adapté à la nature, plus puissant dans la sérénité.

Jusque dans l'art plastique, le sentiment panthéiste de la splendeur primitive de l'homme exprime sa foi idéale avec une magnificence et une délicatesse de Renaissance. Le Romantisme, quoi qu'on ait dit, est vraiment, au lendemain des grandes guerres européennes, une Renaissance, un mouvement délicieux et héroïque de jeunesse, éclose avec grâce, développée avec le sens mystérieux d'un renouvellement en France de l'espèce humaine par un baptême de naturisme dans une admiration pieuse de la vie divinement polymorphe :

l'homme épuisé a besoin de se sentir dieu, apte et souple à reprendre la force du monde par les innombrables ressources de sa nature divine en communication avec l'univers. Renaissance inspirée non plus de la résurrection de l'art grec, mais de la découverte des terres nouvelles au dix-huitième siècle, de races sauvages et vierges, d'indigènes indépendants et d'orientaux s'insurgeant pour l'indépendance, d'exotiques naïfs amoureux de l'existence avec des âmes fraîches d'insulaires : toutes les passions de l'Europe viennent désespérément s'y retremper dans une aspiration à des jouissances recréatrices d'éternel printemps. Après Rude et Barye, Rodin, romantique attardé qui a si magnifiquement et fidèlement représenté en ses monuments les personnalités des grands Romantiques au milieu des figures héroïques et voluptueuses d'un contour et d'un élan parfaits à fixer le symbolisme à la fois spiritualiste et charnel des Voix Intérieures et des Forces Extérieures telles qu'on les sentait en 1840, Rodin se pose dans l'art contemporain comme un Hugo de la sculpture.

La vie se renouvelle avec lui, s'affranchit absolument de l'artificiel, retrouve dans l'espace la force qui pétrit le monde et la volupté qui travailla la matière et l'inspira pour la sélection des belles formes. M. Roger Marx a déjà noté le penchant de Rodin « à placer ses évocations au seuil de l'humanité », mais il ajoute : « comme s'il avait retrouvé, par une sorte de divination, l'effroi qui fut celui des premières créatures lorsque, arrachées du néant et livrées à l'étonnement et à la douleur de vivre, elles se retrouvèrent aussitôt obsédées par le mystère de la destinée et l'inquiétude de l'infini ». La vision de Rodin n'est pas si exclusivement douloureuse ; ses groupes sont l'expression de la vie entière, effroi et ravissement de la lumière nouvelle, peur et attirance à la vie inconnue, hardiesse et terreur en vertige du premier pas dans l'infini — sentiments opposés qui se confondent dans les actes principaux de l'existence, dans le baiser où l'homme retrouve le goût du monde premier, fleurs, fruits, eau vive et lumière.

Rodin représente la force et la lutte ; sa sculpture est par excellence l'art du mouvement, du geste puissant, de l'éloquence magnifiée par la lumière. Il a compris et traité les personnalités des Romantiques comme des forces glorieuses de la Matière. Dans Balzac il signifie la vigueur du corps, s'at-

testant sous la robe informe par la puissance du mouvement d'éveil ; elle jaillit du lit de sommeil pour la prochaine gestation prodigieuse ; et la robustesse du génie, tapie aux profondeurs des cavités orbitaires, va s'élancer en un vol enivré et rapide de faucon soudain décapuchonné. L'on reste dominé par la beauté de ce labeur colossal qui se lève : à la contempler seulement, par le miracle de la suggestion artistique, on sent une énergie gonfler les muscles et presque une envergure d'ailes soulever les épaules. Devant *le Hugo*, on est saisi par le prestige de cette figure que travaille le songe, par celle du mouvement de la pensée. Hugo est bien là le Titan de la pensée, qui va tout à l'heure se dresser pour soulever l'Inconnaissable. L'oreille recueille les grandes voix de la nature qui furent multiples, et devant les yeux qui se réveillent passe la vie avec ses mille visages : sourires de vierges, méditations d'adolescents, désirs et ambitions d'hommes mûrs, dévouement des humbles, angoisses innombrables de misérables. On a la sensation que tout à l'heure il va se hausser avec une lenteur superbe et qu'alors avec lui frissonnera tout le roc. Toujours, on le voit, cette sensation si dispensatrice d'énergie, du labeur qui va surgir devant la vie (1).

Ainsi de Chateaubriand et de Hugo à Rodin par la littéra-

(1) De suite après Auguste Rodin, Émile-Antoine Bourdelle, en se soumettant aux nécessités d'une époque où le nu n'est plus naturel et où les gestes glorieux, rarement commandés par l'existence quotidienne la plus bourgeoise, risquent trop souvent d'être déclamatoires, exprime la force héroïque de la vie par une sculpture toute musicale, toute d'expression pathétique de l'âme. Dans l'admirable *Drame intérieur* l'artiste nous fait graduellement suivre jusqu'à quelle expression de douceur peut atteindre, sur une figure de femme, le pénible travail de la douleur ; une émotion sereine transporte le cœur vers ce visage beau et instructif comme une existence parce qu'on y retrouve réduite en harmonie la répercussion lointaine des joies et des souffrances : jamais artiste n'a su rendre sur une physionomie le mystère d'avoir souffert aussi attirant, aussi exquis et insaisissable que le mystère du bonheur, au point que l'un se confond avec l'autre dans une inexprimable réserve où se dérobe en sourire la complexité divine de la vie. Dans son œuvre s'accomplit de la sorte une synthèse des instincts antiques et de la sensibilité chrétienne, synthèse très harmonieuse par quoi s'avère que le Romantisme, dont il est la dernière et la plus complète expression, n'est anarchie ni destruction dans une rébellion anti-chrétienne. La beauté est faite de joie et de noblesse, la vie de rires et de lutte, de plaisir et de courage. Une santé, une ivresse légère explique le caractère discrètement martial des jeunes femmes ; chez les hommes, Bourdelle exalte essentiellement la vie mâle : gloire, stoïcisme. Synthétisant, symphonisant les inspirations et les ressources de tous arts, sculpture, peinture, musique littérature, nourri des mâles et tendres génies les plus divers, Rude, Carrière, Beethoven, Michelet, poète épique de la Révolution, Emile-Antoine Bourdelle composa une œuvre riche de toute la pensée et de la volupté humaines, des ressources fraternelles de la raison et de l'instinct : elle a, dans son exaltation lyrique, une beauté large et comme fluide, universelle et cordiale — justification du Romantisme.

ture et la sculpture romantiques comme par l'art panthéiste scientifique qui en procède, se rénove le culte de la force. Il ne faut pas dire simplement « la force », mais plus analytiquement : la force d'humanité — : vigueur par quoi l'homme se sent libre devant lui-même et son semblable et lutte égalitairement avec les éléments, principe de bonté qui naît de la confiance en soi, nécessité primordiale de l'altruisme qui chez les faibles n'est que délire de grandeur et consomption, mais qui chez les forts est la vertu par laquelle ils communiquent plus robustement avec tous les autres individus de leur espèce et avec le monde. — Telle la force dont Michelet a pressenti l'accord avec ce qu'il y a de faible et de doux dans la création est bien l'élément social du panthéisme.

II

LE SENS SOCIAL DE LA SOLITUDE

Cette force, c'est la nature qui la donne, et c'est dans la solitude qu'elle la dispense. Les Romantiques ont eu le culte de la Solitude. On a voulu y voir une preuve indiscutable de leur égotisme, de leur égoïsme, — anti-chrétien et anti-social. Mais il faut prendre garde que chez eux la solitude n'est point l'isolement. Ils en ont une conception particulière qui est une compréhension républicaine de l'érémitisme des premiers chrétiens.

Il n'est pas à dire en effet que dans le délire d'égalité et de fraternité où l'humanité semble devoir prochainement renaître hors de son anarchie, il lui faille, pour mieux se sentir et s'embrasser, se resserrer dans de grandes villes. Le sentiment, par son intensité même, produirait la fatigue, deviendrait trop nerveux, maladivement, s'anémierait. La liberté est l'atmosphère indispensable à la fraternité. La fraternité doit s'éprouver de la solitude. La vie sociale doit se compléter et s'élargir des horizons de nature. Rousseau, qui vint avec la candeur robuste et la poésie sauvage d'un montagnard, avec le goût de la nomaderie et de plein air des chemineaux, prêcha que, pour rester l'être bon qu'on est en naissant et qui fut aux débuts de la terre, l'on doit rechercher la compagnie *nouvelle* de la nature où se forment des individus dont la conscience jouit de santé, d'équilibre et de pureté, l'on doit

fuir la trop absorbante société des villes où les préjugés ont étouffé les vrais instincts et qui tend à faire de l'homme un composé artificiel et infécond. Rousseau, père du primitivisme ou retour réfléchi et mesuré à la nature, y voit l'affranchissement de la personnalité, quelque chose qui arracherait l'être à la tyrannie de la société raffinée et vaine comme une révolution arrache le citoyen à la servitude d'un régime oppresseur. Il a à sa façon solutionné le problème antinomique de l'individualisme et du socialisme : plus l'individu, selon la thèse contemporaine sera puissant, plus la masse formée d'individus sera puissante. Or, il ne peut prendre tout son développement que dans la liberté spacieuse de la création.

Bernardin flétrit la mode, les usages de société inutiles, voire absurdes. Ce qui l'attira dans la nature ce fut la liberté des gestes, le négligé aimable de l'existence, la sincérité de l'être, la solitude des méditations qui participent du limpide fluement de l'eau et du passage des nuages ; il désira une vie de frugalité idyllique, ingénue et artistique, dans des vergers sauvages, loin des villes, une vie bonne et simple où l'homme élève des amours sans entraves et sans complications, une vie essentiellement de solitude où se recueille un esprit soucieux des problèmes philosophiques intéressant la destinée de ses semblables (*Chaumière indienne*, *Arcadie*, *Vœux d'un solitaire*, pour ne citer que des titres expressifs). Il a précisé en optimisme altruiste le rousseauisme.

Chateaubriand fut à l'école d'Homère, de Virgile et de Milton, mais dans son goût de la nature domina l'influence de Milton. Il aime dans la vie naturelle l'aventure grandiose, pathétique, qui, dans la solitude, fait de l'homme un dieu, lui reconstitue la souveraineté physique et dilate sa puissance de conception. La Nature est la montagne qui rapproche le plus l'homme de la Divinité quand, Titan, il veut escalader le ciel. De la vie naturiste le corps s'entretient, l'imagination se renforce, l'âme s'exalte. L'âme est le dieu de la nature, mais celle-ci est le temple, alternativement empli de silence ou de cantiques, où l'âme s'entretient et s'élève. Enfin, par l'inspiration de Milton et des vierges prairies américaines, il nourrit le concept de la Solitude-Eden.

Pour les adolescents maladifs du romantisme, la solitude est nécessaire comme atmosphère silencieuse pour la convales-

cence. C'est là seul que la jeunesse obscure d'un Senancour peut s'abandonner longuement à l'imagination et à la sensibilité, s'assurer donc de sa vie, de ses aspirations, de sa faculté de rêve et d'avenir, se faire de ses désirs un ciel vers lequel élever son regard et dilater sa respiration et retrouver jusque dans la nuit un enseignement de bonheur (1). Senancour analyse qu'on s'y sent moins l'homme de son siècle, qu'on y « redevient l'homme de tous les temps », y prenant une force et une connaissance de la dignité, de la hauteur et de l'étendue, de la valeur de son espèce dont on avait perdu le sens. Pour George Sand, elle est bienfaisante en cela qu'elle établit entre les trois règnes et nous des rapports intimes qui nous font percevoir la permanence et le prix de nos relations avec la nature, qui renouvellent notre conscience de notre fond originel et nous invitent à nous développer selon ses facultés (2).

Pour Hugo elle est le réservoir, le grand lac de poésie, la retraite merveilleuse où l'on entend les voix de la nature que la vie sociale étouffe, le désert d'où s'exalte vers les étoiles du ciel nu le mysticisme confus et radieux. Il a longuement étudié dans *Magnitudo Parvi* comment elle permet au rêve humain de s'approcher « plus près de l'idéal divin ».

La solitude vénérable
Mène aujourd'hui l'homme sacré
Plus avant dans l'impénétrable,
Plus loin dans le démesuré.
Oui, si dans l'homme, que le nombre
Et le temps trompent tour à tour,
La foule dégorge de l'ombre,
La solitude fait le jour.
La solitude éclaire, enflamme,
Attire l'homme aux grands aimants,
Et lentement compose une âme
De tous les éblouissements (3).

L'homme y sent revivre en lui la foi et l'amour, dans l'espace et dans le temps, dans le présent et dans le passé : elle

(1) *Rêverie sur la nature primitive de l'homme* (1798), chapitre sur « la nuit ». Il n'est pas tout à fait vrai que, comme le dit M. Pierre Lasserre (*le Romantisme français*, p. 83) le ciel que s'est fait Senancour l'ait rendu « un étranger » parmi ses semblables et qu'il ait débuté par ne pas consentir à la société : dès sa *Rêverie*, qui est de 1798, il conseille de « négliger ce qui est personnel », seule condition pour avoir le bonheur.

(2) Cf. *les Amours de l'âge d'or*, et les romans tels que *le Péché de M. Antoine*.

(3) Victor Hugo, *les Contemplations*.

multiplie son individualité : « dans son passé vertigineux il sent revivre d'autre vies ». Il subit

> La dilatation immense
> De l'infini mystérieux.

Il sent naître en lui « plus que l'homme ».

Evidemment, jamais pour aucun des Romantiques elle ne saurait être absolue : les Hugo, eux, ne s'y attardent guère; les Lamartine ne s'y complaisent, en imagination, que pour s'y abandonner musicalement à l'extase qui exaltera l'amour jusqu'au summum de fécondité : ainsi dans *Raphaël* où la nature exalte l'égotisme à deux et s'exalte elle-même du sentiment humain, les amants ne recherchent-ils la solitude que pour y proclamer leur puissance : « Un globe n'eût-il été créé que pour nous seuls, nous seuls aurions suffi à le peupler, à le vivifier, à lui donner la voix, la parole, la bénédiction pendant une éternité. » Selon Chateaubriand même, elle est mauvaise, car, tandis qu'elle redouble les puissances de l'âme, elle lui ôte tout sujet pour s'exercer : il ne faut aller y reprendre des forces que pour « les consacrer au service de ses semblables (1) ». L'homme, vraiment « isolé de l'homme », assure George Sand, n'aurait pu vivre un jour ici-bas : on ne se retire dans la solitude qu'avec l'état d'esprit des anachorètes qui portaient au désert « la notion, le souvenir et la pensée incessante de l'humanité (2) ». Ils dominaient aussi les « rêves d'ermitage saint », de Lamartine et de Victor de Laprade, qui va chercher dans les asiles des forêts de l'enthousiasme et de l'idéal (3). C'est également dans ce sentiment que le goût de la solitude s'accroît en intensité chez un Vigny, surtout chez un Leconte de Lisle : il n'est point un goût exclusif de misanthrope, puisque Leconte de Lisle en fut possédé dès la première période de sa vie, ardemment et activement socialiste, mais le besoin

(1) *René*. René perd la vision du bonheur des autres dans une solitude absolue où il ne s'occupe qu'à dramatiser ses passions personnelles.

(2) *Les Amours de l'Age d'Or*.

(3) « On m'a reproché, dit Laprade dans la préface de *Psyché*, de conduire trop souvent mon lecteur dans le désert, de le séparer des hommes et du mouvement social. Le poète essaie en effet de s'isoler des passions et des intérêts vulgaires, des agitations sans but moral; mais il n'a jamais songé à se placer en dehors de la vie humaine. Ces voix de la nature et du désert interprétées par lui qu'enseignent-elles au promeneur solitaire sinon l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, le respect de soi-même et l'enthousiasme de l'idéal ? »

> Plus que je ne l'ai cru l'homme a besoin des hommes
> La terre ne dit rien s'ils cessent leur concert.

de se recueillir à des cimes de silence avant de s'élancer dans l'espace (1), dans l'activité. Pour les intellectuels de l'époque de culture intensive au milieu du dix-neuvième siècle, pour un Ernest Renan, la solitude est indispensable à nous faire retrouver en nous le vrai fond de nature humaine auquel doit correspondre le travail cérébral, car il n'a toute sa valeur que quand il est « purement humain, c'est-à-dire quand il correspond à ce fait de la nature humaine : l'homme ne vit pas seulement de pain ».

Le grand sens scientifique et religieux ne renaîtra que quand on reviendra à une conception de la vie aussi vraie et aussi peu mêlée de factice que celle qu'on doit se faire, ce me semble, seul au milieu des forêts d'Amérique, que celle du brahmane quand, trouvant qu'il a assez vécu, il se dispose au grand départ, jette son pagne, remonte le Gange et va mourir sur les sommets de l'Himalaya. Qui n'a éprouvé de ces moments de solitude intérieure où, l'âme descendant de couche en couche, et cherchant à se joindre elle-même, perce les unes après les autres toutes les surfaces superposées jusqu'à ce qu'elle arrive au fond vrai, où toute convention expire, où l'on est en face de soi-même sans fiction ni artifice? Ces moments sont rares et fugitifs ; habituellement nous vivons en face d'une tierce personne qui empêche l'effrayant contact du moi contre lui-même. La franchise de la vie n'est qu'à la condition de percer ce voile intermédiaire et de poser incessamment sur le fond vrai de notre nature pour y *écouter les instincts désintéressés qui nous portent à savoir, à adorer et à aimer.*

Voilà pourquoi l'homme sincère se passionne si fort et s'épuise en adorations devant *la vie naïve*, devant l'enfant qui croit et sourit à toute chose, devant la jeune fille que ne sait pas qu'elle est belle, devant l'oiseau qui chante sur la branche uniquement pour chanter, devant la poule qui marche fière au milieu de ses petits. C'est là que le Dieu est tout nu. L'homme raffiné voutre niaise les choses auxquelles le peuple et l'homme de génie prennent le plus d'intérêt, les animaux et les enfants. Le génie, c'est d'avoir à la fois la faculté critique et les dons du simple.

La vie brahmanique offre le plus puissant modèle de la vie possédée exclusivement par la conception religieuse, ou, pour mieux dire, sérieuse, de l'existence. Je ne sais si la vie des premiers solitaires chrétiens de la Thébaïde, si admirablement tracée par Fleury, offre une telle auréole d'idéalisme. La vie brahmanique a d'ailleurs sur la vie cénobitique et érémitique cette supériorité qu'elle est en même

(1) Cf., notamment, *Ultra Cœlos.*

temps la vie humaine, c'est-à-dire la vie de famille, et qu'elle s'allie aux soins de la vie positive sans prêter à ceux-ci une valeur qu'ils n'ont pas : l'ascète chrétien reçoit sa nourriture d'un corbeau céleste; le brahmane va lui-même couper du bois à la forêt ; il doit posséder une hache et un panier pour recueillir les fruits sauvages. Les fils de Pandou, pendant leur séjour à la forêt, vont à la chasse, et leur femme Dravipadi offre aux étrangers qu'elle reçoit dans son ermitage du gibier que ses époux ont tué. Les Vies des Pères du désert n'offrent rien à comparer à tel tableau du Mahabharata, où le roi s'avance vers le bosquet sacré, vers l'ermitage solitaire pour entendre la voix des sages... qui ont pénétré l'essence de la matière, du mouvement et de la qualité, qui ont étudié le langage des oiseaux et celui des abeilles (1).

Ainsi donc la solitude apprend à l'homme raffiné de l'âge contemporain à y redevenir un homme naïf en s'y éprenant de la beauté objective des choses et en s'en laissant fasciner (2). « Quel que soit l'avenir de l'humanité, dira Elysée Reclus commentant Michelet, quel que doive être l'aspect du milieu qu'il se créera, la solitude, dans ce qui reste de libre nature, deviendra de plus en plus nécessaire aux hommes qui, loin des conflits des opinions et des lois, veulent retremper leur pensée. » Ils l'y retrempent afin de trouver plus de force pour le grand combat d'altruisme : c'est là tout l'évangile naturaliste de l'auteur de *la Mer* et de *la Montagne*.

§

Altruisme ou charité, c'est une même « force » vers un même but. Le Romantisme est la renaissance du Christianisme au lendemain du XVIII^e^ siècle, sous une forme républicaine. L'humanitarisme peut avoir chez des prophètes des dérèglements lyriques, il n'en est pas moins sagesse, il n'en implique pas moins un principe d'ordre, de distribution harmonieuse,

(1) Ernest Renan : *L'Avenir de la Science*, C. Lévy éditeur.

(2) Les esprits modernes d'intellectualité de plus en plus aiguisée, des positivistes aux symbolistes, en éprouvent plus vivement et intimement le prix. Un des plus subtils, Maurice Macterlinck, dit, avec la plus haute éloquence qui fût jamais à un esprit méditatif, la vertu du silence, qui n'est autre qu'une solitude intérieure, le déroulement si lent qu'on ne l'entend point des plaines spacieuses de l'intimité. Nul ne sait aussi faire sentir davantage le goût âpre, et en quelque sorte montagnard, de la vie : la vie simple et haute, accidentée en pics vifs et en moelleux vallons, enveloppée de la brume du mystère. Une âme sereine domine les altitudes et leurs horizons. Sa théorie individualiste du silence complète la théorie individualiste de la solitude de Chateaubriand. D'individualiste, l'avenir la fera sociale, la société idéale n'étant que l'union des libres individualités et l'agitation étant le grand danger des sociétés.

comme toute générosité, charité étant toujours répartition. Le Romantisme est une glose glorieuse du Décalogue adapté aux nécessités de la nation française dans la première moitié du XIXe siècle (1).

MARIUS-ARY LEBLOND.

(1) Il resterait à établir, dans d'autres études, comment il est un mouvement essentiellement français, indépendant des influences étrangères invoquées par les professeurs, dans la tradition du XVIIIe siècle qui détermine les rêves de Napoléon vers l'Egypte et vers l'Inde.

LA CRISE THÉATRALE EN ANGLETERRE

I

Qu'on m'accorde tout d'abord la permission de donner quelques détails personnels afin de déterminer clairement le point de vue où je me place pour écrire cet article, et dans le but aussi de présenter les pièces à l'appui. Avant de me lancer dans la profession des lettres, je m'employai pendant une dizaine d'années dans les affaires, et, pendant cette période, je me suis familiarisé d'une façon suffisamment complète avec les méthodes des affaires : j'ai même été à la tête d'une entreprise. Pendant cinq ans j'exerçai les fonctions de critique dramatique pour divers journaux de Londres, tour à tour, et, en cette qualité, de 1895 à 1900, j'assistai à presque toutes les premières représentations. Je compte parmi mes amis plusieurs directeurs de théâtre et des acteurs en vedette, et je me suis longuement entretenu avec eux dans des circonstances où il est peu probable qu'ils m'aient parlé comme à un journaliste venu pour les interviewer. J'ai composé, seul ou en collaboration, une douzaine de pièces, dont cinq m'ont été achetées et payées par des directeurs, et dont deux m'avaient été commandées. Aucune de ces pièces n'a jamais été jouée ; mes seules représentations sur un théâtre de Londres ne doivent rien à la téméraire audace d'un directeur. En 1900, je quittai Londres, et pendant huit années, que je passai presque entièrement à Paris, où j'eus toutes les occasions possibles d'étudier le théâtre, je ne remis pas les pieds dans une salle de spectacle londonienne. Puis, à la saison dernière, je fis à Londres un séjour de trois mois, aussi dépaysé qu'un Chinois, visitant les théâtres, devisant avec les directeurs, les

agents, les acteurs et les actrices, assistant aux répétitions et, en général, entendant mille jérémiades.

J'envisage, donc, la crise théâtrale de Londres du point de vue d'un membre quelconque du public, de l'homme d'affaires, du critique, du romancier, de l'auteur dramatique, de l'habitué des sanctuaires directoriaux, du familier des scènes parisiennes et du point de vue d'un parfait étranger.

A mon retour à Londres, en qualité de « débarqué de la Chine », je remarquai, en premier lieu, l'extraordinaire fréquence des théâtres. Encore quelques années, et la Shaftesbury Avenue sera d'un bout à l'autre bordée de théâtres ! Je constatai même que les architectes n'avaient pas pu édifier le Waldorf Hotel sans l'étayer de chaque côté par un théâtre. Un coup d'œil à la rubrique théâtrale des journaux me démontra indubitablement combien les théâtres s'étaient multipliés depuis l'époque où j'étais critique dramatique. J'appris aussi bientôt, de tous côtés, que, malgré cette augmentation du nombre des salles, les loyers en étaient énormément plus élevés qu'autrefois. Dans la Shaftesbury Avenue, un théâtre de dimensions moyennes, sans le moindre lambeau de tradition derrière lui, se loue dix mille livres par an (250.000 fr.). Le « Savoy » même, qu'on ne saurait accuser de prendre en aucune façon les devants, trouve preneur à sept mille (175.000 fr.). Il y a moins de vingt ans, Henry Irving payait cinq mille pour le « Lyceum » (125.000 fr).

Il y a maintenant près de trente théâtres qui sont en droit de se proclamer des salles de spectacle de premier ordre (first-class West End houses) contre dix-huit à Paris. De ces théâtres, à l'heure où j'écrivais ceci, cinq donnaient des comédies musicales, des opérettes, treize représentaient des pièces qui ne pouvaient vraisemblablement intéresser aucune personne de goût cultivé, l' « Apollo » donnait asile à ces impitoyables critiques de la scène, *The Follies* (1), deux jouaient des œuvres artistiques et huit étaient fermés. Le loyer de ces huit salles ne descend probablement pas à moins de mille livres par semaine (25.000 fr.).

Il est présumable que ces théâtres clos se ruinent au tarif de cent cinquante livres (3.750 fr.) par soirée, parce que leurs

(1) Troupe qui donne de très artistiques et très cruelles parodies d'acteurs et de pièces populaires. (N. T.)

directeurs n'ont pas pu se procurer de pièces qui, à leur opinion, auraient fait assez d'argent pour couvrir tous les frais en dehors du loyer. Car si un directeur se trouve dans la nécessité de perdre, disons deux cents livres par semaine (5.000 fr.), il préférerait à coup sûr les perdre avec son théâtre ouvert. Un théâtre fermé perd plus que de l'argent — il perd du prestige, à la fois pour lui et pour son directeur, et le prestige est d'or. De plus, certains directeurs sont tenus, d'après leurs baux, de payer une indemnité quotidienne pour le luxe de clore leurs théâtres pendant la saison, — si grande est l'ingéniosité des propriétaires.

La disette de pièces me fut confirmée par tous ceux avec qui je me trouvai en rapports. En une seule journée, j'appris de cinq cabinets directoriaux qu'ils n'avaient rien pour succéder à la pièce en cours de représentation. Un autre directeur me déclara : « Cette pièce, que je mets en répétition, ne marchera pas, j'en suis presque certain et je n'ai rien d'autre à monter. »— « Alors, que ferez-vous?» demandai-je.— « Je ne sais pas, répliqua-t-il, je suis prêt à n'importe quoi. » La discrétion m'interdisait de m'enquérir pourquoi il jouait une pièce dans laquelle il n'avait pas confiance. Du reste, je n'ignorais pas ce pourquoi. Un agent théâtral me disait, en parlant des directeurs : « Ils ne trouvent pas de pièces, de bonnes pièces, c'est-à-dire... Et qui plus est, ils ne peuvent pas décider les gens à venir au bureau de location, ils ne le peuvent pas; les gens ne veulent pas venir! » Le second phénomène me semblait être une conséquence directe du premier; mais dans l'esprit de l'agent, ils étaient apparemment tout à fait détachés.

Après cette étrange disette de pièces, « de bonnes pièces, c'est-à-dire », ce qui me frappa le plus fut l'amertume que nourrissaient les directeurs à l'égard des propriétaires : « C'est le propriétaire qui nous écrase à mort », se lamente un directeur morose, « et je n'ai cependant pas remarqué que le prix des fauteuils d'orchestre ait été élevé. Non, tout devient plus cher... sauf le prix des places. Il n'y a plus d'argent à gagner dans une entreprise théâtrale aujourd'hui! » Je mentionnai une pièce à succès. « Ça fait à peine ses frais! » J'en mentionnai une autre. » Deux ou trois cents livres de perte par semaine (5.000 à 7.500 fr.). » Et ainsi de suite. Quelques-unes des opérettes s'étaient ravalées du rang de mines d'or à celui

de mines de cuivre (bien que les opérettes, avec les music-halls et les cirques, fussent exclues de mon enquête). La morosité aiguë de Sam Johnson était la note dominante dans les sanctuaires directoriaux. La maussaderie était gravée sur les fronts des guichetiers des bureaux de location. Les critiques discutaient cette humeur et les artistes s'empruntaient quelques deniers pour s'offrir à déjeuner. Cet état de choses était notoire, et il l'est encore.

Cependant, les capitalistes projetaient activement de construire de nouveaux théâtres, plus coûteux et plus somptueux que les précédents.

II

L'explication de ce singulier état du théâtre londonien doit être cherchée dans l'un ou plusieurs de ses quatre facteurs constituants : le directeur, l'acteur, le public, l'auteur. Mettons d'abord le directeur sur la sellette.

Il faut remarquer que lorsque le directeur n'est pas en même temps un acteur jouant avec sa troupe, il a néanmoins presque toujours été acteur. C'est-à-dire qu'il a le tempérament histrionique, qui n'est pas un tempérament ordinaire. Sans se montrer malveillant envers le tempérament histrionique, on peut affirmer qu'un homme que ses instincts ont poussé sur les planches, alors même qu'il serait un véritable artiste, est attiré par le clinquant, par le factice, par la surexcitation du risque et par l'espoir des applaudissements. Il aime nécessairement à *poser* en public. La fibre essentielle de son caractère doit, après qu'il est parvenu au succès, être relâchée, affaiblie, sinon détruite, par cette drogue néfaste à l'extrême : l'applaudissement direct. Il doit être plein de lui-même; il doit avoir acquis, consciemment ou inconsciemment, l'habitude de considérer les choses théâtralement et d'en parler théâtralement aussi.

L'ordinaire bureau directorial en est une preuve. Tout homme d'affaires lancé subitement dans le monde du théâtre découvre que c'est bien en effet un monde théâtral, et que les notions qu'a, de ce qui constitue les affaires, le directeur le plus sérieusement pratique, reste encore bien loin de la notion qu'en possède l'homme d'affaires. Le directeur de théâtre conduit habituellement ses affaires — comme le sportsman français se

livre aux sports, — avec une conscience de soi exagérée, avec trop de fioritures et d'embarras et trop peu de précision. On se trouve dans un univers où le télégramme remplace la lettre, où la sonnerie du téléphone résonne sans cesse, où toujours une chose ou une autre doit être faite instantanément, où règne apparemment un perpétuel surmenage. Le directeur adore s'entourer de mystère; il se complaît à élever des murailles entre lui-même et le reste du monde. Demandez à voir un directeur et le visage même du guichetier préliminaire vous clamera: « Justes Cieux, mortel téméraire, as-tu tout ton bon sens? Et si tu l'as, aie la bonté d'exhiber au plus vite les preuves documentaires d'un rendez-vous fixé. » Quand vous avez finalement escaladé toutes les murailles, vous découvrez le grand Llama s'efforçant, selon toute évidence, de réaliser dans la vie l'idéal de l'homme d'affaires qu'il a appris à admirer à la scène. Mais cette *pose* a bientôt fait de céder sous les attaques de son bon naturel; et, bien qu'il soit l'homme le plus surmené de Londres, il vous confiera qu'il a passé toute la journée de la veille à explorer la ville pour mettre la main sur un fauteuil Empire qui pût convenir exactement au luxueux second acte de sa prochaine pièce. Tous les directeurs que j'ai rencontrés sont convaincus qu'ils sont les hommes les plus occupés de Londres et que nul en dehors de la profession ne peut concevoir quelle somme de travail ils accomplissent. C'est leur excuse invariable pour l'omission de formalités considérées comme indispensables dans d'autres branches d'activité.

On constate, en outre, que le directeur souffre des inévitables conséquences de son éducation et de son milieu. Pour lui, « la Bête » est toujours de l'autre côté du rideau, prête à lever ou à baisser le pouce. Le verdict est immédiat, élevant les directeurs à la jubilation ou les plongeant dans le désespoir. Leur patron est trop près d'eux, et quand il ne sourit pas à leurs efforts, ils l'accusent de caprice. Persuadés qu'il est capricieux, ils considèrent toute tentative de lui plaire comme une entreprise hasardeuse; comme tous les joueurs, ils alternent entre une impulsivité erratique et une prudence excessive. Comme tous les joueurs, ils comptent sur une certitude absolue, et quand ils se lassent de l'attendre, ils étendent la main au hasard et acceptent ce qu'ils saisissent. Comme tous les joueurs, ils sont prodigues quand ils se trouvent avoir de

l'argent. Ils pensent par milliers ou ne pensent pas du tout.

Naturellement, leur sens de la perspective est déformé. Le tempérament histrionique est à l'œuvre tout autour d'eux, aussi bien que dans leur esprit, et il est inévitable que leur perspective soit défectueuse. Les choses superficielles, — qui se voient du premier coup d'œil, ce qui frappe la vue, — font toujours le plus vif appel à leur attention. Ainsi leurs occupations sont-elles organisées d'une façon fantastiquement bizarre. Tout directeur admettra que la partie la plus importante d'une direction théâtrale est le choix des pièces. Bien des directeurs vous montreront avec orgueil un registre donnant la liste de toutes les pièces qui leur sont soumises, avec le titre, le nom de l'auteur, le nombre d'actes, la date de réception, la date de renvoi et « autres remarques ». C'est un spectacle superbe. Un employé spécial tient ce registre à jour. La plupart des directeurs vous diront qu'afin d'être sûrs de ne pas manquer une bonne pièce, ils lisent eux-mêmes toutes celles qu'on leur offre, et ils insisteront sur leur désir empressé de découvrir la bonne pièce. Mais quand une œuvre particulière entre en question, vous entendrez des phrases comme celles-ci : « Aussitôt que je pourrai. » — « Dès que j'aurai un moment. » — « Patientez quelques semaines, je suis si terriblement occupé pour l'instant. » — « La première soirée que j'aurai de libre. » Et ainsi de suite. En un mot, ils remettent la partie la plus importante de leur affaire jusqu'à ce qu'ils attrapent au passage un moment de loisir. Au mieux, ils lisent habituellement le soir, après les fatigues de la journée. Si l'un des membres de leur troupe allait leur dire : « Aussitôt que j'aurai une demi-heure à perdre, je jetterai un coup d'œil sur mon nouveau rôle », quelle réponse feraient-ils? Dans neuf théâtres sur dix, la lecture et le choix des pièces sont une grotesque dérision, un outrageant défi au sens commun.

Pourtant, même si l'ordinaire directeur arrangeait ses jours et ses occupations en considération de ce fait que sa réussite ou son échec dépend de la sagesse du choix de ses pièces, il lui manquerait encore, sans qu'il y ait presque de sa faute, le goût informé et discipliné qui est nécessaire pour choisir à bon escient. Je ne veux pas dire qu'il lui manque la faculté de bien choisir d'un point de vue purement artistique — personne ne s'attend à ce qu'il possède un don si peu utile dans sa

situation, — je dis seulement qu'il lui manquerait la faculté de choisir bien, eu égard aux exigences de son propre public. Combien de fois s'aventure-t-il aux représentations d'autres théâtres? Presque jamais. De certains directeurs notables, on peut dire qu'ils ne mettent jamais les pieds dans un autre théâtre que le leur, et quelques-uns même se targuent, avec un stupéfiant orgueil, de ces habitudes casanières. Au lieu de rivaliser entre eux à qui marchera avec son temps, ce n'est qu'avec la plus extrême difficulté qu'on peut les attirer hors de leurs tanières. Il ne faut pas oublier qu'ils se croient les hommes les plus occupés de Londres. On réussit parfois à leur faire examiner ce qu'on leur offre avec une suffisante opiniâtreté. Ils prêtent couramment l'oreille, avec intérêt même, aux rapports qu'on leur fait de vive voix de ce qui se passe dans le monde; mais ils n'ont pratiquement aucune connaissance de première main. La préoccupation qu'ils ont d'eux-mêmes, de leur salle, de leur troupe, et la conviction profonde qu'ils ont de leur miraculeuse activité les empêchent d'observer, même par intermittences, les développements du goût théâtral et de l'art dramatique. Beaucoup trop affairés pour scruter les signes que peut révéler l'horizon, intensément conservateurs par suite de leur existence restreinte et concentrée, ils sont incapables d'admettre qu'un changement soit proche — du moins pas avant qu'il ne soit déjà là et n'ait prouvé sa réalité dans les tiroirs d'une douzaine de caisses, ne commencent-ils à s'en préoccuper. La plus pathétique et la plus tragique de leurs illusions est qu'ils se figurent avoir le doigt sur le pouls du public. Dites-leur qu'ils ne sont peut-être pas les personnes les mieux placées pour juger si une pièce convient ou non d'être montée, et ils vous regarderont simplement comme un malheureux qui n'a plus sa tête, ou comme un humoriste dont le bon goût n'est pas toujours infaillible. Avec l'espoir d'un grand succès, ils joueront une pièce qui ne tiendra pas vingt soirs, mais leur foi dans leur jugement tiendra toujours ; elle tiendra même après une douzaine d'expériences semblables.

Un autre point qui milite contre la réalisation de leurs désirs est l'ignorance tout à fait remarquable dont ils font preuve à l'égard de la vie et des lettres. Je reculerais devant une affirmation aussi crue, si je ne les avais entendus eux-mêmes à

maintes reprises affirmer bravement et joyeusement que l'ignorance était l'une des pénalités inéluctables de leur vocation. Ils sont trop occupés pour ne pas être ignorants. En général, ils ne lisent que les coupures de presse. Quant à ouvrir un livre, ils ne sauraient, dans les circonstances ordinaires, risquer une pareille témérité. Ils se tiennent volontairement en dehors du courant de la vie, et il ne faut pas s'attendre de leur part à des choses impossibles. J'ai rencontré des exemples d'ignorance directoriale qui atteignent l'héroïsme, et, si je les relatais, je verrais s'écrouler en un instant ma réputation d'exactitude, si lentement édifiée. Mais je puis fournir quelques menus traits. Je bavardais une fois avec un directeur qui m'avait exprimé son admiration pour une pièce de Mr Eden Phillpotts. Je lui demandai, pour dire quelque chose, s'il avait lu le dernier roman de Mr Phillpotts. « Il écrit donc aussi des romans? » s'écria le directeur, et, sur ma formelle assurance que Mr Phillpotts écrivait des romans, il déclara qu'il allait certainement les lire, car il était convaincu qu'ils devaient être ravissants. Un autre, entendant mentionner dans la conversation le nom de Mr H.-G. Wells, s'arrêta un moment, dans une pose de silencieuse activité cérébrale, et dit tout à coup : « Vous voulez parler du type à la Jules Verne? » Et il parut soulagé d'apprendre qu'il ne s'était pas trompé.

Dans ces observations sur le caractère du directeur de théâtre, tous ne sont pas compris. Il y a des exceptions, mais elles sont extrêmement rares et pas exactement là où on les chercherait. Je ne voudrais pas non plus qu'on crût que je déverse sur eux tout le blâme, et l'on excusera, je l'espère, un peu d'ironie dans cette attitude envers certains symptômes de la mentalité directoriale; mais j'admets que je suis incapable de voir comment, étant donnée l'organisation actuelle des entreprises théâtrales, un directeur pourrait être différent de ce qu'il est. Il est le résultat de son milieu agissant sur son tempérament. Les moyens de le réformer, — certains directeurs rêvent de réforme, — sont contrariés par de très graves difficultés d'une nature absolument exceptionnelle.

III

Pour ce qui concerne l'art de l'acteur à Londres, il souffre de désavantages manifestes — des longues périodes pendant

lesquelles sont jouées les pièces en vogue, et à présent, aussi, des trop courtes périodes, d'une presse trop encline à la louange, de l'acteur-directeur qui, avec un curieux aveuglement pour son propre intérêt, fait de son mieux pour étouffer tout talent personnel dans son voisinage immédiat, et, inconvénient le plus important, de la tendance fatale qu'a le public anglais d'exiger de l'artiste qu'il se répète monotonement *ad infinitum*. C'est d'ailleurs là le fléau de tous les arts en Angleterre. Qu'un homme, par exemple, joue une fois un policeman, qu'il peigne ou sculpte un policeman qui séduise le goût public, et il se voit condamné à jouer, peindre, sculpter des policemen et rien que des policemen jusqu'au jour de sa mort. Au théâtre, comme dans les autres arts, il résulte de là une stéréotypie fâcheuse du talent, et, indirectement, une exploitation excessive des caractéristiques physiques de l'acteur. Quelques-unes des conséquences qui s'ensuivent sont ridiculement absurdes, comme lorsqu'un directeur, dans sa sagesse, prononce : « Tel rôle dans telle pièce est, je l'admets, très court, mais c'est un rôle typique et le seul homme possible pour le jouer est Un Tel. Or Un Tel est en Amérique, et, à son retour, il est engagé pour au moins six mois au Majestic ; par conséquent, je ne puis monter la pièce avant que M. Un Tel ait terminé au Majestic. »

Toutefois, il est vraisemblable que, dans la machine théâtrale, aucune partie n'est moins détraquée que l'acteur. La concurrence entre les acteurs est si vive qu'une quantité considérable de puissance et d'habileté véritables doit nécessairement émerger. Je sais qu'on a allégué qu'à toutes les périodes de l'histoire littéraire la concurrence entre les acteurs a été extraordinairement ardente. Mais à l'époque présente, il semblerait que la compétition soit réellement plus implacable qu'elle ne le fut jamais. Le théâtre a été apparemment envahi par une classe d'hommes et de femmes, différents des enfants de la balle, mieux éduqués, de manières et de mœurs supérieures et moins indifférents envers le monde extérieur qu'il n'était d'usage jadis. Les résultats sont sous les yeux du public et je suppose que le public même ne les niera pas. Jamais encore, de mémoire d'homme, il n'y eut une telle quantité d'éléments intelligents et vigoureux luttant pour se faire une réputation au théâtre. Je ne fais pas allusion ici aux acteurs-direc-

teurs et à d'autres étoiles filantes de première grandeur qui sont depuis longtemps appréciés à leur valeur; je vise la jeune génération qu'éduquent et préparent les directeurs non acteurs et diverses sociétés particulières fondées pour l'encouragement de l'art dramatique. Cette jeune génération est extraordinairement désireuse de faire quelque chose, incroyablement enthousiaste de ses labeurs mal payés, et, après être revenue du premier choc, étonnamment prête à accepter les idées et conceptions nouvelles des pièces qu'on lui demande d'interpréter. Elle est capable de tout apprendre, même à ne pas approcher sa figure à deux doigts de la dame à qui elle offre ses hommages.

Dans l'ensemble, le personnel dramatique anglais soutient favorablement la comparaison avec celui de France. Les célébrités éblouissantes sont toutefois décidément inférieures à celles de Paris : nous n'avons pas de Lucien Guitry, ni de Réjane, ni de Marthe Brandès. Mais je soutiendrai volontiers que, dans l'ensemble, nous l'emportons sur les Français. La farce est jouée, en Angleterre, de façon supérieure, et pour la pure comédie nous ne le cédons à personne. Pour la tragédie, nous avons beaucoup à apprendre. Mon impression générale est que l'acteur anglais joue mieux que l'acteur français et que les actrices françaises jouent mieux que les actrices anglaises. Assurément, la façon de jouer des acteurs, sur les scènes parisiennes de second rang, ne serait pas tolérée à Londres, tant le jeu paraît grossier et inconsciemment ridicule.

Pour ce qui concerne l'interprétation, Londres souffre surtout d'une mise en scène défectueuse. L'étranger est très désagréablement frappé par le ton déclamatoire, les contorsions, les temps d'arrêt, les simagrées de tout genre, le manque de naturel, et la lenteur, qui sont les manifestations de la tradition absolument mauvaise qui régit la mise en scène. Le désir de l'étranger est de crier aux acteurs : « Allez donc! mais allez donc ! Jouez donc la pièce ! » Quand Antoine monta le *Roi Lear*, il joua le drame entier, sans coupure ni réarrangement des scènes, en deux heures un quart. Aucun metteur en scène anglais n'entreprendrait de le faire en moins de deux fois ce temps. Il faudrait entièrement renoncer à l'art anglais actuel de la mise en scène, et le faire recréer par une nouvelle

génération de directeurs de la scène qui comprendraient que, tout autant que l'auteur, il leur est nécessaire de jeter à l'occasion un coup d'œil sur la vie réelle, et risquer tout au moins quelque essai de réalisme. Je n'ai rien vu, à Londres, en fait de mise en scène, qui approche de ce qu'on admire à l'Odéon ou à la Renaissance. Avec nos décors massifs et nos chutes d'eau véritable, nous sommes encore ici à l'état d'enfance.

IV

A première vue, le phénomène le plus déconcertant peut-être qu'on observe à propos de la scène anglaise est le fait que cette période chronique de mauvaises affaires coïncide avec ce qu'on dénomme, et ce qui paraît être vraiment, un formidable renouveau d'intérêt pour l'art dramatique. Il est étrange qu'alors que les salles de spectacle se multiplient de tous côtés, à la manière des lapins d'Australie, les directeurs en soient réduits à vendre leurs automobiles et à se contenter de taximètres.

La question, donc, se pose : la multiplication des théâtres implique-t-elle un renouveau d'intérêt pour l'art dramatique ? Je ne le pense pas. Les théâtres ne sont pas les seuls appareils de luxe qui se sont multipliés. Les hôtels, les restaurants, les music-halls, les galeries d'art, les volumes illustrés sur la peinture, les livres de tous genres et à tous prix, les périodiques de toute espèce se sont multipliés simultanément. Grâce aux extraordinaires perfectionnements apportés à la production mécanique, la nation est plus riche, et le luxe et le loisir se sont accrus. Grâce à une instruction meilleure, et grâce surtout à l'Education Act de 1871, la curiosité artistique et intellectuelle du peuple a été éveillée, chatouillée, aiguisée. Le théâtre, avec les autres plaisirs et les autres arts, a subi le vaste, effort de cette impulsion générale. Mais c'est une impulsion qui vient d'en bas et non d'en haut, une impulsion due directement, non pas à l'esprit créateur fondamental de la nation, mais à l'état politique et gouvernemental et à l'application des découvertes scientifiques. Le goût croissant pour le théâtre n'est, à présent, pas plus un symptôme de vie artistique que le goût croissant pour les restaurants.

Au lieu de voir, dans le spectacle qu'on peut contempler le samedi, l'après-midi et le soir, aux portes d'un théâtre lon-

donien ou suburbain, comme une preuve d'un *renouveau* d'intérêt pour l'art dramatique, nous devons y voir la preuve d'un intérêt *nouveau* pour cet art. On construit des théâtres, actuellement, non pas pour répondre aux exigences d'intelligences qui délaissent un autre art pour prendre plaisir à l'art dramatique, mais en réponse à la demande d'intelligences incultes, enfantines, qui s'éveillent seulement à la signification des choses. Cette distinction est importante, car elle nous permet de comprendre pourquoi, dans un champ d'entreprise si grandement élargi, on constate tant de mécontentement au centre. Cette immense masse d'intérêt puéril a besoin d'être guidée ; elle préfère être guidée et elle est prête à accepter presque tout ce qui est suffisamment médiocre. Le point embarrassant c'est que la quantité relativement modeste d'intelligence cultivée qui devrait imposer la vogue n'est pas en mesure de le faire et se trouve impuissante à susciter une école capable de produire de bons ouvrages dramatiques dont la popularisation satisferait les désirs de la masse. La masse ne peut pas, et n'a jamais pu, à aucune période de l'histoire, apprécier le bel art, mais elle pourrait volontiers apprécier et soutenir de passables atténuations du bel art. Cependant, les artisans capables de travailler pour la populace requièrent des modèles réguliers et acceptés qu'ils pourront remanier et dénaturer convenablement. Ils n'en trouvent aucun, car les anciens modèles sont usés jusqu'à la corde, et de là vient que la confusion capricieuse qui caractérise le centre se transmet au champ tout entier.

A l'appui de cet argument que le prétendu renouveau qui se traduit actuellement en brique et en pierre n'a aucun rapport avec le goût cultivé de la race, nous n'avons qu'à parcourir la presse. Les organes qui accordent une attention spéciale au théâtre, et par leurs efforts adjacents activent la vente de photographies, de cartes postales, incitent à collectionner des souvenirs, sont absolument réactionnaires de ton. Leurs critiques sont rédigées sans soin et avec ignorance, et ne peuvent qu'attrister les lecteurs informés. Leur idéal est celui de la Bourse, des restaurants où l'on soupe et des bals travestis et masqués ; cependant que les journaux sérieux ne consacrent pas à l'art dramatique un pouce de plus qu'il y a vingt ans et que leurs comptes-rendus deviennent de plus en plus ironiques.

De plus, lorsqu'un champ nouveau d'entreprise s'étend jusqu'aux dimensions de la popularité, le spéculateur s'y précipite à coup sûr. La spéculation théâtrale, menée absurdement par la Cité, comme une affaire d'argent uniquement, a contribué énormément, en ces dernières années, à démoraliser le côté « affaire » du théâtre. Les directeurs, n'étant pas du tout les hommes d'affaires qu'ils s'imaginent être, sont entrés stupidement en concurrence avec la spéculation dans l'espoir de la tuer, au lieu de la laisser paisiblement mourir d'inanition. Dans la compétition entre les directeurs et la spéculation capricieuse, le propriétaire foncier (*ground landlord*) a comme d'habitude tiré un profit plus grand que celui qui lui reviendrait légitimement. Ces propriétaires sont notoirement des hommes d'affaires de premier ordre, et, dans le cas des théâtres, il est hors de doute qu'ils se sont montrés à la hauteur de leur réputation. Impossible de les blâmer! Et en même temps, impossible de ne pas sympathiser avec les directeurs laborieux quand ils se plaignent que « le propriétaire foncier les écrase à mort ».

V

« A mon avis, l'auteur est tout, simplement tout! » me disait un directeur. Il est vrai qu'il s'adressait à un auteur et qu'il est extrêmement courtois. Mais je crois qu'il parlait sérieusement. Je crois qu'il avait saisi cette vérité qu'il est tout aussi raisonnable de tailler un bâton pour l'adapter au trou qu'il doit boucher qu'il l'est de louer un théâtre et de rassembler une troupe et ensuite de se mettre en quête d'un auteur qui leur convienne. A vrai dire, et dans un sens infiniment plus profond que ne l'imaginait mon directeur, l'auteur est « tout ». C'est l'auteur qui est au cœur de la situation théâtrale.

Pourquoi l'écrivain d'imagination ne tourne-t-il pas son attention vers le théâtre?

La question a été souvent posée. L'expert littéraire, l'homme versé dans toute la complexe organisation littéraire y répondra par une autre question : « Pourquoi la tournerait-il de ce côté? »

Les conditions y sont telles qu'elles repoussent l'artiste au lieu de l'attirer. Un auteur qui a quelque chose à exprimer

écrit un roman, l'envoie à un éditeur et, si l'œuvre en vaut la peine, il y a bien des chances pour qu'elle soit publiée. Sans doute, il se peut que l'auteur soit, et il l'est souvent, « roulé », par l'éditeur, mais son œuvre est offerte au public avec pour lui un minimum d'ennuis et d'énervement. Le romancier n'est pas forcé de heurter de sa tête fragile contre le triple airain d'un charmant homme qui n'ouvre jamais un livre. Il n'est pas réduit à se morfondre dans des antichambres, à rouler en voiture par les rues, à fréquenter les bureaux de télégraphe et à saisir entre deux portes l'homme le plus affairé de Londres. Il n'a pas d'explications à donner, pas de discussions à soutenir. Il n'est pas dans l'obligation de modifier son œuvre, pour que l'acheteur, la jugeant à nouveau, décide, après tout, de la refuser. Il n'entend pas répéter à tout instant que le public n'acceptera pas ceci et ne tolérera pas cela, ou cette déclaration redoutable que son œuvre coûtera cinquante mille francs à monter. Son amour-propre artistique n'est pas endommagé au contact d'un monde qui est un objet de mépris pour les gens cultivés. Une fois son œuvre acceptée, il n'a pas à en attendre indéfiniment la mise au jour, qui ne dépend pas du succès ou de l'échec d'ouvrages précédents. Le romancier n'a pas à redouter ces procédés de torture qu'on dénomme « répétitions », au cours desquelles son œuvre passe, comme un porc, dans la terrible machine du théâtre pour en ressortir sous la forme d'on ne sait quelle charcuterie, assaisonnée selon le tempérament des étoiles et des satellites. Rien que l'imprimeur et le brocheur, avec qui il n'est pas en rapports, le séparent de son public.

Les résultats financiers du théâtre sont certes parfois immenses. Mais l'expert vous dira que, bien qu'ils soient *parfois* immenses, ils sont fréquemment moins qu'immenses et que, dans bien des cas, ils sont incertains. Un romancier qui jouit d'une popularité de premier ordre gagne probablement tout autant qu'un auteur dramatique de même popularité, et les romanciers de second ordre font assurément, l'un dans l'autre, plus que les auteurs dramatiques de même ordre, et avec beaucoup moins de tourment et de risques. Un auteur dramatique peut tirer d'une pièce une cinquantaine de mille francs et restera quatre ou cinq ans sans gagner la moitié de cette somme, tandis qu'un écrivain à qui un roman rapporte quarante ou

cinquante mille francs est à peu près assuré d'un revenu proportionnel régulier. En outre, la demande pour le roman est infiniment plus grande et plus variée que pour les pièces de théâtre.

C'est ainsi que l'expert expliquera le divorce entre la littérature et le théâtre, et ses déclarations sont irréfutables. Le seul point à relever est qu'au lieu de décrire les causes du divorce, il en a exposé quelques-uns des effets. S'il en avait correctement formulé les causes, elles pourraient s'appliquer aussi bien à l'état de choses en France, en Allemagne et en Italie ; car la machinerie théâtrale y est tout aussi disloquée qu'en Angleterre. Et cependant il est notoire que dans ces pays aucune scision n'existe entre la littérature et le théâtre, et qu'au contraire, surtout en Allemagne, le théâtre est le principal véhicule des idées.

Il faut fouiller plus profond pour trouver la vérité. Elle réside dans ce fait que depuis Goldsmith et Sheridan le génie littéraire de la race anglaise s'est détourné du théâtre. On ne saurait déterminer précisément les raisons de cette déviation ; et c'est peut-être à peine si l'on peut les deviner. Mais le fait demeure. Avec Richardson, nous avons inventé le roman romanesque. Notre impulsion vers la fiction dut avoir une intensité terrible. Et puisqu'en même temps notre poésie lyrique et notre poésie élégiaque furent splendidement florissantes et n'ont jamais cessé de l'être, il n'est pas surprenant qu'il ne restât aucune énergie supérieure pour le théâtre. Une race ne peut pas tout faire, ne peut pas tout posséder, ne peut pas avoir tous les avantages. Et notre évolution littéraire nous a, depuis plus de cent ans, privés du don dramatique.

Les auteurs sont l'expression de la force d'une nation, les symptômes de son développement. Si la production dramatique tarit, c'est une preuve que l'activité intellectuelle de la race a trouvé son emploi dans un autre art que celui du théâtre. L'effet réagit sur la cause et la renforce. Le public intelligent, constatant l'avilissement de l'art dramatique, va de moins en moins au théâtre, tandis que le public inintelligent, y trouvant une agréable médiocrité, y va de plus en plus. Ainsi la dégringolade se poursuit, ainsi elle s'est poursuivie, jusqu'à ce que le divorce, comme en Angleterre, soit complet. Ainsi se trouve-t-il que les directeurs anglais, au lieu d'être fami-

liers avec les idées, comme le sont ceux d'Allemagne et de France, sont simplement terrifiés à mort par la seule rumeur d'une idée. Ainsi voit-on qu'en résumant la production artistique en Angleterre au dix-neuvième siècle, l'historien ne songe pas un instant à mentionner le théâtre. Ainsi constate-t-on que les meilleurs artistes créateurs parmi nous ne pensent pas que le théâtre puisse être pour leurs idées un véhicule possible.

Il n'y a pas d'autre explication. L'insondable génie de la race a choisi d'autres avenues que le théâtre, tout simplement. Comme moyen d'expression, le théâtre est une machine d'un fonctionnement et d'un maniement déplorables, pas davantage pourtant en Angleterre qu'ailleurs. Et la machinerie n'effraie pas l'artiste, les difficultés mécaniques l'incitent à l'effort. Quant aux difficultés non-mécaniques, l'artiste en est la cause et non l'effet.

VI

Après cet examen des divers facteurs de la question, nous pouvons approcher maintenant le cœur du mystère.

Quelle est l'origine de ce désarroi? Le théâtre, il y a dix ans, était calme et satisfait. Les gens cultivés l'ignoraient de leur mieux et il ignorait, lui, entièrement, les gens cultivés. *The Profligate* était accueilli comme un audacieux chef-d'œuvre, et *The Second Mrs Tanqueray* comme une réplique de même ordre, par les habitués des théâtres. Tout le monde était heureux. Comment put-on bouleverser ce paisible bonheur ? La masse du public avait découvert le théâtre en même temps que les dîners en musique, et des flots d'or coulaient dans les poches des hommes les plus occupés de Londres. Quel est l'intrus maladroit qui ne sut pas laisser en paix cette béate quiétude ?

On ne peut offrir qu'une seule réponse. L'intrus maladroit est l'esprit créateur général qui ayant, pendant une centaine d'années, tourné le dos au théâtre, cingle de nouveau vers lui. Aucune autre réponse ne s'adaptera aux détails de la situation. La manifestation préliminaire de cet esprit prit place, il y a je ne sais combien d'années, dans un petit théâtre, démoli à présent, et revêtit la forme d'une pièce intitulée *Widower's House*. Il est remarquable qu'on ne puisse écrire un essai sur le théâtre moderne sans y introduire le nom de

Mr Bernard Shaw. Mais c'est inévitable. Il se trouve que Mr Shaw est le symbole de tout le démêlé. Il est un écrivain de génie, et avant lui, pendant tout le cours du XIXe siècle, aucun écrivain de génie ne consacra au théâtre, en Angleterre, la plus grande part de sa puissance créatrice. Entre Sheridan et Shaw il n'y a rien — sinon de sublimes accidents tels que les *Cenci* (qu'entre parenthèse aucun censeur ne s'imaginerait pouvoir autoriser). Le spectacle d'un homme de génie écrivant pour le théâtre était gravement choquant pour les gens cultivés.

Quelques-uns de ces esprits inquiets, qui ne cessent de contrarier la vaste léthargie d'un univers qui abomine le changement comme un écolier redoute le savon, commencèrent à s'agiter et la « Stage Society » fut formée. D'autres Sociétés suivirent. Les acteurs répondirent à l'appel. Ces surprenants événements (absolument différents, notons-le bien, du « renouveau d'intérêt » que connaît le monde théâtral) excitèrent la risée et ensuite l'irritation des professionnels du théâtre et de leurs journaux. Ibsen était étranger et, par conséquent, excusable parce qu'il n'était pas au courant. Mais encourager délibérément les idées nouvelles à la scène, cela dépassait toutes les bornes! Donc, ces tentatives étaient condamnées à l'échec. Par condescendance, on mit en répétitions *You Never Can Tell* dans un grand théâtre, mais cet essai confirma l'opinion que la pièce demeurait bien au-dessous du type supérieur établi par Mr Henry Arthur Jones et par Mr Sidney Grundy, et les répétitions furent suspendues avant la première. Mais l'esprit opiniâtre, personnifié pour le moment par Mr Shaw, poursuivit ses efforts. Il ne voulut pas se tenir tranquille. Et finalement il parvint à susciter le mécontentement — un mécontentement qui gagna de proche en proche et atteignit les bureaux de location. Quel esprit déconcertant !

Maints directeurs avaient fini par entendre parler de Mr Shaw. Mais ils pensaient qu'il n'était autre que Mr Shaw, ne soupçonnant pas qu'il était aussi quelque chose de plus vaste et de plus formidable, et ils se tourmentèrent peu de lui. Ils n'établirent aucun rapport entre le manque de vitalité des bureaux de location et Mr Shaw et ce qu'il avait derrière lui. Ils ne supposèrent pas, et je doute qu'ils supposent même maintenant, qu'il est le principal signe extérieur de la force secrète

qui s'acharne à les perdre, qu'il représente l'impulsion de la race vers une expression artistique nouvelle au moyen du drame, et que cette impulsion, ayant suscité des auteurs et des acteurs, pétrit et refaçonne peu à peu le goût, comme le fait toujours une impulsion créatrice puissante.

Ils seront les derniers à percevoir la vérité. La presse théâtrale même le percevra avant eux.

Vivant comme ils le font en dehors du monde réel, ils ne savent rien de ce qu'il y a « dans l'air ». Ils constatent que le public devient de plus en plus capricieux, qu'on peut de moins en moins compter sur lui et que le genre de pièces qu'ils savent par une longue expérience devoir plaire au public devient de plus en plus rare, et quand on en trouve, elles ne sont plus de la même qualité qu'autrefois. Ils se lamentent sur leur sort, et font un appel de fonds pour attendre que la maladie temporaire du public et des auteurs ait disparu. Ils sont incapables de comprendre que tout a commencé de se mouvoir, sauf eux. Qui donc ira leur dire franchement qu'ils sont en retard sur leur époque,dans leurs luxueux sanctuaires style moyen-âge, pleins de machines à écrire, d'appareils téléphoniques et de dictophones ?

Ils se plaignent du manque de pièces. Assurément, les pièces du genre de celles qu'ils cherchent manquent. Ils veulent des pièces qui auraient plu au public d'il y a vingt ans et qui séduiraient le public d'aujourd'hui. Ces pièces-là n'abondent pas. Les auteurs qui ont le talent de les écrire sont peu nombreux et ont vieilli. Leurs rangs se dégarnissent sans se remplir à nouveau, parce que l'esprit créateur est en opposition avec eux. Seuls, les grimauds se joignent aux vieilles cohortes décimées. Il n'y a pas disette de pièces qui pourraient se concilier la faveur d'une clientèle suffisante de gens cultivés ou demi-cultivés. Il existe visiblement un embryon d'école nouvelle, et tant qu'ils n'accepteront pas courageusement cette nouvelle école, avec tous les risques spéciaux inévitables à une époque de transition, les directeurs ne sont pas près de retrouver le calme de leurs nuits. Bien des heures d'insomnie leur sont réservées encore, si intense est leur aveuglement réactionnaire — un aveuglement qui ne leur permet pas de voir ce qui leur barre la route.

Je me souviens que, quelques jours après la représentation

de *The House*, au Court Theatre, je causais avec un directeur qui ne savait où s'adresser pour avoir une pièce. Parlant de *The House*, qui avait été assez tièdement reçue par la critique, il me fit cette surprenante déclaration: « On me l'avait offerte, mais je l'ai refusée ». — « Pourquoi ? » demandai-je. — « Oh ! je pensais que serait embêtant à monter », — répondit-il évasivement. Mais en dépit des directeurs et de la critique, et malgré sa longueur insolite, *The House* tint l'affiche.

Il est notoire que l'un des plus brillants succès de la récente saison est une pièce d'un jeune auteur montée comme bouche-trou par un directeur aux abois qui ne parvint à mettre la main sur rien d'autre. Mais cent phénomènes du même genre n'entameront pas la pontifiante fatuité des directeurs. Seuls le temps et les inquiétudes du bilan y réussiront. Contre l'inerte impéritie des directeurs et contre la critique, l'esprit nouveau aura à lutter pour se faire place. On jugera des difficultés qui l'entraveront, même de la part de la presse éclairée, par ce fait que Mr A. B. Walkley, critique exceptionnellement doué, qui s'est aigri dans l'attente du Messie, préfère de beaucoup *His House in Order* à *The Voysey Inheritance*. Mais l'esprit nouveau est certain de l'emporter, car l'esprit nouveau triomphe toujours. Quand le rideau tomba après la dernière représentation de *Arms and the Man*, au « Savoy », une grande partie de la critique procéda cérémonieusement aux obsèques de l'esprit nouveau.

L'esprit nouveau a dû bien rire.

ARNOLD BENNETT.

(Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.)

MAJORQUE

—

I

Baléares, salut ! Sur vos monts bucoliques
Qu'argente l'olivier, où l'eau vive bruit,
Les troupeaux ont des sonnailles mélancoliques
Dont les tintements purs font plus douces vos nuits.
Dans vos vergers frais et touffus, Juin magnifique
Fait ployer les rameaux sous la charge des fruits,
Et pendant tout l'été, sur vos champs pacifiques,
Iles d'or, un soleil inexorable luit.
Vos villages muets, au long des chaudes heures,
Somnolent. Des pigeons volent vers les demeures
En traçant des sillons de clarté dans l'air bleu.
Et sur la torpeur lourde et vibrante des terres,
De l'azur ébloui, par nappes de lumière
Eclatante, une ardeur intarissable pleut.

II

O maison ! l'air sec vibre autour de tes paillers,
Tes murs blanchis de chaux ont un éclat torride,
Et, contre eux, élancé du tronc svelte et rigide,
S'élargit le bouquet verdoyant d'un palmier.
Sous le ruissellement du céleste brasier,
Ton silence, stagnant ainsi qu'un lac sans rides,
Est coupé d'un glou-glou de jarre que l'on vide
Ou d'un roucoulement lugubre de ramier.
Sur toi, sur ton jardin, tes champs, ton aire nue,
De l'azur sans nuée une ardeur sans répit

S'abat. Le soleil dur, enveloppant, tapi,
Est partout ; il s'épanche, il fonce, il s'insinue,
D'un long glaive éclatant transperce un corridor,
Et de la jeune treille il fait un crible d'or.

III

LA « SÈU »

Se dressant sur la ville, où le soleil d'été
Jette une chape éblouissante de lumière,
La cathédrale est jaune d'ambre, tant ses pierres
Ont absorbé de la clarté.
Sur l'azur, aussi bleu qu'on le peint dans les fresques,
Elle érige son bloc harmonieux et fort
Qui, rayé sur ses flancs de bandes d'ombre et d'or,
Paraît un orgue gigantesque.
Les entrelacements des ogives, l'élan
Des contreforts bandés contre les murs en fuite
Sous les arches desquels l'espace précipite
Un flot pur de son océan,
La tour filigranée où se débat, rebelle,
Le rude oiseau de bronze au vol tonitruant,
Les gargouilles, dragons dont les mufles hurlants
Servent de nids aux hirondelles,
Les roses, les balcons, les tympans, les piliers,
La matière fouillée où l'âme ardente perce,
Dans le splendide tout, sont les formes diverses
D'un même rêve extasié.
Et, si nous dépassons ton seuil, ô cathédrale,
L'ombre silencieuse et fraîche nous surprend
Comme un grêle filet de flûte, se glissant
Après un fracas de cymbales.
Tu nous émerveillais de ta farouche ardeur
Jaillissant vers l'azur et le soleil torrides,

Et, maintenant, tu nous flattes de ta fluide
Et délicieuse fraîcheur...
Enfin, quand nous avons, dans tes ténèbres douces,
Admiré les autels dont les ors vieillissants
Ruissellent de l'or vif, de l'azur et du sang
Dont tes vitraux les éclaboussent,
Nous sortons. Malgré nous, l'âme des siècles morts
Qui conçut et créa ton poème de pierre
Vient nous hanter, lorsque, rendus à la lumière,
Ta splendeur nous écrase encor.
Et nous sommes pourtant orgueilleux de nous-mêmes,
Pensant que c'est l'espoir sanglotant des mortels
Qui du morne ici-bas a lancé dans le ciel
Ce beau cri vers l'Être suprême.

IV

LES FRUITS

Fruits, je veux que, pour vous célébrer dignement,
Mes vers soient comme des abeilles,
Quand les frissons d'or roux de leur vol bourdonnant
Animent le lierre et les treilles,
Ou comme un froissement léger de vols d'oiseaux
Dans l'ombre où jasent les fontaines,
Car les êtres ailés et les courantes eaux
Ont seuls des voix qui vous conviennent.
Majorque, caressé du soleil et des flots,
Voit mûrir, lorsque Juin arrive,
Les cerises, les figues-fleurs, les abricots,
Et poindre l'orange et l'olive.
Aux jardins étagés où l'eau vive bruit,
Puis dans des bassins se repose,
Vous faites se courber les rameaux verts, ô fruits,
Jusqu'à venir toucher les roses.
L'Été fauve, bandé dans le silence, lourd

Des forces vivantes qui luttent,
Sent l'un de ses travaux aboutir, au bruit sourd
Que vous faites dans votre chute.
A tâter vos rondeurs lisses, on se souvient
Des chairs que la lumière dore,
Et que le même dieu gonfle le jeune sein
Et l'abricot couleur d'aurore.
On vient de vous cueillir, et le verger promet
D'autres récoltes aux corbeilles :
Au cœur des rouges fleurs, la grenade apparaît ;
Les raisins verts pendent aux treilles ;
La prune commence à bleuir : l'olive point,
Verte dans les frondaisons blanches ;
Et la pomme, et la poire, et la pêche, et le coing
Font jour à jour plier les branches,
Tandis qu'aux orangers grossissent lentement
Parmi la ramure épineuse
Les fruits qui pareront de leur or éclatant
Le doux hiver de l'île heureuse.
Fruits de toutes saisons, ô fruits, enfants divins
Que le soleil donne à la terre,
O fruits, vous êtes beaux à voir dans les jardins,
Enveloppés par la lumière ;
Puis il est doux encor de caresser des doigts
Votre peau lisse ou veloutée
Que des taches de pourpre ensanglantent parfois,
Quand la chaleur l'a piquetée ;
Enfin, dans les placards, sur l'étagère, ô fruits,
Espacés sur la paille blonde,
Vous évoquez l'ardeur des mois évanouis
Dans le tournoiement de la ronde,
Et comme pour promettre à nos palais gourmands
Votre saveur douce ou sauvage,
Votre arome léger s'exhale, en embaumant
La maison aux frais carrelages.

V

A SANTIAGO RUSIÑOL

J'imagine ta vie, amoureuse de vie,
O peintre lumineux qui, dans de beaux jardins,
Fixe la palpitante et dense poésie
Des feuillages penchés sur de calmes bassins.
Le tournoiement des insectes dans la lumière,
Le murmure sans fin qui sourd d'un gazon frais,
Et le jaillissement d'une rose-trémière
T'emplissent de splendeur, d'harmonie et de paix.
Dans le recueillement grave des heures chaudes
Où la nature enfante avec sérénité,
Ton cerveau, gros d'un rêve où les images rôdent,
Cuve le vin puissant de la réalité.
Tu connais la douceur divine de voir vivre
Sous le pinceau guidé par tes yeux éblouis
Les lignes, les couleurs, les formes dont s'enivre
L'être joyeux qui crée en toi des paradis :
Paradis plein d'ardeur, du lourd parfum des roses,
Et de la profondeur terrible du ciel bleu,
Où de l'or en buée enveloppe les choses,
Où chaque atome clair est fourmillant de dieux.
J'imagine ta vie, ô peintre, savoureuse
Comme un couchant d'automne en les feuillages roux,
Comme un miel rutilant en une ruche ombreuse,
Ou comme un vol soyeux de pigeons dans l'air doux.
Tu traduis aisément la nature secrète,
Tu verses de la joie au cœur frais des jardins,
Tu dispenses aux champs une raison parfaite,
Et tu poses du ciel sur le visage humain.
L'île d'or, ses vergers aux verdures touffues,
La mer des oliviers dont les flots argentés
Baignent les monts crayeux, blancs sous la clarté crue

Qu'inexorablement fait ruisseler l'été,
Les murs blanchis de chaux, et qu'un dur soleil crible,
Dans le cadre d'une arche, un coin frais du ciel bleu
Où tendrement se courbe un arbuste flexible ;
Les contours purs d'un corps jeune et voluptueux,
Les conduits de roseaux où l'eau vive s'égoutte,
Les treilles où se joue un caprice de vent,
Les noirs cyprès rangés que le couchant veloute,
Sont ta richesse auguste et tes enchantements.
J'imagine ta vie, amoureuse de vie,
O peintre lumineux qu'un jour j'ai rencontré,
Eternisant la palpitante poésie
D'une heure de Majorque, en un jardin doré.

JACQUES NERVAT.

LE PATRIOTISME RÉVOLUTIONNAIRE

—

I

Quand, le 5 mai 1789, les Etats Généraux se réunirent à Versailles, il n'y avait peut-être pas un républicain en France. Parmi les députés, il en était beaucoup à qui ne plaisait guère la monarchie absolue : les plus nombreux tendaient vers une constitution à la mode anglaise, d'autres rêvaient d'une organisation plus démocratique ; mais on s'accordait pour garder un roi à la France. Celui des philosophes dont presque tous ces hommes préféraient la pensée, Jean-Jacques Rousseau, n'avait-il pas dit : « Si, dans les différents Etats, le nombre des magistrats suprêmes doit être en raison inverse de celui des citoyens, il s'ensuit qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits états, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands (1). »

Les députés qui, de leurs sénéchaussées, arrivaient à Versailles, jugeaient-ils que tous les habitants du royaume eussent des intérêts, des désirs, des sentiments communs ? que le territoire gouverné par les Capétiens constituât une unité vivante ? que la France fût plus qu'un état : une nation ? Il semble bien que non. Rousseau songeait à des individus de leur culture quand il avait écrit que, dans les grands états, « le peuple a moins d'affection... pour ses concitoyens, dont la plupart lui sont étrangers (2) ». A vrai dire, l'administration royale avait, dans le cours du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, fait disparaître peu à peu les différences légales entre les provinces ; en théorie, ces différences existaient toujours : on pouvait croire que, d'un pays à l'autre, non seulement les mœurs, mais le droit même variait ; çà et là, la survivance d'états provinciaux, sans pouvoirs, donnait l'illusion de très vagues libertés politiques, alors que, partout ailleurs, on ne

(1) *Contrat social*, l. III, ch. III.
(2) *Contrat social*, l. II, ch. X.

voyait que le despotisme pur. Et Rousseau disait encore : « Les mêmes lois ne peuvent convenir à tant de provinces diverses qui ont des mœurs différentes, qui vivent sous des climats opposés et qui ne peuvent souffrir la même forme de gouvernement (1). »

Mais, qu'on habitât la Provence ou la Picardie, la Bourgogne ou le Poitou, on savait qu'il y avait un maître de qui l'on dépendait, le Roi, le descendant d'Henri IV, de saint Louis et d'Hugues Capet. Ce maître dispensait le bien et le mal. Il était d'un honnête homme de le servir ; on faisait son devoir quand on se comportait en loyal sujet.

Il semble qu'à la veille de la Révolution le loyalisme fût assez commun chez les Français.

Le loyalisme peut aller sans grande affection pour le souverain qui règne ; plutôt qu'à lui-même, c'est à la dynastie qu'on est attaché, et il arrive aux sujets d'oublier ses propres défaites en faveur des victoires qu'ont obtenues ses ancêtres. La famille régnante devient une sorte d'entité, et les loyalistes l'aiment un peu comme les déistes aiment Dieu.

Louis XVI, personnage de volonté nulle et d'intelligence restreinte, et qui, très dévot, n'était ni bon ni méchant, ne pouvait, par lui-même, exciter l'amitié du peuple. On lui savait gré, pourtant, d'avoir eu Turgot pour ministre, et d'avoir Necker, et on le louait d'avoir appelé les Etats Généraux. Mais il avait des aïeux illustres, dont la mémoire était chérie ou admirée, à son profit : la vie des rois anciens était pleine de légendes fameuses, Henri IV était populaire, Louis XIV était glorieux. Voltaire avait écrit *la Henriade* et il avait écrit *le Siècle de Louis XIV*. Des anecdotes sans nombre couraient sur Henri IV, héros galant et spirituel, qui avait été « de ses sujets le vainqueur et le père (2) ». Louis XIV bénéficiait du goût qu'on avait pour les tragédies de Racine et pour les jardins de Le Nôtre. Henri IV avait fièrement conquis son royaume, et Louis XIV, par les coups de Turenne et ceux de Luxembourg, avait mis à la raison les armées étrangères. On répétait les bons mots d'Henri IV et les fortes sentences de Louis XIV et de ses ministres. Et, parce que les rois anciens étaient les héros de mille légendes, parce que Henri IV était

(1) *Contrat social*, l. II, ch. IX.
(2) *La Henriade*, chant I.

le bon roi, et Louis XIV le grand roi, on gardait à Louis XVI une fidélité émue.

Quand, le 5 mai 1789, les députés des trois ordres se rencontrèrent dans la salle des Menus, beaucoup voulaient, par des réformes, créer le bien du peuple; mais aucun ne songeait à supprimer l'institution royale; et rien ne menaçait, sinon la puissance, le titre du moins et la vie de Louis XVI.

II

Tout de suite, la Cour fut décontenancée par l'attitude grave du Tiers-Etat; elle ne savait que faire, et le malheureux Louis XVI fut le jouet d'individus incertains, et qui ignoraient les passions vigoureuses.

Tandis que la Cour se perdait en hésitations, et, par de petits moyens, empêchait les Etats de siéger, les députés, venus des divers points de la France, entraient en conversations. Beaucoup d'idées leur étaient communes : certains s'en étaient aperçus, par des lettres échangées, au moment des élections ; tous, maintenant, s'en convainquaient. Ceux qui, de régions que l'on croyait, en tout, différentes, les avaient envoyés à Versailles souffraient les mêmes maux ; partout les mêmes remèdes seraient, peut-être, efficaces. La Cour pensait énerver l'énergie du Tiers. « Il arriva, au contraire, dit M. Aulard, que, réunis dans une même salle, à Versailles, pendant ce long piétinement sur place qui dura du 5 mai 1789 au milieu du mois suivant, il se forma parmi ces députés du Tiers un esprit de corps. Mieux que cela : à se regarder, à se parler, à se toucher la main, ces mandataires de peuples différents se sentirent citoyens d'une seule nation, Français avant tout, — et ils le dirent, et on le vit, et le sentiment d'un patriotisme unitaire commença à se répandre en France (1). »

Les députés surent qu'il existait une nation française, et ils étaient décidés à l'organiser fortement.

Mais ils ne perdirent point d'abord la confiance qu'ils avaient en la forme monarchique, ni la vénération attendrie qu'ils sentaient pour la dynastie capétienne. Ils avaient une trop longue habitude de regarder vers le roi pour s'apercevoir, du premier coup, que la nation française pouvait agir sans lui;

(1) *Histoire politique de la Révolution française*, p. 32.

et cette nation, dont ils venaient de découvrir l'existence, tout naturellement, ils l'incarnèrent en la personne du roi.

D'ailleurs, l'histoire, telle qu'ils la connaissaient, leur enseignait qu'en certains pays et qu'à certaines époques la royauté avait été organisatrice. On citait les noms d'augustes législateurs : plusieurs d'entre eux avaient vécu en France. Des institutions libérales avaient existé sous des règnes anciens. C'était encore au roi que la tâche incombait de guider la France vers de nouvelles destinées ; c'était avec lui, c'était par lui qu'on voulait fonder la liberté française.

Rabaut-Saint Etienne n'exprimait pas, sans doute, sa seule opinion, quand il disait : « Les Français sont attachés de tout temps à la sainte, à la vénérable antiquité de la monarchie ; ils sont attachés au sang auguste de leurs rois, pour lequel ils ont prodigué le leur ; ils révèrent le prince bienfaisant qu'ils ont proclamé le restaurateur de la liberté française. C'est vers le trône consolateur que se tournent toujours les yeux des peuples affligés ; et quels que soient les maux sous lesquels ils gémissent, un mot, un seul mot, dont le charme magique ne peut être expliqué que par leur amour, le nom paternel du roi, suffit pour les ramener à l'espérance (1). »

III

La confiance en Louis XVI survécut longtemps à ses fautes. Au temps de la Constituante, on estime le roi ; on s'attriste des erreurs trop graves que, parfois, on lui voit commettre ; de ces erreurs on tend, d'ailleurs, à ne pas le faire responsable. « La multitude est rarement trompée, écrivait Saint-Just en 1791. Louis, simple au milieu du faste, ami de l'économie plutôt qu'économe, ami de la justice sans qu'il pût être juste, quoi qu'on ait dit, quoi qu'on ait fait, a toujours été cru tel (2). » Ce sera contre la cour, ce sera contre la famille royale, contre la reine, contre Monsieur, contre le comte d'Artois, ce ne sera pas contre Louis XVI que s'emportera l'opinion.

Au moindre geste populaire du roi, on manifeste pour lui de l'enthousiasme. Quand, après la prise de la Bastille, le 15

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, pp. 52-53.

(2) *Esprit de la Révolution et de la Constitution de France.* (*Œuvres complètes de Saint-Just*, éd. Ch. Vellay, 1908, t. I, p. 254.)

juillet 1789, il va dans l'Assemblée dire qu'il ordonne de s'éloigner aux troupes qui enserraient Paris et Versailles, une joie délirante éclate parmi les députés. « On ne se possédait plus, dit Thibaudeau. L'exaltation était à son comble. Un de mes compatriotes, Choquin, qui était auprès de moi, se levant, tendant les bras, les larmes aux yeux, éjaculant toute la sensibilité de son âme, s'affaissa tout à coup et tomba les quatre fers en l'air, balbutiant : *Vive le roi !* Il ne fut pas le seul qui fut saisi de ce paroxysme... Après la réponse du président, le roi sortit de la salle ; les députés se précipitèrent sur ses pas, l'entourèrent, se pressèrent autour de lui, et le reconduisirent au château à travers la foule ébahie et frappée du même vertige que ses représentants (1). »

Le 17 juillet, Louis XVI se rend à Paris. « A sept heures du matin, raconte Rabaut-Saint Etienne, une haie de cent cinquante mille hommes, sur trois ou quatre de front, était formée de Passy à l'Hôtel de Ville. Cette multitude enrégimentée attendait le Roi. En vain la famille royale chercha à l'empêcher de partir et à lui inspirer des terreurs, il fut inébranlable; car il se fiait à son peuple et à sa conscience. *Il savait bien, et nous savions aussi, que ce n'était pas de lui qu'étaient venus tant de conseils pernicieux qui avaient pensé allumer la guerre civile* (2). Le roi, dans un équipage peu fastueux, et simplement vêtu, entra avec cette confiance qui lui est naturelle : les députés l'accompagnaient à pied (3). » Le peuple a encore des inquiétudes, sa joie ne peut être entière, il garde quelque froideur. Mais voici le roi à l'Hôtel de Ville : « Le roi... fut touché... des discours éloquents qui lui furent adressés par le maire, par le président des électeurs, et par M. de Laly-Tollendal : « Mon peuple, dit-il d'un ton ému, mon peuple peut toujours compter sur mon amour. » Il prit la cocarde nationale des mains du maire, et parut à la fenêtre de l'Hôtel de Ville, portant le signe de l'alliance qu'il contractait avec la nation. Ce fut alors que ce peuple confiant, et qui n'attendait qu'une preuve de l'amour du roi, se livra aux éclats de la joie la plus vive ; les cris de *Vive le roi !* retentirent partout. Le canon annonça l'heureux moment tant attendu ;

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, pp. 2-3.
(2) C'est nous qui soulignons cette phrase de Rabaut-Saint Etienne.
(3) *Précis historique de la Révolution française. Assemblée constituante.* Nouvelle édition, 1822, pp. 168-169.

et le roi, retournant à Versailles, ne vit plus que les témoignages d'une joie qui allait jusqu'à l'ivresse (1). »

En juin 1791, ce roi, qu'on aimait, s'enfuit ; il est arrêté à Varennes, et il est reconduit à Paris. Pendant quelques jours, le peuple fut consterné : allait-il se détacher de Louis XVI ? Bien vite, il lui revint : l'avait-il jamais abandonné ? Plus que jamais, la Constituante croit la monarchie nécessaire à la France. Rabaut-Saint Etienne reproduit en sa faveur les anciens arguments de Rousseau : « De si grandes distances, des peuples si divers, même de langage, d'habitudes et de mœurs, des idées si nouvelles pour la plupart d'entre eux, le nom de *roi*, qui toute leur vie avait résonné à leurs oreilles, l'attachement que donne l'habitude, tout fit penser à l'Assemblée nationale que la France devait être monarchie, et que, dans la constitution nouvelle, où les ministres seuls sont responsables, Louis XVI était le roi qui convenait aux Français (2). »

En 1791, malgré la fuite à Varennes, on se fiait encore à l'honnêteté de Louis XVI : « Son évasion lui ayant été évidemment suggérée, il devenait digne de la nation d'oublier cette faute (3). » On louait sans restriction sa personne ; il avait « un cœur bon, de l'attachement pour ses peuples, et une répugnance pour la tyrannie, dont il a donné des preuves toutes les fois qu'il a agi et parlé par lui-même. Dès sa jeunesse, il avait annoncé du goût pour la réforme des abus, et les courtisans en avaient frémi... On a dû observer, dans tout le cours du règne de Louis XVI, qu'il a constamment cédé à ce qu'il a cru le vœu de la nation (4). »

Il y eut même, après les événements du 17 juillet, une recrudescence de foi monarchique. On prodigua à Louis XVI les marques d'admiration. Au théâtre, par la bouche des acteurs, le peuple l'assurait de sa fidélité. Dans *Richard Cœur de Lion*, quand arrivait l'air célèbre :

O Richard, ô mon roi,
L'univers t'abandonne,

(1) J.-P. Rabaut, *op. cit.*, pp. 170-171.
(2) *Op. cit.*, p. 377.
(3) Rabaut, *op. cit.*, p. 379.
(4) Rabaut, *op. cit.*, pp. 36-37.

Clairval, au lieu des vers de Sedaine, chantait des vers de circonstance :

O Louis, ô mon roi,
Tes amis t'environnent,
Notre amour t'environne ;
Pour notre cœur c'est une loi
D'être fidèle à ta personne (1) !

La Législative est une assemblée royaliste. Elle reçoit le roi avec toute la déférence à laquelle la Constituante l'avait accoutumé. Le 7 octobre, quand Louis XVI se présente à l'Assemblée, elle l'accueille avec faveur; et même l'enthousiasme des anciennes séances royales finit par renaître, et un moment vient où les cris de *Vive le roi!* sont, pour ainsi dire, unanimes. Pendant sa durée presque entière, la Législative s'efforça de rester fidèle à Louis XVI. C'est seulement au milieu de 1792, quand, la guerre déclarée, on ne put plus douter de son rôle ambigu, qu'on commença, vraiment, à se détacher de lui. Et encore semble-t-il que, d'abord, plutôt qu'à le détrôner on tende à lui faire déclarer, nettement, sa volonté. Le peuple lui-même, à la journée du 20 juillet, n'est pas hostile à Louis XVI : qu'il prenne un parti, qu'il combatte avec vigueur les ennemis de la nation, et il gardera la royauté. Dans la séance fameuse où se donna le baiser Lamourette, le 7 juillet, l'Assemblée manifeste sa sympathie pour le roi.

Mais la duplicité de Louis XVI était évidente; il intriguait avec l'Autriche, avec la Prusse. La désaffection vint, irrémédiable. Le roi n'incarnait plus la nation : il tomba.

IV

Dans les formules élaborées au temps de la Constituante, trois mots sont constamment unis : *nation*, *roi*, *loi*. Sans cesse, on pousse le double cri : *Vive la nation! Vive le roi !*

Il arrive bien qu'aux heures d'incertitude, quand on juge que le roi a suivi de mauvais conseils, on crie seulement : *Vive la nation!* Il semble qu'on veuille ainsi le punir, lui faire comprendre qu'il a commis une faute, et qu'il doit la réparer. Et, dès que Louis XVI a vu son erreur, dès que de sa bonne volonté il a donné la preuve attendue, aux *Vive la nation!* se joignent de joyeux *Vive le roi!*

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, p. 166.

C'est après la fuite à Varennes que, pour la première fois, furent dissociés les termes *roi* et *nation*. Dans le *Journal général de l'Europe*, journal que rédigeaient Robert et ses amis, on lit, le 5 juillet 1791 : « Partout on s'est habitué provisoirement à supprimer le mot *roi* dans toutes les formules où il était précédemment uni à ceux de *loi* et de *nation* (1). » Mais la royauté fut maintenue, Louis XVI garda la confiance de l'Assemblée et du peuple, et l'on vit reparaître les anciennes formules.

En 1792, pourtant, quand la conviction fut née que Louis XVI trahissait la cause de la France, l'habitude se perdit d'acclamer ensemble le roi et la nation. Le roi devenait le plus visible ennemi de la nation. « A la fête de la Fédération, le 14 juillet 1792, il n'y eut pas de cri de *Vive le roi!* et Louis XVI fut traité avec une froideur hostile. On cria : *Vive la nation* (2)! » Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'à ce moment encore on ne crie pas : *Vive la république !*

V

A l'heure même où ils prenaient conscience qu'ils étaient les citoyens d'une nation, les Français voyaient se lever contre eux les rois de l'Europe; et ils constataient que leur roi, ce Louis XVI qu'ils avaient aimé, qu'ils avaient adoré, ce descendant d'Henri IV et de Louis XIV, dont ils avaient voulu faire le symbole de la nation, ils constataient que leur roi s'alliait avec les autres rois.

Ainsi donc, la cause du roi de France n'était pas la cause de la nation française, et la cause du roi de France était la cause des rois étrangers. Il y avait une cause du peuple, et il y avait une cause des rois. Et le peuple de France confondit dans une même haine son roi et les rois étrangers. Il se leva en masse pour repousser les envahisseurs, et il proclama la déchéance de l'homme qui n'avait pas su être digne de la mission qu'on avait voulu lui confier.

Mais puisque tous les rois, d'où qu'ils fussent, avaient une cause commune, tous les peuples n'avaient-ils pas, eux aussi, une cause commune ? La France s'était faite libre, et c'est parce qu'il n'avait pas voulu régner sur un peuple libre que

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, p. 145.
(2) Aulard, *op. cit.*, p. 202.

Louis XVI l'avait trahie. Un roi ne pouvait pas régner sans opprimer son peuple ; les rois étaient des tyrans, et, partout, les aristocrates, valets privilégiés, étaient les exécuteurs méprisables de leurs injustices.

Les autres nations n'étaient pas libres encore, et les rois, leurs maîtres, les entraînaient à des œuvres mauvaises; il en fallait vouer aux tyrans une haine plus implacable, mais il fallait garder quelque pitié pour des malheureux qui ne savaient pas quel crime on leur faisait commettre.

Les révolutionnaires devinrent les *patriotes :* ils défendaient la patrie. La patrie, c'était la nation française, mais de la nation était exclu le roi, étaient exclus les aristocrates, et les patriotes détestaient les ennemis de l'intérieur plus, peut-être, que les ennemis de l'extérieur, et ils trouvaient la même vigueur pour frapper les uns et les autres.

Par contre, les pauvres peuples qui souffraient encore de l'iniquité royale, les patriotes ne leur en voulaient pas. La cause du peuple français était la cause de tous les peuples ; comme les rois entre eux, il faudra qu'un jour les patries s'allient entre elles. Les patriotes de 1792 et de 1793 rêvent de fonder, si l'on peut dire, une internationale contre les rois.

Haine méprisante des tyrans, amour apitoyé des peuples ; telle fut, d'abord, la double marque du patriotisme révolutionnaire.

Qu'on lise les premiers décrets de la Convention, qu'on lise les discours et les chants patriotiques de l'époque : on y trouvera toujours précisées une puissante horreur pour les aristocrates et une touchante sympathie pour les opprimés. Le plus illustre des hymnes révolutionnaires, *la Marseillaise* même, donne à ces deux sentiments une éloquente formule :

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés?
Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !

. . . . . .

Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploîraient !

De vils despostes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
. . . . . .
Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
. . . . . .
Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous !
Mais ce despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !

VI

Le peuple français ne haïssait pas les peuples infortunés que les rois entraînaient à le combattre; il les plaignait, et lui, qui s'était émancipé, rêvait d'aider les autres à s'émanciper aussi. L'idée vint très vite à ceux des révolutionnaires qui allaient vers la démocratie que la France devait être propagandiste. Dès le mois de décembre 1790, *les Révolutions de Paris*, journal auquel collaboraient des écrivains populaires, proposaient de former un bataillon de « tyrannicides », qui iraient tuer les rois ennemis de leurs peuples : Louis XVI alors était parmi ceux qu'on devrait épargner, car il était « du très petit nombre de ceux qui réconcilieraient un Brutus avec la royauté (1) ». En mai 1791, dans le même journal, on pouvait lire : « La trompette du jugement dernier s'est fait entendre aux quatre coins de l'Europe. Du fond de la tombe de la servitude, les hommes l'ont entendue : ils se réveillent, ils secouent la poussière des préjugés; ils déchirent le linceul qui couvrait leurs yeux, ils entrevoient enfin la lumière. Les voilà presque tous debout, se regardant les uns les autres, et s'étonnant déjà d'avoir été, pendant tant de siècles, prosternés dans une léthargie stupide au pied des trônes et des dominations de la terre. Les voilà tous qui tournent leurs regards vers la France, d'où est parti le bruit qui les a réveillés, et où brille dans tout son éclat le jour dont ils aperçoivent le crépuscule. Les voilà comme la religion nous peint les infortunés

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, p. 106.

qui gémissent encore dans les limbes, et lèvent la tête en soupirant vers la région des bienheureux (1). »

La France est fière d'être la première nation qui se soit émancipée; elle a, de plus en plus nette, l'idée qu'elle doit pousser les autres nations à agir comme elle a agi ; elle ne veut pas encore se faire conquérante, mais elle doit guider les peuples vers la liberté. Dans le procès-verbal de la séance que, le 13 août 1792, tint la Commune de Paris, on lit : « Un membre propose de faire une adresse à l'Assemblée nationale pour lui demander qu'elle déclare, au nom de l'empire français, qu'en renonçant à tous projets de conquête la nation n'a point renoncé à fournir des secours aux puissances voisines qui désireraient se soustraire à l'esclavage. Cette proposition est adoptée (2). »

Cette France propagandiste est pleine de sympathie pour ceux, où qu'ils soient nés, qui ont, par leurs œuvres, contribué à l'émancipation humaine. Le 24 août 1792, une pétition est déposée à la Législative; on demandait que l'Assemblée accordât le titre de citoyen français à « tous les philosophes étrangers qui ont soutenu avec courage la cause de la liberté et qui ont bien mérité de l'humanité (3) ». Et, le 26 août, sur un rapport de Guadet, l'Assemblée rendit un décret conforme au désir des pétitionnaires : le titre de citoyen français était donné à plusieurs hommes illustres, parmi lesquels Priestley, Bentham, Pestalozzi, Washington, Schiller. Deux des étrangers que ce décret faisait citoyens français, Thomas Paine et Anacharsis Cloots, furent, quelques jours plus tard, élus députés à la Convention.

La Convention n'est pas hostile aux étrangers. Le projet de constitution que rédigea, sans doute, Condorcet, et qu'il rapporta, considérait comme citoyen français tout homme âgé de vingt et un ans et qui avait résidé pendant un an sur le territoire français. Ce projet faisait obligatoire pour la nation française la politique de propagande. « La République annexera les territoires dont les habitants auront librement exprimé le vœu d'être réunis à la France. Les généraux français, dans les pays étrangers qu'ils occuperont, seront tenus d'assurer

(1) Cité par Aulard, *op. cit.*, pp. 111-112.
(2) Cité par Aulard, *op. cit.*, p. 265.
(3) Cité par Aulard, *op. cit.*, pp. 265-66

aux citoyens de ce pays la jouissance entière de leurs droits naturels, civils et politiques. « Ils ne pourront, sous aucun « prétexte et en aucun cas, protéger, de l'autorité dont ils « sont revêtus, le maintien des usages contraires à la liberté, « à l'égalité, à la souveraineté du peuple. » Dans les relations avec les nations étrangères, la République française ne respectera que les institutions « garanties par le consentement « de la généralité du peuple (1) ». Quand, en 1793, la Convention prit des mesures contre les Anglais résidant en France, Saint Just spécifiait que, par ses décrets, elle ne marquait point de haine au peuple, mais au gouvernement anglais : « Vous n'avez point porté de loi contre le peuple anglais, disait-il ; au contraire, vos précautions l'aideront à briser ses chaînes, s'il est digne de la liberté; la cour de Londres est Carthage pour nous, et non pas l'Angleterre. Il y a deux factions en Europe: celle des peuples, enfants de la nature ; et celle des rois, enfants du crime. Que l'Angleterre se réveille, nous sommes ses amis pour l'aider à se délivrer des rois (2). »

La France, amie des peuples étrangers, tendait à devenir leur protectrice. La Convention — plus, peut-être, pour désavouer les Girondins que pour marquer une conviction réelle — n'inséra pas, il est vrai, d'articles propagandistes dans la constitution de l'an I. Mais il ne semble pas que la pensée populaire ait alors suivi la pensée des législateurs. Et l'on ne doit guère s'en étonner. Il faut tenir compte que la France révolutionnaire s'organise en temps de guerre. L'établissement de la république avait coïncidé avec la victoire de Valmy; les armées républicaines étaient partout glorieuses. De plein gré — le peuple, du moins, n'en doutait pas — de plein gré, des provinces étrangères demandaient leur annexion à la France. Comment cette nation, la première qui se fût émancipée, cette nation, à laquelle on voulait s'agréger, n'aurait-elle pas conçu quelque orgueil ? L'idée lui venait qu'elle avait une mission dans le monde. « Vous annoncez la république au monde, » s'écriait Saint Just, à la tribune de la Convention, le 15 mai 1793; et il ajoutait : « Ah ! puisse un jour l'Europe, éclairée par notre exemple et par nos lois, être jalouse de

(1) Aulard, *op. cit.*, p. 286.
(2) *Rapport sur la loi contre les Anglais. Œuvres complètes de Saint Just*, éd. Ch. Vellay, 1908, t. II, p. 98.)

notre liberté, autant qu'elle en fut ennemie ! Puisse-t-elle se repentir d'avoir outragé la nature, en répandant le sang d'un peuple qui fut le bienfaiteur de l'humanité (1) ! »

Dans l'imagination commune, les généraux de la République devenaient les missionnaires de la liberté ; ils n'étaient armés que pour le mal des tyrans et pour le bien des peuples. En 1794, Marie-Joseph Chénier faisait dire à « trois guerriers » :

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté (2).

Cette nation, qui doit donner la liberté au monde et, par la liberté, la paix, est une nation plus noble que les autres, une nation privilégiée, « la grande nation », dira-t-on au temps du Directoire (3).

Mais, toute orgueilleuse, toute vaniteuse qu'elle devienne, la grande nation n'a pas de haine pour les nations moindres. Elle sera même heureuse de les connaître, de les protéger, de les instruire. La France révolutionnaire n'a d'ennemis que les rois.

VII

Les patriotes de 1792 et de 1793 se défient des militaires. Ils ne veulent pas que, profitant de ses victoires, un général s'attribue des pouvoirs que lui refuse la loi. Un général n'est que le serviteur de la nation, et la nation doit sans cesse contrôler ses actes.

Dès 1791, des hommes expriment combien sont dangereux, pour les peuples qui veulent être libres, les professionnels de l'armée. « Nul despote n'a marché qu'avec des satellites, dit Rabaut-Saint Etienne ; et partout où vous verrez une armée soudoyée par le maître, dites que là il y a un tyran, ou un

(1) *Discours sur la division constitutionnelle du territoire.* (*Œuvres complètes de Saint-Just*, éd. Ch. Vellay, 1908, t. I, p. 458.)
(2) Dernière strophe du *Chant du Départ.*
(3) Aulard, *op. cit.*, p. 691.

homme qui va le devenir, ce qui est la même chose pour la liberté (1). »

Condorcet savait combien un général victorieux peut être néfaste à une démocratie; mais il ne pensait pas que la France délivrée, ennemie des conquêtes, s'attachât jamais à un héros militaire : « Quelles provinces conquises un général français dépouillera-t-il pour acheter nos suffrages? Un ambitieux nous proposera-t-il, comme aux Athéniens, de lever des tributs sur les alliés pour élever des temples ou donner des fêtes ? Promettra-t-il à nos soldats, comme aux citoyens de Rome, le pillage de l'Espagne et de la Syrie ? Non, sans doute, et c'est parce que nous ne pouvons pas être un peuple roi que nous resterons un peuple libre (2). »

La république fut proclamée en pleine guerre ; la république naquit, peut-être, de la guerre, car, à partir d'avril 1792, on vit, plus clairement encore qu'on ne l'avait fait jusque-là, les intrigues grossières, les trahisons de Louis XVI. Mais, quelque gloire que la France tirât de ses armées nouvelles, la Convention ne voulait pas que les chefs s'en prévalussent pour sortir de leur rôle strict. Qu'ils fussent, pour ainsi dire, des délégués de la nation à la propagande démocratique dans les pays étrangers, il y eut des heures où elle le désira ; mais jamais elle ne toléra qu'ils empiétassent sur le seul pouvoir national, le sien ; les généraux devaient s'incliner devant les représentants élus du peuple français.

Déjà, le 9 août 1792, l'Assemblée législative avait envoyé des commissaires aux armées du Nord, du Centre et du Rhin. Quand elle eut suspendu les pouvoirs de Louis XVI, elle en envoya douze encore, aux armées diverses, et elle leur donna le droit même de révoquer les officiers de tous les grades. La Convention continua d'envoyer des représentants en mission, auprès des armées. « Toutes les armées, depuis le début de la Convention jusqu'à la fin, furent accompagnées de représentants en mission, qui ne se bornèrent pas à s'assurer que les généraux exécutaient les ordres et les plans du pouvoir central, à révoquer et à nommer provisoirement ces généraux : il leur arriva parfois de les commander réellement (3). »

(1) *Op. cit.*, p. 10.
(2) Cité par Aulard, *op. cit.*, p. 139.
(3) Aulard, *op. cit.*, p. 344

La nation libre, la nation protectrice, éducatrice des nations étrangères, la grande nation n'entendait pas que des militaires, si glorieux fussent-ils, l'asservissent.

VIII

Ainsi la France, royaliste, loyaliste même, en 1789, est, par les fautes constantes du roi, devenue peu à peu patriote : haïr le plus rude ennemi qu'ait la patrie, haïr le roi est le premier devoir d'un patriote. Et, pour un patriote, c'est un devoir aussi d'aimer les peuples encore esclaves, et qu'un jour la France aidera à se délivrer.

Au temps de la Convention, l'habitude de vaincre n'a point encore perverti le patriotisme ; on ne croit pas que la grandeur de la France lui vienne de sa valeur militaire ; on veut bien protéger les peuples, on ne songe pas à les dompter ; on se réjouit si, d'eux-mêmes, ils s'annexent, on rougirait de les conquérir : le général serait mal vu qui proposerait le pillage de la Syrie ou de l'Espagne, de l'Italie ou de l'Egypte. On tient les généraux en surveillance ; on les sait dangereux pour les peuples libres ; on ne veut pas que de la nation ils fassent leur servante, on veut qu'ils demeurent les serviteurs zélés de la nation.

Le patriotisme révolutionnaire, en défendant la France, ne défend pas seulement un territoire : il défend l'égalité, la liberté, il défend les droits de l'homme. Le patriotisme révolutionnaire rêve, contre la ligue des rois, la ligue des peuples, que guidera la France. Le patriotisme révolutionnaire se défie des chefs militaires, et il exerce de leur conduite un contrôle jaloux et rude.

Le patriotisme français ne tardera guère à se corrompre ; pourtant, chez certains hommes, il gardera sa forme première ; des citoyens resteront, qui se refuseront à incarner la nation en un maître, roi ou général vainqueur, et, plus encore, en une corporation armée. Les républicains de 1848 avaient, du patriotisme, la même idée que les républicains de 1792 ; et, aujourd'hui, il est de nombreux socialistes — parmi eux on peut compter M. Jaurès — dont l'internationalisme ressemble fort au patriotisme révolutionnaire.

A.-FERDINAND HEROLD.

LA DAME DU LOUVRE

Le roy Charles IX s'allant un jour promener aux Tuilleries, voyant une femme (quoy que belle en perfection) toute nue passer la rivière à la nage depuis le Louvre jusqu'au faulbourg Saint-Germain, il s'arrêta pour la voir.

PIERRE DE LANCRE, *Tableau de l'inconstance et instabilité de toutes choses.*

Le matin du premier beau dimanche après Saint-Martin-le-Bouillant, c'est-à-dire après le 5 juillet de cette chaude année, le roi Charles de France, avec la toque en tête et la dague au côté, botté, à cheval et en habit de chasse, sortit de la porte du Louvre pour aller courre le cerf du côté de Madrid. Quelques compagnies de pistoliers et d'arquebusiers marchaient autour et en avant; MM. de Biragues, de Retz, de Tavannes, le bâtard d'Angoulême et les deux ducs d'Anjou et de Nevers, sans compter bien d'autres, se portaient à la droite du roi; quelques dames coiffées d'escoffions de perles, vêtues de robes courtes à collerette, suivaient à l'amazone; et les chevau-légers, archers, suisses, gardes et mousquetaires, sans compter les fifres et les valets de chiens, arrivaient en nombre en fin du cortège. Toute cette suite royale était de telle longueur que des Tuileries au Louvre elle emplissait le quai au bord du beau fleuve. Un soleil ardent commençait de percer à travers les feuilles et coulait ses feux au luisant des armes, aux contours des écus, des casques, des morions et sur la crête des toques; une vive lumière chaude animait partout les couleurs des dames et des cavaliers. Les unes, en chapels ornés, fraises, aumusses et toutes sortes de coiffes empesées et raides et plusieurs en loup à cause du soleil qui peut nuire au teint; et enfin, les autres, cavaliers hardis, bardés de soie et d'or, satin parfilé, riches pourpoints tout crevés d'étoffes, damassés, brillants, parés de joyaux, d'aigrettes et de flottants panaches, assemblaient un vaste cortège éclatant. Le roi à l'avant, en petit collet de Flandre, son cor de Bologne en main et sa meute près de lui, accentuait

la marche et donnait l'allure; et de l'autre rive de Seine, entre l'hôtel de Nesle et le Pré-aux-Clercs, on eût dit, au regard des marchands, bateliers, promeneurs et badauds de Paris accourus pour voir que se déroulait, du côté du Louvre, l'une de ces magnifiques tapisseries de la Flandre où Van Orley tissa de si somptueux motifs de vénerie.

A ce moment, le clocher de Saint-Germain-l'Auxerrois tinta au-dessus du Louvre; et, de Saint-Thomas à Saint-Honoré, de Saint-Michel à Saint-Eustache, de Notre-Dame aux Augustins, le carillon de bronze étendit sa voix aux quartiers les plus distants de la cité. Le roi Charles, à cet appel, arrêta son cheval aussitôt, baisa fort dévotement une relique à la chaîne de son cou, puis, donnant le signal, avança encore. Parvenu à l'endroit où, d'un des bords à l'autre du fleuve, se faisaient vis-à-vis la rue Saint-Thomas et la rue de Seine, il allait se porter, face au Pré-aux-Clers, vers la Tour du Bois, dépasser l'enceinte et se lancer à bride avalée sous les arbres. Les cavaliers qui suivaient le roi, dans le dessein de ne pas demeurer en arrière de lui, commençaient d'éperonner doucement leurs chevaux; ceux-ci, excités des abois des chiens, du tintement des cloches et de l'ardeur du jour, se poussaient impatiemment à la suite de Charles. Le roi, en souriant, de sa main gantée, flattait le col élancé de sa jument blanche et, déjà, s'apprêtait de lui lâcher la bride. Mais, à l'instant même où il allait piquer les flancs de sa monture, un spectacle si neuf, si extraordinaire et si délicieux qu'il en est bien peu de comparables au monde, attira ses regards au point de le maintenir tout droit et tout pâle en selle, attentif et si curieux de voir que ses mains crispées sur les poils de l'échine faisaient baisser le grand col incliné de la bête. Le vif soleil, en dardant du ciel sur le fleuve, rayait de lueurs métalliques les eaux du courant; Charles porta son mouchoir parfumé de Chypre et de civette à la hauteur de sa toque; le reflet argentin se fondit; la netteté du fleuve apparut; et ceux qui se placèrent aux côtés du roi distinguèrent fort bien, à peine à la moitié d'une portée d'arquebuse, une jeune et belle femme, nue de la tête aux pieds, sans autre vêtement sur elle qu'un masque au visage, et qui semblait vouloir, en franchissant l'eau, atteindre au quai d'arbres vers le Pré-aux-Clercs.

Les mouvements que cette dame faisait dans le courant

tandis qu'elle nageait avaient pour effet de montrer, chaque fois, un peu plus de son corps. Celui-ci était d'un contour si parfait, d'un ivoire si poli que personne ne douta que ce fût Amphitrite elle-même, toute jaillie des ondes et se portant avec gloire au rivage. A mesure qu'elle s'éloignait d'un bord pour atteindre à l'autre, cette dame affectait d'aller avec plus de cadence, et, comme elle se haussait, on la voyait mieux. Bientôt, son beau corps ne fut plus un secret pour personne; il allait avec une vigueur hardie au milieu des flots. Parfois la nageuse élevait ses bras dans l'espace et, comme si ses mains eussent offert une urne, elle portait sa tête un peu inclinée. Ainsi, elle était une belle nymphe de Jean Goujon ; mais, d'autres fois, elle allait à la manière des sirènes, les mains tendues en avant, la croupe hors de l'eau et glissant dans l'onde avec agilité. Et, cela, de telle sorte, avec un charme si grand et une telle audace que nul autre sentiment que du respect ne pouvait naître à sa vue. Cette dame avait une noble et si pure aisance, elle avait un si vif rayonnement de beauté, le mouvement onduleux de ses membres témoignait d'un tel courage en même temps qu'il offrait une telle plénitude de grâce qu'on ne pouvait penser que l'admirer en l'applaudissant. Sa nudité ne pouvait choquer aucun de ceux qui croient que Vénus ne se montra jamais autrement dans les plus beaux âges. Les vêtements, si riches qu'ils pussent être, n'eussent jamais convenu à un corps si beau ni ne se fussent jamais, autant que ces flots chastes, adaptés à lui. Quelle robe même de brocart, quelle fraise même de dentelle eussent mérité de tenir captifs ces bras souples, ces seins agréables, cette épaule si parfaite et ce dos égal, en finesse et force, aux plus beaux des marbres ? A la voir ainsi aller, venir, monter, descendre et se mouvoir partout au milieu de la Seine on eût pu penser que l'eau était l'élément naturel à son être. Le fait est que son corps s'abandonnait au fleuve avec sécurité ; et, cette sécurité n'était pas sans trahir l'habitude que cette dame avait sans doute de nager et de se comporter au milieu des flots aussi tranquillement que M^me^ Marguerite de Valois, vêtue en amazone, en selle et le fouet en main, toute fière et cambrée, se devait comporter à cheval dans les chasses !

L'arrêt presque subit du royal cortège, enfin l'appel des cloches, mais surtout la liesse et frairie de dimanche avaient

amené aux bords un grand nombre de gens ; et, il fallait voir, du côté de l'amont tant que de celui de l'aval, du Pont-aux-Meuniers à l'île Buci et de l'Ile aux Vaches au Louvre, du Moulin de la Monnaie à la Tour de Nesle et des Vieilles-Tuileries au faubourg Saint-Germain, toute cette multitude en habits parés, bonnets de fête et le sourire aux lèvres, accourue de partout vers l'apparition de la dame des eaux. Un peu en retrait vers le Pré-aux-Clercs, et derrière les vignes de ce côté du fleuve, les clochetons de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés continuaient de tinter dans le ciel tendre et bleu ; de petites maisons basses, enlacées de pampres et vêtues de ceps verts élevaient leurs pignons, leurs toits, leurs colombiers et leurs tourelles ; et, plus près du cours, à l'ombre des beaux ormes, les remises à poissons, les cabanes à pêche inclinaient leurs chaumes au-dessus du fleuve. Mais, au tumulte qu'un si grand spectacle avait déterminé le long des deux rives, peaussiers, bateliers, gens de galiotes au cidre et gens de galiotes au vin, passeurs de bacs et jusqu'aux peigneux et cardeux de laine étaient accourus ; quelques escrimeurs revenant du Pré avec leurs pertuisanes, moines d'église, ribaudes, Marie la poissonnière, la bouquetière Isabeau, Michelle et Toinette, les uns endimanchés et les autres en souillon, se faisaient voir l'un l'autre la biche aux beaux flancs qu'avait levée le roi avec sa vénerie. Mais, tandis que les uns soutenaient que c'était impiété de se montrer sans voile en un jour de messe ; les autres que cela valait, sinon le pilori des Halles, au moins plusieurs ans de séjour aux Repenties de la Reine, un vieux marinier (qui avait guerroyé jadis dans les Flandres et même pris les armes au compte de l'Empereur) narra la triomphale entrée de Charles-Quint à Anvers au milieu de femmes belles à voir, nues de tout leur corps, blondes, brunes ou rousses et si éblouissantes qu'il en avait encore du soleil dans les yeux ; et quelque jeune moine, conteur d'annales, liseur de livres, docte autant que Panurge et braguard comme lui, dit qu'il n'y avait point péché où il y a beauté et que le jour où le roi Louis le Onzième entra dans Paris, il y avait, sur tout le parcours, des filles nues baignant au milieu des vasques, toutes choisies gentes et bien faites et jetant des roses au roi qui passait. Et comme, du bord du fleuve, ils apercevaient, au milieu des meutes, des dames et cavaliers, un peu en avant des autres et recon-

naissable aux couleurs bleue, blanche et incarnadine qui étaient les siennes, dans sa tenue de chasse et sous sa toque fière, Charles de Valois, le moine et le soldat conclurent que les rois ne s'étaient pas déshabitués de prendre plaisir à ces belles coutumes.

Bientôt le soleil, qui s'était caché un court instant, comme ému d'un spectacle aussi captivant et sans doute unique dans l'histoire de Paris, se montra dans tout le feu rayonnant de son éclat. Cela ne laissa pas de rendre plus éblouissante encore la nageuse. Comme celle-ci avait soin — à cause de son masque —, tout en manœuvrant des bras et des jambes, de ne jamais entrer sa tête dans le courant, ses cheveux d'or crespelés n'avaient point reçu l'atteinte humide. Ils étaient demeurés extrêmement bien nattés et d'un blond si pur qu'il semblait que ce fût un fin et beau diadème élevé sur son front au-dessus des vagues. Un croissant léger, fait de précieuses pierres, scintillait au devant et ses feux brillants étoilaient sa marche en la conduisant; enfin un collier d'un parfait corail entourait son cou plein et nacré et se mêlait à lui comme des sorbes trop rouges à quelque lait pur. Au moment où la belle nageuse, portée par le flot, alternait des pieds et des mains dans sa marche, on voyait descendre ou monter ses seins. Ceux-ci ne frémissaient pas plus aux traits du soleil qu'au contact de l'eau; mais ils demeuraient fermes et droits dans leur grâce, couverts des perles humides qui venaient mourir lentement d'un des bouts à l'autre de ces deux beaux globes. Enfin, quand la nageuse étendait son corps au travers du fleuve et se tenait couchée ainsi que sur un tapis d'émeraude écumeuse, on apercevait ses bras et ses jambes étendus; et celles-ci n'étaient pas moins belles que ceux-là. Un même galbe aidait à leur perfection et l'on s'attendait, chaque fois que ses bras plongeaient autour d'elle, à ce qu'ils sortissent un trésor du fleuve; pour ses mains et ses pieds, ils étaient extrêmement petits et si délicats qu'on craignait pour eux qu'ils pussent se blesser à quelque pierre vive. Mais cela n'advint pas de toute la durée de ce court voyage.

Demeuré, au milieu de ses gens, du côté du Louvre et considérant avec une attention que nul n'avait osé troubler cette dame en masque et nue qui fuyait en nageant vers le Pré-aux-Clercs, le roi Charles de France frappa du revers de son gant au parfum de civette sur ses buffleteries, mordit sa mousta-

che cirée, désigna la Seine et dit, en jurant à son ordinaire :

— Mort de ma vie, Messieurs, la belle femme !

Puis, l'esprit saisi de ces images antiques dont Ronsard et lui étaient possédés :

— Lequel de vous, Messieurs, sera l'Actéon de cette belle Diane ?

A peine eut-il dit que, derrière MM. de Nevers, de Birague et Retz, deux ou trois des jeunes gentilshommes de la suite s'ouvrirent doucement un chemin de leurs montures, piquèrent vite des deux et poussèrent au fleuve, en les éperonnant,leurs superbes chevaux. Mais, ceux-ci, rétifs au contact de l'eau, s'ébrouèrent en éclaboussant jusqu'aux armes du roi et des princes. Charles jura; les cavaliers maintinrent solidement les brides des trois bêtes renâclant et donnant durement du fer dans la vase. Mais ce lieu du fleuve était plus profond qu'il apparaissait. Les chevaux piaffèrent dans un grand tumulte, puis se maintinrent debout, le poitrail baigné dans l'eau, refusant nettement d'avancer plus loin. C'était une déconvenue; et il fallait voir les trois beaux muguets, trempés jusqu'en haut des jambes, se débattre avec une impatience à laquelle les pointes et railleries des autres ajoutaient encore. Assez rouges de honte, ils s'escrimaient, mais vainement, à pousser leurs bêtes; et, le corps de la nageuse, en s'éloignant d'eux, accentuait leur rage et leur désespoir. Enfin l'un des trois, tout soulevé de colère, essaya encore d'une nouvelle poursuite ; il n'aboutit pas plus cette fois-là que les autres. Le cheval résista; et plus il résistait, plus la nageuse fuyait. Alors, de regret de ne pouvoir l'atteindre et dans l'accès de démence où le portait son dépit, ce jeune homme, armé d'un bel arc pour la chasse au cerf, se dressa un instant sur ses étriers, banda l'arme, visa vers la blanche et lointaine naïade et le trait aigu, comme un rai d'argent, passa en sifflant sur l'humide espace. Un instant — qui sembla des siècles — ceux que ce geste si prompt avait épouvantés suivirent avec angoisse au-dessus de la Seine la courbe esquissée par la flèche aiguë. Celle-ci allait-elle atteindre à son but vivant et piquer d'une pointe la nageuse au dos ? Charles, avec plus d'anxiété encore que les autres, appréhendait de voir cette chair éclatante inondée de sang pourpre au milieu des eaux. Encore une ligne, un point, un instant du monde et c'en était

it de la vie de cette noble et belle dame ! Mais celle-ci, udain, d'un détour de tête, ayant vu le péril, hardie et un coup des reins comme font les sirènes, se tourna dans nde et vint en souriant au-devant du trait. Celui-ci, plus f et rapide qu'un gerfaut au vol, arrivait sur elle. Alors elle eva son bras blanc et pur et d'un mouvement si prompt qu'à eine on le put discerner, elle saisit la flèche au milieu de la ampe et l'éleva en riant au-dessus de sa tête.

Le roi Charles, qui avait vu le geste, ému du courage que tte dame ajoutait encore à sa grâce et à sa beauté, cria: avo! à haute et grande voix, donna de son cor d'ivoire aux hos du fleuve; puis, par M. de Tavannes, mandant l'impru- nt qui avait tiré, il le fit venir, et, devant tout le monde, il houspilla.

A ce moment, le ciel était radieux de lumière; et, depuis le hâtelet et le jardin du roi jusqu'aux tours du Louvre, les nts, les quais, les fenêtres et les bacs en Seine étaient noirs monde. Même aux jours fameux des divertissements, and les tritons, baleines, saumons, dauphins et les bêtes utiques pleines de ménétriers, de joueurs de hautbois, de es et musettes évoluaient partout au milieu du fleuve, on vit jamais rien de comparable en peuple à cette foule dente assemblée pour voir une nageuse passer.

Pour celle-ci, agissant de la flèche ainsi que d'un trident, e ne cessait point de gagner son but ; elle mettait une resse si grande à tous les mouvements qu'elle accomplissait 'il ne paraissait plus possible qu'elle manquât de l'atein- e. En effet, elle sut se conduire si bien et avec tant de sure qu'en peu de moments elle fut au bord du quai, face elui du Louvre, vers le Pré-aux-Clercs. Là, à peu près vers droit où M. Androuet Ducerceau dressait de beaux bâti- nts, de grands et vieux arbres s'élevaient comme exprès ; rs dômes en s'écartant ménageaient ainsi qu'une grotte à mbre. La nageuse, avec une grande adresse des pieds et s mains, s'y porta en hâtant sa marche. Bientôt elle eut pied. eut alors un moment d'attente et la curiosité qu'on avait la voir oppressait si bien ceux qui se tenaient auprès que un murmure ne montait des rives ; mais un silence d'at- te étendait partout sa domination. Et la révélation de nus elle-même n'eût pas ému autrement le peuple ni tous

ceux que frappait un si grand prodige. La nageuse aborda enfin. Encore que l'admiration qu'on avait conçue d'elle ne se démentît pas, il ne fut pas possible de la contempler aussi bien et aussi longtemps que l'eussent souhaité les vrais amants de sa beauté.

A peine, en effet, cette dame eut-elle touché terre, à peine eut-on pu distinguer le frémissement des perles de l'eau sur son corps — qui était long et souple, élégant et pur ainsi que ceux les plus parfaits des nymphes — que le buisson s'ouvrit et qu'un lourd manteau, jeté d'entre les branches, étendit son voile pourpre et tomba sur elle...

Une clameur vibrante d'étonnement et de regret succéda au silence de l'admiration. Il en résulta un très grand désordre dans la foule. A cette faveur, la belle sirène séquanaise eut le temps de joindre la cachette où quelques-unes de ses amies étaient à l'attendre. Comme, en un instant, elle fut habillée et mêlée à elles, et comme elles étaient toutes, quoique belles étroitement masquées, il ne fut pas possible de la distinguer. Quelque nécromant put faire observer que, quand les Ondines ou les Sirènes s'habillent, elles ne perdent point pour cela la scintillation agréable de leur peau charmante et le miroitement argentin que les flots communiquent à leur corps entier. Mais la foule était si dense et la curiosité telle que personne n'osa, par crainte autant que par respect, aider à cette inspection. Les gardes, exempts, hommes du guet, venus du Pré-aux-Clercs, poussèrent en avant le carrosse où les dames montèrent; le cocher claqua du fouet et, en peu de moments, l'attelage eut distancé le peuple, quitté le quai feuillu et, d'une vive allure, atteint la campagne.

Sans être grands clercs, ceux qui avaient vu cela pensèrent bien qu'il n'y avait eu là ni sirène ni nymphe, mais simplement pari, défi ou provocation entre dames de la Cour. Mais les poètes sont tellement enclins à défigurer les faits les plus menus en spectacles divins que ceux de ce temps-là ne manquèrent pas d'accréditer la nouvelle absurde d'une apparition de déesse marine. Les humanistes en eurent un prétexte de plus à soutenir les formes de l'antiquité; et, parmi ceux qui firent de l'honneur aux arts, les grands statuaires Jean Goujon et Germain Pilon se réjouirent ardemment de cette hypothèse. Au reste celle-ci n'a rien de si incroyable ; et il est bien pos-

sible, il est même certain que, de toute antiquité ; les poètes, les peintres et les sculpteurs ne purent jamais se figurer Vénus ou Amphitrite, les reines des dieux et des hommes, autrement que sous l'expression d'une dame qui est nue et jaillit des ondes.

EDMOND PILON.

POÈMES

—

LE JARDIN DÉLABRÉ

Le jardin fut bleu pâle où la beauté s'enfonce
D'une nymphe de marbre à son socle accoudée ;
Son beau sein mutilé qu'étreint une orchidée
Mauve et rousse, a connu la morsure et la ronce.

Car le dieu qui, puissant, jadis l'a possédée
Et dont la flûte gît au détour du quinconce,
Permet, insouciant, que l'Automne dénonce
Aux hôtes du jardin sa chair nue et fardée.

Aussi le vent, l'oiseau, la feuille mordorée,
Les insectes tapis sous la ruche empourprée
S'essaiment-ils autour de ce marbre angoissé ;

Tandis que vers le soir éblouissant et sombre
Vient s'y poser hautain, nostalgique et blessé,
Le Paon royal et bleu de mes désirs sans nombre.

★

ODE

Pourquoi ai-je médit de vous, ô pâles arbres,
Et de votre douceur ?
Vous êtes cependant plus hautains que des marbres
Et meilleurs que mon cœur.

Si votre front est grave et fier votre sourire,
Bois, si votre beauté
Frissonne dans l'azur comme un accord de lyre,
Le printemps ou l'été ;

Vous êtes à l'automne accueillants et farouches ;
Vos molles feuilles d'or
Que le soir, en rêvant, je pose sur ma bouche
Ont le goût de la mort.

Le sang que vous versez a des pâleurs si tendres,
Un si riche parfum,
Que toute la douleur semble tomber en cendres
Autour de vos corps bruns.

Quand l'hiver vous tendez comme des bras puissants
Vos durs branchages noirs,
N'est-ce pas pour crier au ciel impénitent,
Arbres, vos désespoirs ?

Il est des bois profonds que le couchant enflamme
Comme un bûcher vermeil,
Où vous semblez goûter, éclatants et sans âme,
Un magique sommeil.

Ni les paons azurés, ni les gazelles souples,
Ou le fauve pervers
N'altèrent la grandeur stoïque de vos couples
Eternellement verts.

Ah ! que de fois perdu sous vos brûlantes cimes,
Immobiles guerriers !
J'ai maudit votre calme et cet orgueil sublime
Que rien ne fait plier.

Savais-je pourtant pas que ton front pur, ô gloire,
Se pare d'ombre et d'or,
Et qu'au fond de la Joie, comme une forme noire,
Le Passé rôde encor ?

Arbres, forêt tragique et solitaire, automme
Magnifique et pourpré,
Faites que la Souffrance à notre front rayonne
Comme un rameau sacré !

*

LES PAONS

Traînant leurs lourds joyaux sur la pelouse verte,
Ils errent, çà et là, dans l'ombre ensoleillée ;
Le plus hautain s'arrête et sa traîne ocellée
Dans un chatoiement rose et gemmé s'est ouverte.

Et le ciel, paon d'azur qu'une ombre déconcerte,
Etale sa splendeur nostalgique ; l'allée
Retentit du cri vain de leur gorge éraillée...
Pomone au loin sourit comme une proie offerte.

Et tu viens à pas lents dans la lumière rose.
Ton corps harmonieux comme un paon blanc se pose
Sur l'escalier fleuri d'où fuse un jet vermeil !

Dans l'onde smaragdine un cygne d'or s'ébroue :
Debout, l'ombrelle haute et le dos au soleil,
Comme un paon triomphal, svelte, tu fais la roue.

ALFRED DE BENGOECHEA.

NOVALIS

(*Suite* [1])

—

Comme Poète, Novalis est non moins idéalistique que comme Philosophe. Ses poèmes sont des aspirations d'un être haut et fervent, sentant toujours qu'ici il n'a point de demeure, et tournant ses regards comme vers la claire vision d'une « cité qui a des fondations ». Il aime la Nature extérieure avec une profondeur singulière; il la révère même, pourrions-nous dire, et a d'inexprimables entretiens avec elle : car la Nature n'est plus une inerte, hostile Matière, mais le Voile et le mystérieux Vêtement de l'Invisible; pour ainsi dire la Voix par laquelle la Déité s'annonce à l'homme. Ces deux qualités, — son pur et religieux caractère et son amour de la Nature senti au fond du cœur, — le mettent en vraie et poétique relation à la fois avec le Monde spirituel et le Monde matériel, et constituent peut-être son principal mérite comme Poète, pour l'art duquel il semble avoir originairement un don naturel, mais non exclusif ni même très décidé.

Ses croyances morales, telles qu'elles sont manifestées dans ses Ecrits et sa Vie, dérivent elles-mêmes assez naturellement de la même source. C'est la moralité d'un homme, pour qui la Terre et toutes ses gloires sont en vérité une vapeur et un songe, et la Beauté du Bien est l'*unique* possession réelle. Poésie, Vertu, Religion, qui pour les autres hommes n'ont, pour ainsi dire, qu'une existence conventionnelle et fictive, sont pour lui la base éternelle de l'Univers; et toutes les acquisitions terrestres, toutes les choses par lesquelles l'Ambition, l'Espoir, la Crainte peuvent nous pousser à peiner et à pécher, ne sont en réalité qu'une peinture de l'esprit, quelque reflet projeté sur le miroir de l'infini, mais de l'air et du néant en elles-mêmes. Ainsi, vivre dans cette Lumière de la Raison, avoir, même ici et environné par cette vision de l'Existence,

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 271.

notre demeure dans cette éternelle Cité, est le plus haut et le seul devoir de l'homme. Ces choses, Novalis se les figure sous diverses images : tantôt il semble représenter l'essence primordiale de l'Etre comme l'Amour ; tantôt, il parle par emblèmes, dont il serait plus difficile encore de donner une juste idée ; c'est pourquoi nous n'en ferons pas, à présent, plus ample mention.

D'ailleurs, au moyen de cette approximative esquisse d'un exposé, le lecteur doit maintenant se tenir prêt à examiner un peu Novalis avec ses propres yeux. Quiconque nous a de bonne foi, et avec une vigilance attentive, accompagné le long de ces merveilleux confins de l'Idéalisme, peut se trouver aussi capable d'interpréter Novalis que le feraient la majorité des lecteurs allemands ; ce qui, de notre part, est, pensons-nous, faire la bonne mesure. Nous ne tenterons point un plus ample commentaire, craignant que ce ne soit une affaire trop difficile et trop ingrate. Notre premier extrait est tiré des *Lehrlinge zu Saïs* (les Disciples à Saïs), mentionnés plus haut. Ce « Roman de philosophie naturelle », qui, du reste, ne contient pas d'histoire ou d'indice d'histoire, mais seulement des propos philosophiques poétisés et les plus étranges et sibyllines allusions allégoriques, et qui d'ailleurs n'est développé que pendant deux chapitres, commence, sans note préparatoire, de cette singulière manière :

I. LE DISCIPLE. — Les hommes marchent dans divers sentiers : quiconque relève la trace de ceux-ci et les compare verra d'étranges Figures surgir ; Figures qui semblent comme appartenir à cette grande Ecriture chiffrée que l'on rencontre partout, sur les ailes des oiseaux, sur les coquilles des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, dans les eaux congelées, dans l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les luminaires du ciel, dans les lames de verre quand on les fait résonner et les disques de poix quand on les attouche, dans la limaille autour de l'aimant, et dans les singulières conjonctures du Hasard. Dans ces Figures, on pressent la clef de cette merveilleuse Ecriture, sa grammaire ; mais ce Pressentiment ne veut pas se réaliser, et il semble, en somme, ne pas devoir devenir pour nous une telle clef. Un *Alcahest* semble s'être répandu sur les sens des hommes. Un instant seulement leurs désirs, leurs pensées prendront corps. Ainsi s'exaltent leurs Pressentiments ; mais, après de courts

instants, tout de nouveau flotte vaguement devant eux, exactement comme avant.

J'ai ouï dire de loin que l'Inintelligibilité n'était que le résultat de l'Inintelligence ; que celle-ci recherchait ce qu'elle avait elle-même, et qu'ainsi elle ne pouvait trouver nulle part ailleurs; aussi, que nous n'entendions pas la Parole, parce que la Parole ne s'entendait pas, ne voulait pas s'entendre elle-même; que le pur Sanscrit parlait pour le plaisir de parler, parce que parler était sa joie et sa nature.

Non longtemps après, l'on dit : Nulle explication n'est requise pour l'Ecriture Sainte. Quiconque parle véridiquement est plein de la vie éternelle, et en relation merveilleuse avec les authentiques mystères nous apparaît son Ecriture, car elle est un Accord émané de la Symphonie de l'Univers.

Sûrement cette voix faisait allusion à notre Maître; car c'est lui qui peut recueillir les indices qui se trouvent épars de tous côtés. Une singulière lumière s'allume dans ses regards, lorsqu'à la longue la puissante Rune se découvre à nous, et qu'il cherche dans nos yeux si l'étoile s'est enfin levée sur nous, qui doit rendre la Figure visible et intelligible. Nous voit-il tristes, de ce que les ténèbres ne veulent point se retirer? Il nous console, et promet au voyant fidèle et patient meilleure fortune quand le temps sera venu. Souvent, il nous a dit comment, alors qu'il était un enfant, l'impulsion à employer ses sens, à les occuper, à les rassasier, ne lui laissait point de repos. Il regardait les étoiles, et imitait sur le sable leurs cours et leurs positions. Dans l'océan de l'air, ses yeux se plongeaient sans cesse ; et jamais ils ne se lassaient de contempler sa clarté, ses mouvements, ses nuées, ses lumières. Il rassemblait les pierres, les fleurs, les insectes, de toutes sortes, et il les déployait de toutes les manières, en rangées devant lui. Aux hommes et aux animaux il donnait son attention ; sur le rivage de la mer il s'asseyait, ramassait les coquillages. Sur son cœur et sur ses pensées il veillait attentivement. Il ne savait où le menait son désir. A mesure qu'il approcha de sa maturité, il voyagea de tous côtés ; vit d'autres terres, d'autres mers, des atmosphères nouvelles, des plantes, des animaux, des hommes inconnus ; descendit dans les cavernes, vit comment l'édifice de la Terre venait s'achever en assises et en strates variées, et façonna l'argile en étranges figures de roches. Peu à peu, il en vint à trouver partout des objets déjà connus, mais merveilleusement mêlés, unis ; et ainsi, souvent, d'extraordinaires choses en vinrent à se former en lui. Bientôt, il fut instruit des combinaisons qu'il y a dans tout, des conjonctures, des assemblages. Avant qu'il fût longtemps, plus rien ne lui apparut isolé... En grandes images nuancées, les perceptions de ses sens se multiplièrent autour de lui ; il entendit, vit, toucha et pensa à la fois. Il se réjouit d'établir des rapports entre les choses étrangères les

unes aux autres. Tantôt les étoiles étaient les hommes, tantôt les hommes étaient les étoiles, les pierres les animaux, les nuages, les plantes ; il jouait avec les pouvoirs et les apparences ; il savait où et comment ceci et cela devait se trouver, être mis à effet ; et de la sorte il frappait lui-même sur les cordes des notes et des accords à lui.

Ce qui lui est arrivé depuis lors, il ne nous le révèle pas. Il nous dit que nous-mêmes, conduits par lui et par notre propre désir, nous découvrirons ce qui lui est arrivé. Plusieurs d'entre nous l'ont quitté. Ils sont revenus chez leurs parents, et ont appris des métiers. Certains ont été envoyés par lui nous ne savons où : il les choisit. De ceux-là, quelques-uns n'ont été là que peu de temps, d'autres plus longtemps. L'un était encore un enfant ; à peine était-il arrivé, que notre Maître se disposa à lui donner plus d'instruction. Cet Enfant avait de larges yeux noirs au fond bleuâtre, sa peau brillait comme le lys, et sa chevelure bouclée comme de légers petits nuages dans le crépuscule. Sa voix nous allait à tous au cœur ; nous lui eussions donné avec bonheur nos fleurs, nos pierres, nos plumes, tout ce que nous avions. Il souriait avec un sérieux infini ; et nous éprouvions un étrange délice auprès de lui. Un jour il reviendra, dit notre Maître, et alors nos leçons prendront fin. — En sa compagnie, il envoya un disciple, au sujet duquel nous avions souvent été peinés. Toujours il avait l'air triste : il était ici depuis de longues années ; rien ne lui avait réussi ; lorsque nous cherchions des cristaux ou des fleurs, il en trouvait rarement. Il voyait mal à quelque distance ; pour disposer habilement sur le sol des rangées variées, il n'avait point de talent. Il ne savait de la sorte que tout briser. Pourtant nul n'avait un tel zèle, un tel plaisir à écouter et apprendre. A la fin, — c'était avant que cet Enfant n'arrivât dans notre cercle, — il devint tout à coup gai et habile. Un jour il était parti triste ; il ne revint pas, et la nuit arriva. Nous étions très anxieux à son sujet ; soudain, à la pointe de l'aurore, nous entendîmes sa voix dans un bosquet voisin. Il chantait un noble et joyeux chant ; nous étions tous surpris ; le Maître jeta vers l'Orient un regard comme je ne lui en verrai plus jamais. Le chanteur arriva bientôt jusqu'à nous, portant, avec un air d'inexprimable bonheur sur sa face, une petite pierre à l'apparence toute simple, d'une forme singulière. Le Maître la prit dans sa main, et la baisa longuement ; puis il nous regarda avec des yeux humides de larmes, et posa cette petite pierre dans un espace vide, qui se trouvait au milieu d'autres pierres, juste là où, comme des rayons, plusieurs rangées d'elles se rejoignaient.

Je n'oublierai jamais cet instant. Nous sentîmes comme si une claire lueur fugitive où se découvrait ce Monde merveilleux traversait notre âme.

Dans ces étranges descriptions orientales, le lecteur judicieux soupçonnera qu'il peut y avoir plus de sens que l'oreille n'en perçoit. Mais quel est ce Maître à Saïs ; si c'est l'Intelligence Humaine personnifiée ; et quel cet Enfant, au brillant visage et aux boucles d'or (la Raison, la Foi Religieuse?), qui devait « revenir » pour clore ces leçons ; et quel, cet Homme maladroit et infatigable (l'Entendement?), qui « ne savait de la sorte que tout briser », c'est ce que nous n'avons point de données pour préciser et n'entreprendrons point de conjecturer avec quelque certitude. Nous ajoutons ci-dessous un passage extrait du second chapitre, ou section, intitulé « *Nature* », qui, si possible, est d'un caractère encore plus surprenant que le premier. Après avoir discouru quelque temps sur les idées premières que l'Homme semble avoir formées touchant l'Univers extérieur, ou « les multiples Objets de ses Sens », et expliqué comment, dans ces temps, son esprit avait une unité particulière, et s'était seulement par la Pratique divisé en facultés séparées, de même que par la Pratique il peut s'y diviser davantage encore, « notre Disciple » se met en devoir de décrire les conditions requises chez un investigateur de la Nature, observant, comme conclusion, en ce qui concerne celui-ci :...

Nul, à coup sûr, ne s'écarte davantage du but que celui qui s'imagine comprendre déjà ce merveilleux Royaume, et pouvoir, en quelques mots, pénétrer sa constitution, et partout trouver le bon chemin. A nul, qui a rompu tout rapport, et fait de lui-même une Ile, une connaissance approfondie ne se présentera spontanément, ni même sans un effort pénible. Aux enfants seuls, ou aux hommes restés enfants, qui ne savent ce qu'ils font, ceci peut arriver. Longs, infatigables rapports, libre et sage Contemplation, attention donnée aux signes et indices fugitifs ; vie intérieure de poète, sens exercés, simple et fervent esprit : telles sont les essentielles conditions requises d'un véritable Ami de la Nature ; sans elles, nul ne peut comprendre son vœu. Il ne semble point sage d'essayer de concevoir et de comprendre un Monde Humain sans une pleine et parfaite Humanité. Aucun talent ne doit dormir ; et si tous ne sont pas également actifs, tous doivent être alertes, et non pas opprimés et énervés. De même que nous voyons un Peintre futur dans l'enfant qui couvre toutes les murailles d'ébauches et met toutes sortes de couleurs sur les figures ; de même nous voyons un Philosophe futur dans celui qui observe et interroge sans cesse toutes les choses naturelles, fait attention à tout,

rassemble tout ce qui est remarquable, et se réjouit lorsqu'il est devenu maître et possesseur d'un nouveau phénomène, d'un nouveau pouvoir et d'une nouvelle chose de science.

Maintenant, il apparaît à Certains qu'il ne vaut pas du tout la peine de suivre jusqu'au bout les infinies divisions de la Nature ; et que c'est d'ailleurs une entreprise dangereuse, sans fruit et sans issue. De même que nous ne pouvons jamais atteindre, disent-ils, le grain absolument le plus petit des corps matériels, jamais trouver leurs plus simples cellules, puisque, dans un sens ou dans l'autre, toute grandeur se perd dans l'infini ; de même en est-il pour les espèces des corps et des forces ; ici encore, on arrive à de nouvelles espèces, de nouvelles apparences, tout aussi indéfiniment. Celles-ci semblent seulement s'arrêter, disent-ils, lorsque notre diligence se lasse ; et c'est donc dépenser un temps précieux à d'oiseuses contemplations et d'ennuyeuses énumérations ; et cela devient à la fin un véritable délire, un réel vertige penché sur l'horrible Profondeur. Car la Nature aussi reste, si loin que nous y ayons encore pénétré, toujours une effroyable Machine : partout une monstrueuse révolution, d'inexplicables tourbillons de mouvement ; un royaume de Dévoration, de la plus folle tyrannie ; une lugubre Immensité : quelques rares points lumineux ne font que découvrir une Nuit d'autant plus effrayante, et des terreurs de toutes sortes doivent paralyser tout observateur. Comme un sauveur, la Mort se tient auprès de l'infortunée race humaine ; car sans la Mort, le plus fou serait le plus heureux. Et précisément cet effort pour sonder ce gigantesque Mécanisme est déjà un coup de filet vers l'Abîme, un vertige commençant : car chaque excitation est un tourbillon croissant, qui bientôt s'empare complètement de sa victime, et l'emporte avec soi dans la terrible Nuit. Là gît, disent ces affligés, le piège subtil tendu à l'entendement humain, que la Nature cherche partout à annihiler comme son plus grand ennemi. Salut à cette ignorance et à cette innocence enfantines des hommes, qui les laissaient aveugles aux horribles périls qui partout, comme d'affreux nuages pleins de foudre, environnaient leur paisible demeure, et à tout moment étaient sur le point de fondre sur eux. Seule une désunion intime parmi les forces de la Nature a jusqu'ici préservé les hommes. Cependant, cette grande époque ne peut manquer d'arriver, où la famille humaine tout entière, par une grande et universelle Résolution, s'arrachera à cette triste condition, à cet effrayant emprisonnement, et, par une volontaire abdication de sa demeure terrestre, rachètera sa race de cette angoisse, et cherchera un refuge dans un monde plus heureux, auprès de son antique Père (1). Ainsi pourrait-elle finir dignement, et prévenir une

(1) On reconnaît ici un avant-goût de certaines idées, ou boutades, de Schopen-

nécessaire, violente destruction ; ou une dégénérescence encore plus horrible jusqu'au rang des Bêtes, par graduelle dissolution de ses organes pensants, dans l'Insanité. Des communications avec les puissances de la Nature, avec les animaux, les plantes, les roches, les tempêtes et les ondes doivent nécessairement assimiler les hommes à ces objets ; et cette Assimilation, cette Métamorphose, cette dissolution du Divin et de l'Humain en d'ingouvernables Forces, est précisément l'Esprit de la Nature, cette puissance effroyablement dévoratrice : et tout ce que nous voyons en ce moment même n'est-il pas une proie conquise sur le Ciel, une grande Ruine d'anciennes Gloires, les Restes d'un terrible Repas ?

Soit ! s'écrie une catégorie de gens plus courageux ; que notre espèce soutienne donc contre cette Nature une guerre à mort, opiniâtre, bien menée. Par de lents poisons nous devons nous efforcer de la dompter. L'Investigateur de la Nature est un noble héros, qui se précipite dans l'abîme béant pour la délivrance de ses semblables. D'habiles hommes lui ont déjà joué plus d'un tour : continuez seulement de cette manière, emparez-vous des fils secrets, et faites-les jouer les uns contre les autres. Profitez de ces discordes, de façon à pouvoir finalement la conduire à votre gré, tel ce Dogue qui vomit la flamme (1). Elle doit vous devenir obéissante. Patience et Foi conviennent aux enfants des hommes. Des Frères lointains s'unissent à nous pour un unique objet ; la roue des Etoiles doit devenir la roue qui fait s'épandre la fontaine de notre vie, et alors, par nos esclaves, nous pouvons nous créer une nouvelle Terre féerique. Considérons avec un profond sentiment de triomphe les dévastations, les tumultes de la Nature ; elle se fait ainsi acheter par nous, et elle paiera d'une lourde peine chaque violence. Vivons et mourons dans le sentiment exaltant de notre Liberté ; là jaillit le courant qui un jour la submergera et la maîtrisera ; baignons-nous-y et délassons-nous-y pour de nouveaux exploits. La rage du Monstre n'atteint point jusque-là ; une goutte de Liberté est suffisante pour paralyser à jamais la force des choses, et pour mettre à jamais une limite à ses dévastations.

Ils ont raison, disent plusieurs ; là, ou nulle part, se trouve le talisman. Nous nous trouvons au bord de la fontaine de Liberté et nous y regardons ; elle est le grand Miroir magique, où la Création tout entière se reflète, pure et claire ; les Formes et les Esprits délicats de toute nature s'y baignent : nous voyons là toutes les chambres grand'ouvertes. Qu'avons-nous besoin d'errer péniblement par le Monde trouble des choses visibles ? Un Monde plus pur gît pré-

hauer : La vie n'a pas de sens. Extinction volontaire de la race humaine. A noter aussi, ici et plus bas, un sens attristé de l'Hindouisme.

(1) Réminiscence du mythe d'Hercule enchaînant Cerbère.

cisément en nous, dans cette Fontaine. Là se déclôt le véritable sens de la grande et complète Scène aux mille couleurs ; et si, plein de ces images, nous retournons dans la Nature, tout nous est parfaitement connu, avec certitude nous distinguons chaque forme. Nous n'avons pas besoin de chercher longtemps ; une légère Comparaison, quelques traits sur le sable suffisent pour nous éclairer. Tout, de la sorte, est, pour nous, une grande Ecriture, dont nous avons la clef ; et rien ne se présente à nous qui soit inattendu, car la marche de la grande Horloge nous est d'ores et déjà connue. C'est nous uniquement qui jouissons à pleins sens de la Nature, parce qu'elle ne nous fait pas peur jusqu'à nous enlever l'usage de nos sens ; parce qu'aucun délire fiévreux ne nous oppresse, et qu'une conscience sereine nous rend calmes et confiants.

Ils n'ont *pas* raison, dit à ces derniers un Homme réfléchi. Comment ne peuvent-ils pas reconnaître dans la Nature la réelle empreinte de leur propre Moi ? Ce sont eux précisément qui se consument en une furieuse hostilité contre la Pensée. Ils ne savent pas que leur soi-disante Nature est un Jeu de l'Esprit, une confuse Fantaisie de leur Rêve. Certainement, elle est pour eux un horrible Monstre, l'Ombre étrange et grotesque de leurs propres Passions. L'homme qui veille considère sans crainte ces produits de son Imagination sans frein ; car il sait qu'ils ne sont que les vains Spectres de sa faiblesse. Il se sent le maître du monde : son *Moi* plane victorieusement sur l'Abîme ; et à travers les Eternités il planera par delà cette Vicissitude sans fin. L'Harmonie est ce que son esprit s'efforce de promulguer, d'étendre. Il se mettra même indéfiniment de plus en plus en harmonie avec lui-même et avec sa Création ; et à chaque pas il constatera la toute-puissance d'un haut Ordre moral dans l'Univers, et ce qu'il y a de plus pur dans son *Moi* se dégagera en une clarté de plus en plus brillante. La signification du Monde est la Raison ; le Monde n'est là qu'à cause d'elle ; qu'il en vienne à servir d'arène à une Raison naissante qui se développe, et il deviendra un jour la divine Image de son Activité, le décor d'une Eglise ingénue. Jusque-là, que l'homme honore la Nature comme l'Emblème de son propre Esprit ; l'Emblème lui-même s'ennoblit, en même temps que l'Esprit, à un degré illimité. Que celui donc qui veut parvenir à la connaissance de la Nature exerce son sens moral, qu'il agisse et conçoive d'accord avec la noble Essence de son âme ; et, comme d'elle-même, la Nature s'ouvrira pour lui. L'Action morale est la grande et unique Expérience, où se résolvent les énigmes des plus diverses apparences. Quiconque le comprend, et, en un enchaînement rigoureux de pensées, peut l'exposer, est pour jamais le Maître de la Nature.

« Le Disciple », ajoute-t-on, « écoute avec inquiétude ces

voix contradictoires. » Si tel était le cas dans une Saïs à demi-surnaturelle, ce peut l'être bien davantage dans un simple Londres sublunaire. Encore une fois, d'ailleurs, en ce qui concerne ces nuageuses élucubrations, nous ne pouvons ici qu'imiter le Quintus Fixlein de Jean-Paul, qui, dit-on, dans son laborieux *Catalogue des Erreurs de la Presse Allemande*, « annonce que d'importantes conséquences sont à déduire « de ceci, et conseille au lecteur de les déduire lui-même ». Peut-être ces étonnants paragraphes, qui ont tout l'air, à cette distance, d'abîmes où il n'y a qu'une brume stagnante, se trouveraient être, si nous en approchions tout près, des vallées, avec un clair cours d'eau et de tendres pâturages. De deux faits l'un, ou bien Novalis, avec Tieck et Schlegel à sa suite, sont des gens atteints d'aliénation mentale; ou bien il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que n'en a rêvées notre Philosophie. Nous pouvons ajouter que, pour nous, le dernier Interlocuteur, l'« Homme réfléchi », semble évidemment être Fichte; les deux premières Catégories ont l'air de quelque engeance sceptique ou athée, ignorant le *Novum Organum* de Bacon (1), ou ne lui accordant, la première Catégorie du moins, presque aucune créance. Cette théorie de l'espèce humaine finissant par un acte universel et simultané de Suicide sera nouvelle pour la sorte plus simple des lecteurs.

Citons encore ci-dessous, comme illustrant davantage et plus directement les doctrines scientifiques de Novalis, deux brefs aperçus, extraits d'une autre partie de ce Volume. Pour tous ceux qui étudient la Philosophie et s'intéressent à son histoire et ses aspects présents, ils ne seront pas sans intérêt. Les passages obscurs n'en sont peut-être pas inintelligibles, mais seulement obscurs ; ce à quoi l'on ne peut malheureusement jamais remédier en pareil cas :

La Logique ordinaire est la Grammaire du Langage supérieur, c'est-à-dire de la Pensée; elle examine simplement la *relation* des idées l'une à l'autre, la *Mécanique* de la Pensée, la pure Physiologie des idées. Là-dessus les idées logiques se trouvent en relation les unes avec les autres, comme des paroles sans pensées. La Logique a simplement pour objet le Corps mort de la Science de la Pensée. — La Métaphysique, par contre, est la *Dynamique* de la Pensée; elle

(1) Carlyle entend évidemment ici la méthode des idées générales dans la philosophie de Bacon.

traite des *Pouvoirs* primordiaux de la Pensée ; elle a purement pour objet l'Ame de la Science de la Pensée. Les idées métaphysiques se trouvent en relation les unes avec les autres comme des pensées sans paroles. L'on s'est souvent étonné de l'Inachevé persistant de ces deux Sciences ; chacune restait confinée dans ses propres affaires ; quelque chose manquait des deux côtés, rien qui s'adaptât pleinement à l'une ou à l'autre. Dès le début, des tentatives furent faites pour les unir, à mesure que tout autour d'elles indiquait une relation ; mais chaque tentative échoua ; l'une ou l'autre science souffrait toujours de ces tentatives, et perdait son caractère essentiel. Il nous fallait nous en tenir à la Logique métaphysique et à la Métaphysique logique, mais aucune des deux n'était ce qu'elle eût dû être. Avec la Physiologie et la Psychologie, avec la Mécanique et la Chimie, il n'en alla pas mieux. Dans la dernière moitié de ce siècle, il éclata, chez nous autres Allemands, une commotion plus violente que jamais ; les masses hostiles s'insurgèrent l'une contre l'autre plus furieusement qu'elles ne l'avaient encore fait ; la fermentation fut extrême ; il s'ensuivit de formidables explosions. Et maintenant certains affirment qu'une réelle Compénétration s'est produite sur un point ou sur l'autre ; que le germe d'une union s'est formé, qui se développera par degrés et assimilera tout à une seule et indivisible forme : que ce principe de Paix se fait sentir irrésistiblement de tous côtés, et qu'avant longtemps il n'y aura qu'une seule Science et un seul Esprit, comme un seul Prophète et un seul Dieu...

Le rigoureux Penseur discursif est le Scolastique (Logicien d'Ecole). Le vrai Scolastique est un Subtiliste mystique ; des Atomes logiques il tire son Univers ; il annihile toute Nature vivante, pour mettre à la place un Artifice Logique (*Gedankenkunststück*, littéralement un tour de passe-passe de Pensées). Son but est un Automate infini. En opposition avec lui est le rude Poète intuitif : celui-ci est un Macrologiste mystique : il hait les règles et les formes fixées ; une sauvage, violente vie règne à leur place dans la Nature ; tout est animé, point de loi ; libre gré et merveille partout. Il est purement dynamique. Tel l'Esprit Philosophique se manifeste d'abord, en deux masses complètement séparées. Dans la *seconde* phase de la culture, ces masses commencent à entrer en contact, de bien des manières ; et, de même que de l'union des Extrêmes infinis, le Fini, le Limité surgit, de même ici surgissent, sans nombre, les « Philosophes Eclectiques » ; le temps des malentendus commence. Le plus important, le plus pur Philosophe de la seconde phase est, dans cette phase, le plus limité. Cette catégorie s'occupe exclusivement du monde actuel, présent, au sens le plus strict. Les Philosophes de la première catégorie considèrent avec mépris ceux de la seconde ; disent qu'ils sont de tout un peu, c'est-à-dire rien ; tiennent leurs vues pour les résul-

tats de la faiblesse, pour de l'Inconséquentisme. En revanche, la seconde catégorie, à son tour, prend en pitié la première ; jette le blâme sur son enthousiasme visionnaire, qui, disent-ils, est absurde jusqu'à l'insanité. Si, d'un côté, les Scolastiques et les Alchimistes semblent tout à fait en désaccord, et les Eclectiques, d'un autre côté, absolument d'accord, cependant, tout bien considéré, c'est complètement l'inverse. Les premiers, sur les choses essentielles, sont indirectement de la même opinion ; par exemple, en ce qui regarde la non-dépendance et le caractère infini de la Méditation, ils partent les uns et les autres de l'Absolu : alors que les Eclectiques et la catégorie des philosophes limités sont essentiellement en désaccord, et s'entendent uniquement sur ce qui est déduit. Les premiers sont infinis, mais uniformes, les derniers bornés, mais multiformes ; les premiers ont du génie, les autres du talent ; ceux-là ont des Idées, ceux-ci ont des recettes (*Handgriffe*) ; ceux-là sont des têtes sans mains, ceux-ci des mains sans têtes. La *troisième* phase est celle de l'Artiste, qui peut être à la fois instrument et génie. Il trouve que cette Séparation primitive dans les Activités Philosophiques absolues (entre le Scolastique et le « rude Poète intuitif ») est une Séparation qui gît plus profondément dans sa propre Nature ; Séparation qui implique, par son existence comme telle, la possibilité d'un ajustement, d'une union : il trouve que, pour hétérogènes que soient ces Activités, il y a toutefois en lui une faculté de passer de l'une à l'autre, de changer à volonté sa *polarité*. Il découvre en elles, par conséquent, des membres nécessaires de son esprit ; il remarque que l'une et l'autre doivent être unies dans quelque principe commun. Il conclut que l'Eclectisme n'est rien que la mise en œuvre imparfaite et défectueuse de ce principe. Cela devient...

...Mais nous n'avons pas besoin de nous obstiner davantage à arracher une signification à ces mots mystérieux : décrivant le véritable Transcendantaliste, ou « Philosophe de la troisième phase », à proprement parler *le* Philosophe, Novalis s'élève dans des régions où peu de lecteurs le suivraient. On peut observer ici que la Philosophie Anglaise, de Duns Scot à Dugald Stewart, est passée maintenant par la première et la seconde de ces « phases », la Scolastique et l'Eclectique, et qui sont considérablement en honneur. Avec notre aimable professeur Stewart, dont personne, pas même Cicéron lui-même, ne dépassa jamais l'Eclectisme, cette seconde catégorie, ou catégorie éclectique, peut être considérée comme ayant pris fin ; et maintenant la Philosophie est chez nous à un point d'arrêt, ou plutôt il n'y a plus maintenant de Philosophie

visible dans ces Iles. Il reste à voir si nous devons avoir, nous aussi, notre « troisième phase », et comment cette « catégorie » nouvelle et supérieure se comportera ici. Les Philosophes Français semblent occupés à étudier Kant et à le commenter : mais nous imaginons plutôt que Novalis prononcerait qu'ils n'en sont encore qu'à la phase éclectique. Il dit par la suite que « tous les Eclectiques sont essentiellement et au fond des sceptiques; d'autant plus compréhensifs qu'ils sont plus sceptiques ».

Ces deux passages ont été extraits d'une considérable série de *Fragments*, qui, distribués en trois divisions, Philosophique, Critique, Morale, occupent la majeure partie du second Volume. Ce sont des fractions, comme nous l'avons plus haut fait entendre, de ce grand « ouvrage encyclopédique » dont Novalis avait tracé le plan. On dit que c'est Friedrich Schlegel qui a fait le choix des fragments qui sont publiés ici. Ils se présentent à nous sans note ni commentaire; rédigés pour la plupart dans une phraséologie très inusitée; et, sans de très patientes investigations répétées, ils offrent rarement quelque signification, ou plutôt, dirons-nous, ils en offrent souvent une fausse. Nous en avons choisi, pour les insérer, quelques-uns parmi les plus clairs : si le lecteur les prendra pour du « Pollen » (1), ou pour une espèce moins précieuse de poussière, nous ne le prédirons point. Nous les donnons sous forme de mélanges; sans prendre garde à ces classifications qui, même dans le texte, ne sont point et ne sauraient être très strictement observées.

La Philosophie ne peut cuire du pain; mais elle peut nous procurer Dieu, la Liberté, l'Immortalité. Laquelle donc est plus pratique, de la Philosophie ou de l'Economie? —

La Philosophie est proprement le mal-du-pays; le désir d'être partout chez soi. —

Nous sommes bien près de nous éveiller lorsque nous rêvons que nous rêvons. —

Le véritable Acte philosophique est l'annihilation de soi (*Selbsttœdtung*) ; c'est là le réel commencement de toute Philosophie ; toutes les conditions requises pour être un Disciple de la Philosophie tendent là. Seul cet Acte correspond à toutes les conditions et caractéristiques d'une conduite transcendantale. —

(1) On a vu plus haut que Novalis intitulait ainsi ces *Fragments*.

Pour nous familiariser vraiment avec une vérité, nous devons d'abord lui avoir été incrédule, et avoir disputé contre elle. —

L'Homme est le Sens le plus haut de notre Planète; l'étoile qui la relie au monde supérieur; l'œil qu'elle tourne vers le Ciel. —

La Vie est une maladie de l'esprit; un travail stimulé par la Passion. Le Repos est particulier à l'esprit. —

Notre vie n'est pas un songe, mais elle en peut devenir et deviendra peut-être un. —

Qu'est-ce que la Nature? Un encyclopédique, systématique Index ou Plan de notre Esprit. Pourquoi nous contenterions-nous du simple Catalogue de nos Trésors? Contemplons-les nous-mêmes, et de toutes les manières élaborons-les et usons-en. —

Si notre Vie Corporelle est une combustion, notre Vie Spirituelle est le produit de la combustion (à moins que ce ne soit précisément l'inverse?); la Mort, par suite, est peut-être un changement de Capacité. —

Le sommeil est pour les habitants des Planètes seulement. En un autre temps, l'homme dormira et veillera continuellement à la fois. La plus grande partie de notre Personne, de notre Humanité elle-même, dort encore d'un profond sommeil. —

Il n'y a qu'un Temple dans le Monde, et ce Temple c'est le Corps de l'Homme. Rien n'est plus sacré que cette noble Forme. S'incliner devant les hommes, c'est saluer une Révélation dans la Chair. Nous touchons le Ciel, lorsque nous posons nos mains sur un Corps humain. —

L'Homme est un Soleil; ses sens sont les Planètes. —

L'Homme a toujours exprimé quelque symbolique Philosophie de son Etre dans ses Œuvres et sa Conduite; il annonce et lui-même et son Evangile de la Nature, il est le Messie de la Nature. —

Les Plantes sont les Enfants de la Terre; nous sommes les Enfants de l'Ether. Nos Poumons sont proprement notre Racine; nous vivons, quand nous respirons; nous commençons notre vie en respirant. —

La Nature est une Harpe Eolienne, un instrument musical, dont les accents sont, à leur tour, les clefs de plus hautes harmonies en nous. —

Tout objet aimé est le centre d'un Paradis. —

Le premier Homme est le premier Voyant spirituel; tout lui apparaît comme Esprit. Qu'est-ce que sont les enfants, sinon des hommes primordiaux? Le regard neuf de l'Enfant est plus riche de signification que la prévision du plus indubitable Voyant. —

Il dépend uniquement de la faiblesse de nos organes et de notre propre excitation (*Selbstberührung*), que nous ne nous voyions pas dans un monde féerique. Tous les Contes Fabuleux (*Mährchen*) sont

simplement des rêves de ce monde évoqué au foyer, qui est partout et nulle part. Les plus hautes facultés qui sont en nous, qui un jour, comme des Génies, satisferont nos désirs (1), sont, pour le moment, des Muses qui, dans notre pénible voyage, nous délassent avec de douces remembrances. —

L'Homme consiste dans le Vrai. S'il exprime le Vrai, il s'exprime lui-même. S'il trahit le Vrai, il se trahit lui-même. Nous ne parlons pas ici des Mensonges, mais du fait d'agir contre sa Conviction. —

Un caractère est une volonté complètement formée (*vollkommen gebildeter Wille*). —

Il n'y a pas, à proprement parler, d'Infortune en ce monde. Le Bonheur et l'Infortune restent en perpétuelle balance. Toute Infortune est, pour ainsi dire, l'obstruction d'un courant, qui, après avoir surmonté cette obstruction, ne fait que se précipiter avec une plus grande force. —

L'idéal de la Moralité n'a pas de plus dangereux rival que l'idéal de la plus grande Force, de la plus puissante vie, qu'on a aussi nommé (très faussement, à la manière dont on l'entendait) l'idéal de la grandeur poétique. C'est le maximum du sauvage ; et il a, de nos jours, gagné de nombreux prosélytes précisément parmi les plus débiles. Dans cet idéal, l'homme devient une Brute-Esprit, un Mélange, dont l'intelligence brutale a, pour les débiles, une brutale puissance d'attraction (2). —

L'esprit de Poésie est la lumière du matin, qui fait résonner la Statue de Memnon. —

La distinction du Philosophe et du Poète est seulement apparente, et au désavantage des deux. Elle est un signe de malaise, et d'une constitution maladive. —

Le vrai Poète possède la science infinie ; il est un véritable monde en miniature. —

Les œuvres de Klopstock font l'effet, pour la plus grande partie, de Traductions libres d'un Poète inconnu, par un Philologue de grand talent, mais sans poésie. —

« Gœthe est un Poète complètement pratique. Il est dans ses œuvres ce que les Anglais sont dans leurs denrées : grandemen simple, net, convenable et durable. Il a fait dans la Littérature

(1) Les idées de Novalis, sur ce qui a été appelé la « perfectibilité de l'homme », se fondent sur ses conceptions particulières de la constitution de la Nature matérielle et spirituelle, et sont du plus original et extraordinaire caractère. Avec notre plus grand effort, nous désespérerions d'en donner autre chose qu'une notion fausse. Il demande, par exemple, avec une gravité scientifique : Si quiconque, au souvenir du premier regard de sa bien-aimée, peut douter de la possibilité de la *Magie?* (Note de Carlyle.)

(2) Carlyle, dans ses *Signes du Temps*, a developpé cette vue en l'appliquant à l'art et la poésie des époques de décadence. Cf. *Essais choisis de Critique et de Morale*, pages 351, 352.

Allemande ce que Wedgwood (1) a fait dans la Manufacture Anglaise. Il a, comme les Anglais, un tour naturel pour l'Economie, et un Goût noble acquis par l'Entendement. L'un et l'autre sont fort compatibles et ont une étroite affinité, au sens chimique. — Un livre comme *les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister* peut être dit d'un bout à l'autre prosaïque et moderne. Le Romanesque tombe en ruines, la Poésie de la Nature, le Merveilleux. Le livre traite simplement de banales choses positives : la Nature et le Mysticisme sont complètement oubliés. C'est l'histoire poétisée des choses de la ville et du ménage; le Merveilleux est expressément traité là-dedans d'imagination et d'enthousiasme. L'Athéisme artistique est l'esprit du Livre... C'est proprement un *Candide*, dirigé contre la Poésie : le Livre est notoirement sans poésie sous le rapport de l'esprit, poétique comme en est le vêtement et le corps... L'introduction de Shakespeare a presque un effet tragique. Le héros retarde le triomphe de l'Evangile de l'Economie; et la Nature économique est finalement la vraie et la seule qui subsiste. —

Quand nous parlons du but et de l'Art observables dans les œuvres de Shakespeare, nous ne devons pas oublier que l'Art appartient à la Nature; qu'il est, pour ainsi dire, la Nature se considérant, s'imitant et se façonnant elle-même. L'Art d'un génie bien développé est fort différent de l'Artifice de l'Entendement, de l'esprit purement raisonneur. Shakespeare n'était pas un calculateur, pas un penseur érudit; il était une âme puissante, aux dons nombreux, dont les sentiments et les œuvres, comme les produits de la Nature, portent l'empreinte d'un même esprit; le dernier venu et le plus profond des observateurs y trouvera encore de nouvelles concordances avec l'infinie structure de l'Univers; des ressemblances avec les idées les plus récentes, des affinités avec les facultés et les sens perfectionnés de l'homme. Ils sont emblématiques, ont plusieurs significations, sont simples et inépuisables, comme les produits de la Nature, et rien de moins approprié ne pourrait se dire à leur égard que ceci qu'ils sont des œuvres d'Art, dans cette acception étroite et mécanique du mot.

Le lecteur entend bien que nous offrons ces spécimens non pas comme les meilleurs qu'on puisse trouver dans les *Fragments* de Novalis, mais simplement comme les plus intelligibles. Il y aurait des choses bien plus étranges et profondes, si nous pouvions espérer les faire comprendre si peu que ce soit. Mais en examinant et réexaminant bon nombre de ces *Fragments*, nous nous trouvons emportés dans des sphères de

(1) Wedgwood (Josias), 1730-95, célèbre manufacturier anglais.

pensée plus complexes, plus subtiles qu'aucune de celles dont nous ayons ailleurs pris connaissance. Ici, nous ne pouvons pas toujours trouver notre latitude et notre longitude, pas même parfois espérer les trouver approximativement; bien moins encore, enseigner aux autres un tel secret.

Ce qui a déjà été cité peut donner quelque idée de Novalis, comme Philosophe et comme Critique : il est un autre aspect sous lequel il serait encore plus curieux de le voir et de le montrer, mais encore plus difficile, — nous voulons dire celui de sa Religion. Novalis nulle part ne rappelle spécialement son credo, dans ces Ecrits : il exprime, ou implique, maintes fois, une croyance zélée, profonde en le système chrétien; mais avec des accessoires et des convictions coexistantes qui pourraient nous sembler plutôt surprenants. Nous citerons encore quelques derniers Aphorismes de lui, relatifs à ce sujet, comme pouvant être préférables à tout commentaire de notre part. Tout l'Essai placé à la fin du premier tome, intitulé *Die Christenheit oder Europa* (Le Christianisme ou l'Europe), est aussi fort digne d'étude, à ce point de vue comme à bien d'autres.

La Religion contient une infinie tristesse. Si nous devons aimer Dieu, ce doit être dans la détresse (*hülfsbedürftig*, besoin de secours). Jusqu'à quel point le Christianisme répond-il à cette condition ? —

Spinoza est un homme ivre de Dieu (*Gott-trunkener Mensch*).—

Le Diable n'est-il lui-même, comme Père des Mensonges, qu'une illusion nécessaire? —

La Religion Catholique est jusqu'à un certain point le Christianisme appliqué. La Philosophie de Fichte, elle aussi, est peut-être le Christianisme appliqué. —

Les Miracles peuvent-ils créer la Conviction? Ou bien la Conviction véritable, cette fonction supérieure de notre âme et de notre personnalité, n'est-elle pas l'unique Miracle où Dieu se révèle ?

La Religion Chrétienne est spécialement remarquable, d'ailleurs, en ce qu'elle s'adresse si décidément, dans l'Homme, à la pure bonne volonté, à son Caractère essentiel, et évalue celui-ci en dehors de toute Culture et de toute Manifestation. Elle est en opposition avec la Science et l'Art, et *proprement avec la Jouissance* (1).

Son origine est dans le commun du peuple. Elle inspire la grande majorité des *bornés* sur cette Terre.

(1) En italiques aussi dans le texte.

Elle est la Lumière qui commence à briller dans les Ténèbres.

Elle est la racine de *toute Démocratie*, le plus grand Fait au point de vue des Droits de l'Homme (*die höchste Thatsache der Popularität*).

Son extérieur peu poétique, sa ressemblance avec un moderne tableau de famille *semble seulement lui avoir été prêtée* (1).

Les Martyrs sont des héros spirituels. Christ fut le plus grand martyr de notre espèce; avec lui le martyre est devenu infiniment significatif et sacré. —

La Bible commence noblement, avec le Paradis, le symbole de la jeunesse ; et elle conclut par l'Eternel Royaume, la Cité Sainte. Ses deux principales divisions, aussi, sont de naturelles divisions de la grande histoire (*ächt grosshistorisch*). Car dans chaque compartiment (*Glied*) de la grande histoire, la grande histoire doit se trouver, pour ainsi dire, symboliquement re-créée (*verjüngt*, rajeunie). Le commencement du Nouveau Testament est la seconde grande Chute (l'Expiation de la Chute) (2), et le commencement de la nouvelle Période.L'histoire de chaque homme individuel devrait être une Bible. Christ est le nouvel Adam. Une Bible est le plus haut problème de la Littérature. —

Il n'y a point jusqu'ici de Religion. Vous devez d'abord créer un Séminaire (*Bildungs-schule*) de Religion véritable. Pensez-vous qu'il y ait une Religion ? La Religion doit être créée et produite (*gemacht und hervorgebracht*) par l'union d'un certain nombre de personnes.

Jusqu'ici nos lecteurs n'ont pris aucune idée de Novalis comme Poète proprement dit, les *Disciples à Saïs* étant d'une nature scientifique bien plus que poétique. Comme nous l'avons donné plus haut à entendre, nous ne considérons point ses dons, dans ce dernier domaine, comme de premier ordre, ni même comme d'un ordre supérieur ; à moins, à vrai dire, qu'il ne soit exact, comme il le soutient lui-même, que « la distinction du Poète et du Philosophe n'est qu'apparente, et est préjudiciable à l'un et à l'autre ». Dans ses compositions expressément poétiques, il y a une indubitable prolixité, un degré de langueur, point de faiblesse, mais de l'indolence ; le sens est trop dilué ; et dilué, pourrions-nous dire, non pas en une musique riche, animée, variée, comme nous le trouvons dans Tieck, par exemple ; mais plutôt en une monotonie grave, non sans mélodie, dont le murmure profond ne s'interrompt qu'à de

(1) En italiques aussi dans le texte.
(2) On connaît la fête ou jour de l'expiation dans la religion juive.

rares intervalles, bien que ce soit parfois par des notes de la suavité la plus pure, d'une suavité presque spirituelle. Nous faisons allusion ici surtout à ses morceaux non versifiés, à ses fictions en prose : d'ailleurs, les morceaux versifiés sont en petit nombre : pour la plupart sur des sujets religieux ; et en dépit d'une sincérité décidée et de sentiment et d'expression, ils semblent ne pas annoncer une grande habileté ou une grande habitude, dans cette forme de composition. On peut le regarder comme plus heureux dans le style de prose; il vise en général à la simplicité, et à une certaine expressivité familière; çà et là, dans ses passages plus travaillés, spécialement dans ses *Hymnes à la Nuit*, il nous a fait penser à Herder.

Ces *Hymnes à la Nuit*, on se le rappelle, furent écrits peu après la mort de sa maîtresse : dans cette période de douleur profonde, ou plutôt d'extatique délivrance de la douleur. Novalis lui-même les regardait comme sa production la plus achevée. Ils sont d'un caractère étrange, voilé, presque énigmatique ; cependant, examinés plus à fond, ils n'apparaissent nullement sans réelle valeur poétique ; il y a une grandeur, une immensité de l'idée ; une solennité taciturne règne en eux, une solitude pour ainsi dire comme de mondes éteints. Çà et là aussi quelque rayon de lumière nous visite dans la profondeur indistincte ; et nous jetons un coup d'œil, clair et émerveillé, dans les secrets de cette âme mystérieuse. Un commentaire complet des *Hymnes à la Nuit* serait une exposition de tout le credo théologique et moral de Novalis ; car il se trouve enregistré là, bien que symboliquement, et dans un langage lyrique, non didactique. Nous avons traduit le Troisième, comme le plus court et le plus simple; en imitant son style flou, demi-rythmique, surtout en déchiffrant son vague, profond sens, aussi exactement que nous avons pu (1). Par le mot « Nuit », verra-t-on, Novalis entend beaucoup plus que l'ordinaire contraire du Jour. La « Lumière », dans ces poèmes, semble exprimer notre vie terrestre ; la Nuit, la primordiale et céleste vie :

Un jour que je répandais des larmes amères, alors que tout mon espoir, dissous en la douleur, s'évanouissait, et que, solitaire, je me

(1) Nous empruntons ici, et plus loin, pour les fragments d'*Henri d'Ofterdingen*, l'excellente traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse.

tenais près du tertre nu qui, dans son petit espace obscur, enferme la forme même de ma vie, seul, comme jamais ne fut nul abandonné, oppressé par une angoisse indicible, et sans force et n'étant plus qu'une pensée de misère, — comme je cherchais autour de moi quelque secours, ne pouvant plus faire un pas en avant ni revenir, — et que je restais là attaché, avec un désir infini, à cette vie fugitive et éteinte... alors voici que m'arriva du lointain bleu, des sommets de mon ancienne félicité, le frisson du soir : et, tout d'un coup, le cordon de la naissance se rompit, la chaîne qu'est la lumière du jour!... La splendeur terrestre s'en fut, — et avec elle ma tristesse ; en même temps s'épandait, toute, ma mélancolie en un monde nouveau, insondable. Et toi, Ivresse Nocturne, assoupissement des cieux, tu descendais sur moi : la contrée, sans bruit, se soulevait, et au-dessus de la contrée mon esprit, libéré, né à une seconde vie, planait... le tertre se dispersa en un nuage de poussière, et, à travers ce nuage, je vis les traits transfigurés de l'Aimée. Dans ses yeux reposait l'Eternité. Je saisis ses mains, et les larmes me devinrent un lien, resplendissant indéchirable celui-là ! Des milliers d'années s'enfonçaient dans les profondeurs, ainsi que des orages en fuite... A son cou, je pleurai, devant la vie nouvelle, de délicieuses larmes. — Et ce fut le premier et ce fut l'unique Rêve, et depuis lors seulement je ressens une foi éternelle, une foi immuable, ô Nuit, dans ton ciel et dans sa lumière : l'Aimée !

Quelle dose de satisfaction critique, quel éclaircissement sur la grande crise de l'histoire spirituelle de Novalis, qui semble comme figurée ici, nos lecteurs peuvent tirer de ce Troisième *Hymne à la Nuit*, c'est ce que nous ne prétendons point dire. Cependant, ce serait leur donner une fausse idée du Poète, si nous le laissions ici, montré seulement sous ses aspects surtout mystiques, comme si sa Poésie était exclusivement une chose allégorique, résidant dans les Ténèbres et le Vide, loin de tous les sentiers des mortels ordinaires et de leurs pensées. Novalis peut écrire dans le style le plus simple aussi bien que dans ce style des plus insolites ; et là encore non sans originalité. La partie de beaucoup la plus considérable de son Premier Volume est occupée par un Roman, *Heinrich von Ofterdingen*, qui a tout l'air d'avoir été écrit au jour le jour ; c'est sur lui que nous avons le moins appelé l'attention, parce que nous ne le mettons nullement parmi ses plus remarquables compositions. Comme la plupart des autres œuvres, il est resté à l'état de Fragment ; bien plus, d'après le compte-

rendu que Tieck (1) donne de son plan ultérieur, et à la manière dont cette « Apothéose de la Poésie » devait, du solide monde prosaïque de la première Partie, passer, en la Seconde, dans un monde mystique, féerique et tout fantastique, les critiques ont douté s'il eût pu, à strictement parler, être complété. Nous choisissons dans cette œuvre deux passages, à titre de spécimens de la manière de Novalis dans le style plus simple de composition; affirmant d'avance, ce que nous avons en ce cas unique le droit de faire, que ce qu'ils peuvent avoir d'excellent de façon ou d'autre sera universellement appréciable. Le premier est l'introduction au Récit tout entier, pour ainsi dire le thème de tout le reste; la « Fleur Bleue » dont il y est parlé étant la Poésie, le réel objet, la passion et la vocation réelles du jeune Henri, qu'il doit, à travers des aventures, des efforts et des souffrances multiples, chercher et trouver. Son histoire commence ainsi :

Ses parents étaient déjà couchés (2), et ils dormaient ; la pendule battait, de son tic-tac monotone; devant les fenêtres secouées, le vent mugissait; et, par intervalles, la lumière de la lune venait éclairer la chambre.

Le jeune homme, agité sur sa couche, pensait à l'étranger et à ses récits :

— Non, ce ne sont pas les trésors qui ont éveillé en moi ce désir tellement inexprimable, se disait-il ; toute cupidité est bien loin de mon cœur; mais la fleur bleue, je soupire après sa découverte! Sans cesse elle est présente à mon esprit, et je ne peux plus réfléchir ni rêver à autre chose. Je n'ai jamais rien ressenti de pareil : c'est comme si j'avais, jusqu'ici, rêvé ou comme si j'étais passé, pendant mon sommeil, dans un monde nouveau ; car, dans le monde où j'ai vécu jusqu'aujourd'hui, qui donc se serait jamais soucié de fleurs ? Et surtout, d'une passion aussi singulière pour une fleur, jamais je n'avais entendu parler encore... D'où a bien pu venir cet étranger ? Aucun de nous n'avait vu d'homme pareil ; je ne puis m'expliquer pourquoi c'est sur moi seul que ses discours ont fait une telle impression : les autres ont, certes, entendu les mêmes choses, et pourtant aucun d'eux n'a éprouvé rien de semblable. Ah! ne pas même pouvoir parler à personne d'un état si extraordinaire ! Souvent, ce que je ressens me cause un vrai délice ; et c'est seulement lorsque je n'ai

(1) Voir ce compte-rendu de Tieck, *in fine*, dans la traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse.

(2) Traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse.

pas la fleur tout à fait présente à la pensée qu'il se produit comme une anxieuse tension au plus profond, au plus intime de mon âme : quelque chose que nul ne pourrait comprendre, ni ne comprendra ! Je croirais que je suis fou si je ne voyais et ne pensais clairement, distinctement : tout m'apparaît, au contraire, plus familier depuis. Jadis, j'ai entendu maint récit de temps révolus où les bêtes, les arbres et les rochers auraient conversé avec les hommes. Cela me fait comme s'ils voulaient commencer à cette heure et comme si je pouvais, rien qu'à les voir, comprendre ce qu'ils veulent me dire. Il doit y avoir encore beaucoup d'autres paroles que je ne sais pas ; si j'en savais davantage, je pourrais bien mieux comprendre toute chose... Autrefois, j'aimais à danser; maintenant, mes pensées vont de préférence vers la musique...

Le jeune homme se perdit peu à peu dans de douces fantaisies et s'endormit. Alors, un rêve lui vint de lointains interminables, de contrées sauvages, inconnues. Il allait sur la mer, avec une facilité inexplicable ; il vit d'étranges animaux, vécut avec des hommes de toutes sortes, tantôt en guerre ou dans de barbares tumultes, puis sous des cabanes paisibles. Il tomba en captivité, dans la plus profonde misère. Toutes les sensations s'élevèrent en lui à une intensité qu'il n'avait jamais soupçonnée. Il vécut d'une existence infiniment agitée, mourut et revint à la vie, aima de la passion la plus extrême pour se voir ensuite séparé éternellement de son amante. Enfin, vers le matin, lorsque, dehors, le crépuscule commençait à poindre, le calme se fit dans son âme ; plus précises et plus durables se succédèrent les images. Il lui semblait marcher seul dans une sombre forêt. A de rares intervalles, le jour parvenait à percer le vert réseau. Bientôt, il arriva devant un ravin qui montait entre les rochers. Il le lui fallut gravir, sur des pierres moussues qu'y avait entraînées un ancien torrent. A mesure qu'il montait, la forêt s'éclaircissait. Il parvint enfin à la hauteur d'une petite prairie, posée au versant de la montagne. Or, au fond de la prairie, s'élevait une énorme roche abrupte, au pied de laquelle il aperçut une ouverture qui semblait être l'entrée de quelque galerie : elle s'enfonçait dans le roc ; et il y chemina sans difficulté. Il ne tarda pas à découvrir une vaste caverne, vers où, de loin poudroyante, une vive clarté l'attirait. En effet, dès qu'il y entra, il reconnut qu'un rayon puissant, à l'instar d'une source jaillissante, s'élevait jusqu'au plafond et là se pulvérisait à la voûte, d'où il retombait, par milliers d'étincelles, dans un vaste bassin ; le jet brillait tel que l'or en fusion, et l'on n'entendait aucun bruit : un silence sacré enveloppait, seul, la magnificence de ce spectacle.

Il s'approcha de la vasque : elle ondoyait et frissonnait en une innombrable multitude de nuances ; toutes les parois de la grotte

étaient couvertes du même liquide, non pas chaud, mais glacé, et qui mettait à ces murailles un éclat bleuâtre et mat.

Alors il trempa la main dans cette vasque et en humecta ses lèvres : aussitôt, ce fut comme si un souffle spirituel l'avait pénétré tout entier, tant il se sentait fortifié et rafraîchi. Et il lui prit un désir insurmontable de se baigner : il se déshabilla et descendit dans le bassin. Il lui paraissait, maintenant, reposer parmi les nuages, dans la pourpre du soir ; un torrent de sensations célestes entrait en lui : mille pensées dans son cœur s'efforçaient, profonde volupté, afin de se confondre ; de toutes parts surgissaient des images inconnues qui se fondaient, également, l'une dans l'autre, pour devenir des êtres visibles et l'entourer, de sorte que chaque onde du délicieux élément se collait à lui étroitement ainsi qu'une douce poitrine. Il semblait que dans ce flot se fût dissous un groupe de charmantes filles qui, pour un instant, redevenaient des corps au contact du jeune homme.

Enivré de ravissement et conscient néanmoins de chaque impression, il nagea, suivant le courant lumineux qui, au sortir du bassin, s'écoulait entre les rochers. Une sorte de léger sommeil s'était emparé de lui, où il rêva d'aventures indescriptibles, et hors duquel voici qu'une nouvelle clarté le réveilla : il se trouvait, à présent, étendu sur une molle pelouse au bord d'une source qui s'écoulait dans l'air, où elle semblait se dissiper. De sombres rochers bleuâtres, striés de veines multicolores, s'apercevaient à une certaine distance : la lumière du jour qui l'entourait était plus limpide et bienveillante que de coutume, et le ciel, d'un bleu noir, était absolument pur. Mais ce qui l'attira, d'une irrésistible puissance, ce fut, droite auprès de la source, une Fleur élancée et d'un bleu éthéré, de qui les larges et éclatants pétales le touchaient : autour d'elle se dressaient des milliers de fleurs, de toutes les nuances et dont les parfums très précieux embaumaient l'air. Mais il ne voyait que la Fleur bleue, et longtemps il la contempla avec un sentiment de tendresse sans nom.

Enfin il voulut s'approcher d'elle, quand tout à coup elle commença à se mouvoir et à changer d'aspect : les feuilles devinrent plus éclatantes encore et se collèrent à la tige, qui croissait ; la Fleur elle-même se pencha vers lui et ses pétales s'élargirent en une sorte de col bleu où apparut un délicat visage.

Comme son doux étonnement grandissait avec cette métamorphose merveilleuse, soudain la voix de sa mère le réveilla, et il se retrouva dans la chambre familiale que dorait déjà le soleil du matin.

Notre prochain et dernier extrait est de même le récit d'un rêve. Le jeune Henri, avec sa mère, fait un long voyage pour

voir son grand-père à Augsbourg; il converse en chemin avec des marchands, des mineurs et des guerriers de la Croix-Rouge (car c'est au temps des Croisades); et peu après son arrivée il devient immensément amoureux de Mathilde, la fille du poète Klingsohr, dont la figure rappelait celle, d'une beauté sans pareille, qui lui était apparue autrefois dans sa vision de la Fleur Bleue. Mathilde, semblerait-il, doit lui être ravie par la mort (comme Sophie le fut à Novalis); en attendant, sans redouter un tel événement, Henri se livre de tout son cœur à ses nouvelles émotions :

Il se mit à la fenêtre. Le chœur des astres brillait dans le ciel sombre, et à l'orient une lueur blanche annonçait l'aube prochaine.

En plein ravissement, Henri s'écria:

— O vous, astres éternels, silencieux voyageurs, je vous invoque pour témoins de mon serment sacré ! C'est pour Mathilde que je veux vivre : et qu'une immortelle fidélité à son cœur attache le mien ! Aussi bien le matin d'un jour sans fin point pour moi. Dissipée est la nuit. A ce soleil levant je m'allume tel qu'un inextinguible holocauste !

Henri était exalté, et ce fut tard dans le matin qu'il s'endormit. Dans les flots d'un rêve fantastique ses pensées se mêlèrent. A travers une verte plaine luisait la nappe profonde et bleue d'un fleuve. Sur la surface unie flottait un esquif où Mathilde, assise, ramait. Ceinte d'une couronne de fleurs, elle chantait un lai naïf, et son regard, chargé d'une douce mélancolie, le fixait : il se sentait la poitrine oppressée. Pourquoi? il n'aurait su le dire. Le ciel était serein, l'onde était tranquille ; et dans son cours se reflétait le pur visage. Tout à coup la barque se prit à tournoyer sur elle-même. Il jeta un cri d'angoisse ! Elle sourit, et déposa sa rame dans le fond du canot, qui cependant tournait sans relâche. En proie à la plus horrible anxiété, il se jeta dans le courant. Mais il ne pouvait avancer, le flot le soulevait. Alors elle fit signe, et parut vouloir lui dire quelque chose ; déjà l'esquif visiblement faisait eau : et pourtant elle souriait avec une indicible douceur, considérant l'abîme avec sérénité. Soudain, elle s'engloutit ! Et une ride légère parcourut la surface du fleuve, qui coulait à présent aussi tranquille, aussi lumineux que jamais. L'épouvantable émotion lui fit perdre connaissance. Son cœur s'était arrêté... Il ne revint à lui que lorsqu'il se sentit sur la terre ferme. Il avait dû être entraîné très loin. C'était autour de lui une contrée étrangère. Il ne savait plus ce qui lui était arrivé. Sa conscience était comme abolie. Vide de pensée, il s'avançait à travers ce pays. Il se sentait atrocement las. D'une colline découlait une

petite source ; elle chantonnait comme des cloches claires. De la main, il y puisa quelques gouttes, et il en mouilla ses lèvres arides. Tel qu'un songe abominable demeurait l'affreux événement derrière lui : il marchait... il marchait... ; fleurs et arbres lui parlèrent. Et voilà que son esprit se sentait bien et chez lui. Alors il entendit, de nouveau, le lai si naïf. Il s'élança dans la direction des sons. Tout à coup quelqu'un le retint, le saisissant à son vêtement.

— O cher Henri ! s'écriait une voix connue.

Il se retourna, et Mathilde l'enfermait dans ses bras !

— Pourquoi te sauver devant moi, mon cœur ? lui dit-elle, hors d'haleine. C'est à peine si j'ai pu te rejoindre.

Henri pleurait. Il l'étreignit.

— Où est le fleuve ? dit-il en larmes.

— Ne vois-tu pas ses ondes bleues au-dessus de nous ?

Il leva le regard ; et le fleuve bleu doucement coulait au-dessus de leurs têtes.

Où sommes-nous donc, Mathilde chérie?

— Chez nos parents.

— Restons-nous ensemble ?

— Eternellement, ajouta-t-elle en unissant ses lèvres aux siennes et l'enlaçant d'une façon si étroite qu'elle ne pouvait plus se détacher de lui.

Elle lui prononça à la bouche un mot étrange et mystérieux, qui résonna à travers tout son être. Il allait le répéter, — quand, son grand-père l'appelant, il se réveilla.

Il eût donné sa vie pour se rappeler ce mot !

Cette image de la Mort, du Fleuve qui est le Ciel dans cette autre et éternelle contrée, nous semble une belle et touchante image : il y a en elle quelque chose de cette sublimité simple, de ce pathétique doux et calme, qui sont des caractéristiques de Novalis, et certainement les plus nobles de ses dons spécialement poétiques.

Mais sur ces dons, comme sur les autres dons et défauts qui lui peuvent être propres, nous n'insisterons pas davantage : car maintenant, après ces multiples citations et ces commentaires plus ou moins limités, nous devons considérer que notre petite entreprise relative à Novalis a atteint ses bornes, et doit être, sinon achevée, du moins terminée. Notre lecteur l'a longuement écouté, sur des sujets très variés, choisis et exposés ici de la manière qui semblait la plus appropriée à notre objet, et avec un désir sincère de notre part, celui que le jugement,

qu'on pouvait, en lisant ces pages, arriver à se former touchant un tel homme fût un jugement favorable et de bonne foi. Certains des passages que nous avons traduits paraîtront obscurs ; d'autres, nous l'espérons, ne sont point sans présenter des indices d'un sens judicieux et profond ; le reste peut exciter de l'étonnement, qu'il dépend, d'autre part, de chaque lecteur de mettre bien ou mal à profit, soit qu'il l'entretienne comme le père de la Science, ou comme la fille de l'Ignorance. Pour la masse des lecteurs, nous le savons, il ne peut y avoir que peu de profit dans Novalis, qui nous fait utiliser notre temps, plutôt qu'il ne nous aide à le tuer; à ceux-là on ne conseillera pas de s'obstiner autrement à l'étudier. A ces autres, en revanche, qui prisent la vérité comme le but de toute lecture, surtout à cette catégorie qui cultive la science morale comme le développement de la Vérité la plus pure et la plus haute, nous pouvons recommander, presque en toute confiance, de lire et de relire Novalis. S'ils estiment, avec nous, que la plus profitable occupation qu'aucun livre puisse leur apporter est d'étudier de bonne foi quelque Homme sérieux, d'intelligence profonde et ami du vrai, de se familiariser coûte que coûte avec sa manière de penser, jusqu'à ce qu'ils voient le monde avec ses yeux, sentent comme il sentit et jugent comme il jugea, sans se prononcer ni pour ni contre avant d'avoir pu en quelque mesure sentir et juger de la sorte, — alors nous pouvons affirmer que peu d'ouvrages de notre connaissance sont plus dignes de leur attention que celui-ci. Ils y trouveront, si nous ne nous trompons, une inépuisable mine d'idées philosophiques, où l'intelligence la plus pénétrante peut avoir une occupation suffisante, et, dans une telle occupation, sans regarder plus loin, une récompense suffisante. Tout cela, si le lecteur procède d'après des principes sincères ; sinon, il en sera tout autrement. A nul, autant qu'à Novalis, n'est applicable la fameuse devise :

Leser, wie gefall'ich Dir ?
Leser, wie gefällst Du mir ?

Lecteur, comment m'aimes-tu ?
Lecteur, comment t'aimè-je ?

Pour le surplus, il ne saurait y avoir que mécompte à tenter de tracer ici quelque caractère nettement déterminé de Nova-

lis ; à prétendre, avec des moyens comme les nôtres, réduire cette extraordinaire nature aux formules courantes, et, en quelques mots, à faire le total net de ce qu'il vaut et de ce qu'il ne vaut pas. Nous avons à plusieurs reprises avoué notre imparfaite connaissance de la matière, et notre désespoir absolu d'en communiquer même une idée approximative à des lecteurs si étrangers à Novalis. On a bientôt fait de dire et d'écrire, avec bienveillance : « aimable enthousiaste », « rêveur poétique » ; ou, avec malveillance : « mystique allemand », « rhapsodiste au cerveau fêlé » ; mais cela ne servirait pas à grand'chose en l'espèce. Si nous ne nous sommes pas entièrement mépris, Novalis ne peut se ranger dans aucune de ces catégories connues ; mais il appartient à une autre, plus haute et beaucoup moins connue, dont la signification mérite peut-être aussi d'être étudiée, qui ne saurait en tout cas devenir claire pour nous avant une longue étude.

Que le lecteur, en attendant, accepte quelques vagues impressions à nous sur ce sujet, puisque nous n'avons point de jugement arrêté à lui offrir. Nous dirions donc que le principal mérite que nous avons remarqué chez Novalis est la subtilité d'intelligence, pour nous vraiment prodigieuse ; sa puissance d'abstraction intense, sa puissance à poursuivre les plus profondes et les plus évanescentes idées à travers leurs mille complexités, pour ainsi dire avec une vision de lynx, et jusqu'aux limites mêmes de la Pensée humaine. Il était très versé en mathématiques, et, comme nous pouvons aisément le croire, passionné pour cette science ; mais son don est d'une bien plus belle espèce qu'aucun don requis en mathématiques, où l'esprit, depuis le commencement avec *Euclide* jusqu'à la fin avec *Laplace*, s'aide, pour penser, de symboles visibles, de sûrs *instruments ;* n'a souvent même, du moins dans ce qu'on appelle les mathématiques supérieures, guère plus qu'une surveillance à exercer sur celles-ci. Cette faculté de méditation abstraite, quand elle est sûre et claire au point où nous la trouvons parfois chez Novalis, est une faculté bien plus haute et plus rare ; son élément n'est point dans les mathématiques, mais dans cette *Mathématique* profonde, dont maint grand Calculateur, a-t-on dit, n'avait même pas idée. Dans cette faculté, autant qu'il s'agit de la faculté logique et non morale, gît certainement le sommaire de tout talent philosophique ; talent, en consé-

quence, que Novalis a dû posséder, croyons-nous, à un très haut degré; à un plus haut degré que presque n'importe quel autre écrivain moderne de notre connaissance.

Son principal défaut, en revanche, nous est représenté par une certaine douceur excessive, un manque de rapide énergie; quelque chose que nous pourrions appeler une *passivité* s'étendant à la fois à son esprit et à son caractère. Il y a une tendresse dans Novalis, une pureté, une candeur, presque comme d'une femme; mais il n'a pas, du moins nullement au même degré, la vigueur et la force résolue d'un homme. Ainsi, dans ses peintures poétiques, comme nous nous en plaignions plus haut, il est par trop dilué et diffus; non pas verbeux, à proprement parler; abondant non point tant en mots superflus qu'en circonstances superflues, ce qui, à vrai dire, n'est mieux que d'un degré. Dans ses spéculations philosophiques, nous éprouvons comme l'impression du même défaut, çà et là manifeste, sous une forme différente. Là encore, il nous semble, en un sens, trop languissant, trop passif. Il *siège*, pourrions-nous dire, parmi les riches, délicates, multiples combinaisons que son esprit lui présente presque de lui-même; mais peut-être montre-t-il trop peu d'activité dans sa manière, met-il trop d'indécision dans sa façon de séparer le vrai du douteux, ne se donne-t-il même pas la peine d'exprimer sa vérité avec quelque laborieuse exactitude. Avec son calme, avec son profond amour de la Nature, l'accent doux, élevé, spirituel de sa contemplation, il se présente à nous en une sorte de caractère Asiatique, réalisant presque notre idéal du Gymnosophiste antique, et avec la faiblesse aussi bien qu'avec la force d'un Oriental. Il faudrait rappeler, d'ailleurs, que ses œuvres tant poétiques que philosophiques, telles que nous les voyons maintenant, s'offrent avec maints désavantages; nullement mûries, et non comme des doctrines et des exposés précis, mais comme leur ébauche sommaire; œuvres où, si elles avaient été achevées, bien des choses eussent changé de forme, et d'où ce défaut, avec plusieurs autres, eût pu disparaître. Il se peut donc que ce ne soit là qu'un défaut superficiel, ou même que l'apparence d'un défaut, et qui ait son origine dans ces circonstances, comme dans notre imparfaite intelligence de l'auteur. Comme homme, du moins, Novalis paraît avoir été le contraire de l'inertie; nous avons des rap-

ports exprès sur sa vivacité et sa véhémence de mouvements.

En ce qui concerne le caractère de son génie, ou plutôt peut-être de sa signification littéraire, et la forme sous laquelle il manifesta son génie, Tieck pense qu'il peut être comparé à Dante. « C'était devenu chez lui », dit-il, « une disposition « toute naturelle, de regarder les choses les plus ordinaires et « les plus proches comme un prodige, et les choses étran- « gères, surnaturelles, comme on ne sait quoi d'ordinaire ; la « vie quotidienne elle-même des hommes était autour de lui « comme une fable étonnante, et ces régions dont la plupart « rêvent ou doutent comme d'une chose distante, incompré- « hensible, étaient pour lui une demeure familière et bien- « aimée. Il se fit ainsi, non corrompu par les exemples, une « nouvelle méthode d'expression ; et dans sa multiplicité de « sens, dans sa conception de l'Amour, dans sa croyance en « l'Amour comme à la fois en son Maître, en sa Sagesse, en sa « Religion ; en ceci aussi qu'un seul grand événement de la « vie, un deuil et un chagrin en vinrent à être l'essence de sa « Poésie et de sa Contemplation, — il ressemble, seul parmi « les modernes, au noble Dante ; et il nous chante, comme « lui, un insondable, mystique chant, bien différent de celui « de tant d'imitateurs, qui se figurent qu'on endosse et qu'on « quitte le mysticisme comme un vêtement. » Considérant la tendance de ses efforts poétiques, aussi bien que l'esprit général de sa philosophie, cette flatteuse comparaison peut se trouver mieux fondée qu'elle ne semble l'être à première vue. Cependant, si l'on nous demandait de donner, d'après cette méthode, qui nous semble en tous cas une méthode très vague, une idée de Novalis, nous inclinerions à l'appeler le Pascal allemand plutôt que le Dante allemand. Entre Pascal et Novalis, un amateur de semblables analogies pourrait relever plus d'un point de ressemblance. L'un et l'autre ont la nature la plus pure, la plus affectueuse ; l'un et l'autre sont mathématiciens et naturalistes, mais s'occupent surtout de Religion ; bien plus, leurs meilleurs écrits, à tous les deux, sont restés sous forme de « Pensées », de matériaux d'une grande entreprise, dont chacun d'eux, avec les vues particulières à son époque, avait conçu le plan, en quelque sorte, pour le progrès de la Religion, et qu'aucun d'eux ne vécut assez pour réaliser. Et dans tout ceci il ne faudrait pas

non plus manquer de remarquer avec soin que Novalis était, non pas le Pascal français, mais le Pascal *allemand;* et là-dessus, des habitudes intellectuelles de l'un et de l'autre, maints contrastes et maintes conclusions pourraient se déduire, du point de vue national; chose que nous laissons à ceux qui ont le goût de tels parallèles.

Nous voici au bout de notre tâche, où nous avons voulu donner quelque aperçu, non pas de ce qu'on appelle vulgairement, mais de ce qu'*est* un Mystique Allemand; mettre les lecteurs à même d'entrevoir quelque peu un Mystique Allemand chez lui, dans son véritable milieu domestique, et leur montrer, d'après leur propre inspection, comment il vit et travaille. Nous avons fait cela, d'ailleurs, en employant, non pas le style de la raillerie, qui eût été si facile, mais celui d'une enquête sérieuse, qui semblait tellement plus profitable. Nous comptons que cela nous vaudra les remerciements de nos lecteurs, et non leur censure. Le Mysticisme, quoi qu'il puisse être, devrait, comme d'autres choses ayant une existence effective, trouver la compréhension des esprits avertis. Nous avons observé, du reste, que le vieux rire convenu en pareil sujet sonne plutôt creux depuis quelque temps, et qu'il semble vouloir à peu près cesser avant longtemps. Il nous paraît qu'il se répand distinctement en Angleterre, touchant ces matières et autres analogues, un esprit de tolérante et sage investigation ; une persuasion, gagnant rapidement de proche en proche, que la sonde de la Logique Française ou Ecossaise, tout excellente, même tout indispensable qu'elle soit pour reconnaître les côtes et les baies, ne sondera absolument pas les mers profondes de la spéculation humaine ; et que maint Voltaire et maint Hume, hommes bien doués et hautement méritoires, eurent grandement tort en estimant que, lorsqu'ils avaient filé leurs six cents brasses de fil de sonde, ils avaient atteint le fond, qui, comme dans l'Atlantique, peut se trouver l'on ne sait combien de milles plus bas. Six cents brasses sont la plus longue et une fort appréciable ligne de sonde : mais bien des gens sondent avec six brasses ou guère davantage, et arrivent à une conclusion précisément la même.

« Un jour viendra », disait Lichtenberg (1) avec une âpre

(1) Lichtenberg (Christian), 1742-1799, physicien et naturaliste allemand.

ironie, « où il en sera de la croyance en Dieu comme de « celle aux Fantômes des contes de nourrice » ; ou bien encore, comme dit Jean-Paul, « où du monde l'on fera une machine « universelle, de l'Ether un Gaz, de Dieu une Force, et de « l'Autre Monde... un Cercueil ». Nous voulons croire qu'un tel jour ne viendra *pas*. En tous cas, pendant que la bataille est encore indécise, et tant que la Philosophie-du-Gaz-et-du-Cercueil (1) ne s'est pas encore affermie au moyen de dîmes et de statuts pénaux, qu'il y ait le champ libre pour le Mysticisme, ou pour quoi que ce soit d'autre qu'on puisse honnêtement lui opposer. Un champ libre, et point de partialité, et ce qui a raison *devra* prospérer ! « Notre temps « actuel », dit ailleurs Jean-Paul, « est vraiment un temps « critique et un temps de critique, flottant entre le désir et « l'incapacité de croire ; un chaos d'époques entrechoquées : « mais même un monde chaotique doit avoir son centre, et sa « révolution autour de ce centre : il n'y a *pas* de pure et abso- « lue Confusion, mais, avant de pouvoir commencer, toute « Confusion présuppose son opposé. »

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(1) Coffin-and-Gaz Philosophy.

BESTIAIRE

—

Ah ! ma sœur, je t'en prie, dis-nous quelques paroles des animaux et des oiseaux !
(*Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit.*)

CHIEN SAVANT

— O mon caniche, pourquoi tourner autour de moi? Penses-tu m'enfermer dans les cercles que tu traces ? Une ronde d'une demi-douzaine d'autres toi-même, nez à queue et réciproquement, y suffirait à peine. A toi tout seul, quel allongement ne te faudrait-il pas et tu en crèverais. Mais tu continues. Ainsi certain barbet noir voulait attacher M. le docteur Faust. Tout à l'heure deviendras-tu Méphistophélès ?

Le chien ouvrit la gueule et me parla. Je n'entendis que son aboiement accoutumé. Il s'aperçut que si je ne lui répondais pas je le regardais fixement, et il s'assit sur son derrière. Sa queue tantôt battait tantôt balayait le parquet. Nous nous interrogions l'un l'autre. Nous comprendrions-nous jamais ?

— O mon caniche savant, fais le beau. Non ? Non ? Un morceau de sucre cependant, que je suspendrai au-dessus de toi comme un fruit de mes doigts, te forcera à lever haut tes pattes de devant et à dresser ton corps en tuyau de cheminée. As-tu perdu le flair et la vue que tu ne bouges pas ?

Il m'expliqua son attitude extraordinaire en aboyant longuement. Mais je ne pus traduire. Cette bête me parut antinaturelle — si du moins il est permis de penser que quoi que ce soit puisse ne pas être naturel — en ne sautant pas pour attraper le morceau de sucre.

Tout à coup une voix humaine — où se cachait le ventriloque? — me cria :

— Lis-moi encore les pensées de Riquet.

Je me rappelai que j'avais relu la veille le chapitre où Anatole France incarné en le petit chien de M. Bergeret émet diverses réflexions subtiles. Et j'avais réveillé mon caniche, qui dormait en coussin pour les pieds, afin de lui faire goûter

le charme de ma lecture, en riant de ma plaisanterie assez drôle, assez drôle certainement puisque j'en avais ri.

— Lis-moi encore les pensées de Riquet.

J'obéis. Je recommençai :

« Les hommes, les animaux...

Il m'interrompit :

— Il vaut mieux que je te le dise tout de suite, ô mon cher maître, cet homme-là que tu nommes France, et dont la manière d'aboyer te semble délicieuse, n'a pas du tout compris les rapports des chiens et des hommes. Son Riquet tient l'homme pour un dieu. Or il est insensé de croire que les chiens, qui sont des animaux, ne sentent pas que les hommes sont d'autres animaux. Et si nous aimons l'homme c'est parce qu'il est un animal comme nous. Si je te lèche la main, ce n'est pas pour te flatter, c'est parce que ta peau m'est agréable à lécher...

Alors la porte céda à la poussée d'un autre chien. Mon caniche, qui venait en se pourléchant les babines vers ma main que je lui offrais, changea de direction et s'en alla flairer son camarade. Sa queue marchait comme un métronome, et le pompon, que le tondeur sur mon ordre lui avait laissé, s'agitait semblable à un petit chou-fleur trempé dans l'encre.

Pour me consoler et me venger, j'ai mangé le morceau de sucre qu'il dédaigna, et ma langue y a pris un plaisir extrême — le même après tout qu'y aurait pris la langue de mon caniche.

—

LA BERGERONNETTE BOIT

Sur le bord du ruisseau, la bergeronnette hoche du bec et de la queue. Il lui faut pêcher de l'eau, il ne faut point que ce soit l'eau qui la happe. Enfin le bec pointé ressort, pinçant une goutte jolie au tout jeune soleil comme un grain de rosée; et tel un diamant glissé délicatement dans une bourse, la bergeronnette la fait couler dans sa gorge lentement, savoureusement, avaricieusement.

—

VACHES QUI PASSENT

Ces vaches, sans vacher tant elles sont du pays, marchent

lourdement, comme si elles ne voulaient pas faire perdre un gramme de leur poids à la terre, et lentement, car il faut qu'elles remuent quatre fois leurs flancs pour faire un pas.

Je les tiens pour aimables et douces, mais, par excès de prudence, je me colle au mur qui, de toutes ses pierres, me repousse. Elles passent sans me provoquer au jeu du toréador. Elles me bénissent seulement en secouant le goupillon de leur queue, et c'est pourquoi elles n'ont pas manqué auparavant de s'asseoir dans leur bouse.

—

LES POINTES DE LA MOUCHE

Quand je cours sur un papier blanc, j'en retire mes pattes et le papier reste blanc. L'homme qui écrit en ce moment promène au bout d'un bâton une mouche noire qui à chaque pas laisse une patte morte sur le papier... et il y en a toujours. Mystère de la nature.

Zzz

On vante la queue des paons: regarde la lueur du soleil à travers mes ailes de mica.

Zzz

Un coup de vent, la lampe file. Ecartons-nous. Elle darde hors du verre un fil de feu, une langue de serpent.

Zzz

Les mouches d'appartement qui aiment les fleurs se posent sur les roses de Saxe. Moi qui suis philosophique, je me niche dans le nombril d'un Bouddha.

Zzz

Il n'y a aucun danger que mon abdomen tombe, il est si bien ficelé.

Zzz

Que tu es capricieux, homme!

Si un animal de ton espèce humaine te chatouille, tu ris.

Si, après avoir aiguisé mes antennes, délicatement je viens te chatouiller à la tempe, ta grosse main accourt pour m'écraser, tant tu es en colère!

Homme, que tu es capricieux!

Zzz

Il faut se méfier des tapis, ce sont quelquefois des chiens couchés qui ouvrent la gueule.

—

VOL D'OISEAUX

Au matin les arbres, autour de moi, se lancent des oiseaux. Mais il y a des oiseaux qui viennent du ciel. J'en suis sûr, puisque je ne vois pas leurs arbres.

—

SAILLIE SUR LE SINGE

Malgré l'air de famille l'homme renâcle souvent à dire :

... mon vieux frère le singe...

Il y a tant de vices qu'ainsi il avoue.

—

A UN ESCARGOT

— Escargot, montre-moi tes cornes.

— Monsieur, quand un fâcheux vient vous voir et que vous l'avez flairé à son coup de sonnette, que faites-vous? Vous n'ouvrez pas. Moi je rentre dans ma maison et vous pouvez sonner.

— Escargot de mon jardin, quand ta coquille sera vide, le plus tard possible, cher ami misanthrope, crois-tu que si j'en bouche mon oreille j'entendrai le bruit de la mer?

—

HOMME AFFAMÉ

Quand l'homme sortit de la boutique du marchand de vins, pour redevenir simple passant de rue comme vous et moi, il trébucha.

Aux autres passants il ne semblait pas que les pavés s'ouvrissent devant leurs pieds. Du moins marchaient-ils sans perdre la perpendiculaire. Celui-là au contraire l'avait perdue. Ses efforts pour la retrouver le balancèrent trop à droite, puis trop à gauche. Mais il accusa le trottoir, la maison, le ciel et ses voisins d'avoir de capricieux mouvements et de manquer d'aplomb exprès pour le dérouter.

Il cria :

— La Nature devient folle !

— C'est un ivrogne,
chuchota une voix. Et six personnes autour de lui remuèrent affirmativement la tête à la façon de ce signe du magot chinois qui s'interprète « oui » quand il est vertical, et « non » quand il est horizontal — mais pourquoi ne serait-ce pas le contraire?

Une dame vint, qui dit sur un ton de pitié, et avec le plaisir d'opposer sa bonté à la médisance des autres :

— Il est peut-être malade.

A ce moment l'homme se laissa tomber un pied dans le ruisseau, mais parvint assez vite à l'en repêcher. Cette claque à l'eau éparpilla quelques gouttes. Il n'y avait qu'à en rire.

Quelqu'un, regardant mieux l'homme, pensa :

« Il a faim! »

Comme si la parole avait été prononcée, et que ce fût sa réponse, l'ivrogne bégaya :

— Oui... j'ai... faim.

Le ricanement fut unanime. Même celui qui avait fait l'hypothèse de la faim ne résista point à la drôlerie des hoquets qui encadrèrent chaque syllabe. Chacun s'écarta : il allait cracher son vin.

— Quoi, bougonnait-il, pas un bras pour conduire le pauvre aveugle que je deviens.

Et des deux mains recroquevillées en hameçons il tentait d'en attraper un...

— Ah! je te tiens.

Ce fut un reverbère.

— Toi, au moins, tu es humain. Es-tu beau, doux, frais! Un lierre monte jusqu'à ta lanterne. Laisse-moi m'accrocher à toi comme lui. J'en caresse avec tant de plaisir les belles feuilles de bronze... Et puis, je te cale, je t'empêche de choir, je suis ta cariatide. C'est entendu, nous ne faisons plus qu'un.

» Pourquoi riez-vous, vous autres ? J'avais encore cinq sous tout à l'heure. Je n'en ai plus qu'un maintenant. J'en ai troqué quatre contre un verre d'absinthe. C'est vert. C'est bon à boire... de l'espérance! »

— Il fallait manger tes quatre sous et boire l'eau de la Wallace,
remarqua-t-on dans le public, car l'homme lié au reverbère avait assemblé une vingtaine de badauds.

— Hein, mon garçon, que dis-tu ? Tu n'es pas poète. Après mes quatre sous d'arlequin, j'aurais ronflé comme une brute. Après ma verte, viens me regarder tout près dans les yeux. Penche-toi dessus. Eh bien, je ne te vois pas. Je ne vois que moi, en bon Dieu !

» Mais j'ai faim tout de même. Et je n'ai plus qu'un sou. Oui, un seul. Si encore c'était un Napoléon, il y aurait un aigle dessus ; ça se rôtit. Ce n'est qu'une République, avec une couronne de laurier, de quoi seulement en accommoder la sauce.

» Un sou, même pas de quoi se payer une corde pour se pendre ! On me vendrait une mince ficelle rouge, bonne à peine à attacher un paquet de gâteaux. Je ne suis pas une tarte à la crème. C'est bon tout de même quand la crème passe par la bouche. Elle s'envole vers le gosier. J'en ai souvent mangé. Mais maintenant je n'ai plus qu'un sou.

» Un sou ! c'est de quoi refaire sa fortune. Parfaitement. En le jouant à pile ou face.

» Qui veut jouer à pile ou face ? »

Quatre pièces apparurent, comme nées des doigts ; élevées en trophées, elles passèrent devant quatre visages qui en eurent fugitivement comme quatre plaies de bronze.

— Non, vous me tromperiez. Je ne pourrais pas vérifier. Je sens bien que je ne suis déjà plus qu'à moitié sur la terre. Je n'y serais plus même, si je n'avais si faim !

» Mais que j'ai faim ! Oh, chers compatriotes civilisés, qu'en voyant vos joues et en devinant vos fesses je regrette de n'être pas anthropophage. Je vous assure que l'homme qui a faim, en quelque coin de la terre qu'il en hurle, devient à la minute anthropophage. Et dire que si c'était dans un roman, il y aurait des gens, qui n'ont jamais eu faim, qui diraient que « ce n'est pas vécu » !

» J'ai un creux à l'estomac, un second nombril de faim. Ça enfonce. Je ne sais quoi. Mais ça vrille. Mon ventre bombe en dessous. En dessus, c'est ma poitrine. Je deviens bossu comme Polichinelle. Je vais lancer un couic, mais le dernier, si ça continue d'enfoncer.

» O Madame, apaisez ma faim ; votre joue poudrée me serait une si bonne gaufre ! Vous ne voulez pas ? Vous avez des fruits sur votre chapeau. Ils sont en carton, ce n'est pas gentil.

» Ce cheval me nargue. Ah ! si j'étais petit oiseau... C'est une

romance. Je suis peut-être un chanteur des rues qui va pincer sa mandoline. Si j'étais petit oiseau, j'irais picorer sur cette olie brioche de crottin doré qui fume encore. J'ai faim, vous dis-je. »

Ainsi divaguait le pauvre homme qui embrassait le réverbère. Il jetait au vent ses paroles. En parlant, il avalait de l'air. Il croyait n'avoir que beaucoup d'appétit pendant qu'il parlait. Mais une seconde de silence était la revanche de la faim. Elle triomphait alors. Et comme par un nœud, chaque fois resserré, elle lui étranglait l'estomac.

Pendant ce temps-là, sous le petit vent, au ciel se promenaient mille nuages, d'un blanc appétissant, qui se boursouflaient en meringues. L'affamé les regarda, ouvrit la bouche; mais cette manne resta là-haut pour le plaisir de nos yeux, à nous qui sans doute mangerons ce soir.

Un passant jeta un sou qui toucha l'homme à la main, puis au pied, et s'aplatit en tintant sur le trottoir. Ce fut comme si ce sou avait été un ressort. D'un saut l'homme quitta l'appui du réverbère; à un pas il n'en demeura pas moins droit que lui. Et il proclama :

— L'aumône, est-ce que je vous l'ai demandée ? L'aumône, c'est moi, entendez-vous, qui vous la fais.

En ramassant le sou du passant il cherchait le sien, et à travers les déchirures de son paletot il le retrouva. Il se redressa pour lancer le plus loin possible les deux pièces. Elles montèrent vers le ciel et retombèrent assez tôt, hors du cercle de la petite foule qui entourait l'homme ivre. Chacun des curieux se précipita vers l'un ou l'autre des deux sous, roula avec eux, mit mains à terre.

— Les chiens ! A quatre pattes ! Les chiens ! Il n'y a d'homme que moi.

Et ce criant, il saisit un caillou, visa une des vitres de la lanterne du réverbère, celle où brillait un point de soleil qui lui servit de cible.

— J'ai lapidé le soleil ! A mon tour d'être lapidé !

Il était revenu au réverbère et s'y maintenait attaché comme un saint Sébastien attendant les flèches.

Il comptait sans deux agents, accourus au fracas du verre brisé, qui l'emportèrent au poste où une brune soupe de lentilles lui renfla l'estomac.

Puis il s'endormit. Il n'était plus ivre. Il n'avait plus faim. Il a cessé de nous intéresser — pour aujourd'hui.

—

OISEAUX A PRÉSAGES

Tous les soirs on entend le double cri du coucou, à lui-même son écho : signe de beau temps pour le lendemain, il trompe quelquefois.

Tous les matins on entend le coq affirmatif du soleil; il ne nous a pas encore trompés, et c'est pourquoi le monde est toujours le monde.

—

TROIS MOTS DE COCHON

Le cochon (pas celui qui, dit-on, est en moi), un vrai cochon (à en juger sur l'apparence) grogne — ne l'entendez-vous pas comme je l'entends :

— Que ce soit à moi ou à votre enfant que vous donniez une claque sur les fesses, ce sera le même bruit. Ni l'un ni l'autre nous n'en devons être plus fiers.

Il grogne encore :

— Vous vous pâmez devant le rose d'une rose. Et ma peau rose est de même nuance. Vous passez en crachant un « pouah » parce que j'ai quelques soies crottées! La rose n'est point sans pucerons ni rouille.

Il grogne toujours :

— Le loustic crie en voyant ma queue : tire-bouchon! ce qui ne m'empêche pas de continuer ma quête du trésor. Je ne le regarde même pas, mes yeux à l'abri sous mes oreilles en abat-jour. Le loustic approche. Il tire la queue. Et au-dessous, voici le bouchon qui apparaît, puis tombe.

—

ICI, PAON, FLAMANT, GOÉLAND, PERRUCHES...

Des bêtes vivent naturellement. Elles semblent libres. Un homme vient, traîtreusement en capture — et c'est fini de celles-là pour leur vie. Il les enferme en ce cimetière où l'on est toujours enterré vivant : un jardin d'animaux.

Sur le jardin d'animaux, certes, il y a du ciel... non, plus du vrai ciel à voler, mais un ciel peint en trompe-l'œil, dur comme fer de grille où les oiseaux se cognent la tête jusqu'à s'en faire sauter les illusions de la cervelle ; — tant qu'il reste un brin de cervelle, il reste une illusion.

Croissent des arbres... oh, en dehors de la volière. Dedans les perchoirs jamais ne reverdissent. Ils n'iront plus au bois, les encagés.

Si, si, si, piaillent les moineaux.

« Les moineaux sont des amis du méchant homme, ils passent et repassent comme ils veulent à travers les grillages. Ils se perchent sur les arbres du jardin d'animaux pour nous narguer en nous montrant que ce sont de vrais arbres ; mais cela ne leur suffit pas, ils rentrent dans notre volière pour nous ôter le bon grain du bec. Car le grain que l'homme produit et nous apporte est vraiment bon. »

Ainsi médite le paon qui traîne sa queue.

Le gêne-t-elle ? Il la redresse. Il fait l'étalage. Admirons alors l'éventail épanoui. Il semble nous offrir à chacun de tirer une de ces plumes, comme souvenir, de la pelote de son croupion...

Saint Flamant Stylite n'en a point déplié sa seconde longue patte, soigneusement à l'abri sous son aile en patte de rechange. Sa seule patte de service reste fixée au rebord du bassin qui crache un jet d'eau, lequel paraît une toise à mesurer le flamant.

Un goéland au plumage bleuté — s'il me laissait le toucher, je le trouverais chaud et j'en serais gêné, tant je le crois en porcelaine de Copenhague — me crie :

— Ah, le jet d'eau ! Pourquoi meurt-il parfois ? Sans qu'on puisse s'en apercevoir, puisqu'il ne prévient pas, il cesse. Retombe-t-il sur lui-même ou monte-t-il aux cieux ? C'est très effrayant, malgré les bonnes raisons que je m'en donne. Je suis sûr qu'il est le dieu de ce jardin et je tremble qu'il ne soit supérieur à celui que les sages goélands comme moi révèrent...

Des perruches à tête si peu dégrossie, inséparables comme des sœurs de couvent, sœurs vertes, secouent leurs voix dans leurs gosiers pour s'apprendre — chère, c'est horrible — que quand l'homme siffle, c'est qu'il a mangé des oiseaux tout crus

qui gazouillent encore dans son ventre. Une perruche même, un jour d'autrefois, s'en est renvolée vivante...

Oui, en vérité d'oiseaux, l'homme est si méchant qu'il prive de la nature les bêtes — et quelques hommes aussi. Mais la prison, c'est la revanche des bêtes du jardin d'animaux.

—

L'OURS ET SON ROMANICHEL

Il était une fois un ours et son romanichel qui de village en village portaient l'effroi et la gaieté.

L'effroi venait du romanichel que l'on dotait de tous les vices. Chacun énumérait à mi-voix ses propres vices, les attribuait tout haut à l'étrange homme étranger qui soudain avait paru sur la route, et tout bas chuchotait que c'étaient ceux aussi du voisin. Et si son pommier avait été la nuit dernière (pourquoi la lune s'était-elle voilé la face ?) secoué de sa habile façon que pas une pomme ne restait ni sur ni sous l'arbre (elles ne s'en étaient point envolées tout de même !), chacun en accusait, selon la minute, le voisin ou le romanichel et demeurait convaincu que tous deux étaient *le* voleur.

La gaieté venait de l'ours. Car l'ours était captif, et solidement, à l'apparence de la chaîne. Une muselière lui maintenait la gueule inoffensive. Seuls les animaux, d'instinct, s'ébrouaient. Des jeunes enfants qui n'avaient point encore vu d'ours, les uns disaient en tendant vers lui leurs menottes : « Maman, grosse bête, chien-chien » et leurs petits doigts se crispaient du désir de tirer les poils de l'animal — et peut-être que l'ours, en son esprit, désirait aussi tirer les cheveux des enfants —, les autres, plus âgés, s'enroulaient des cachettes à l'autruche dans les plis des robes maternelles, et juraient, en leur puéril langage, qu'ils avaient vu Croquemitaine.

Et l'ours se dressait comme un gras automobiliste à peau poilue (une autre peau, d'autres poils que les siens, s'entend) qui tendrait ses bras pour recevoir — moderne jeu de grâces — un pneu de rechange.

Or l'ours enchaîné à l'homme — car qui tient son ours en laisse est tenu par lui : l'homme en liberté, l'ours l'est, mais l'homme tire moins que l'ours, c'est la marque de l'homme — s'installa pesamment sur la place publique.

Le romanichel montra au bout de sa main son tambour de basque — instrument à double utilité : musique et quête — sembla vouloir le raccrocher au ciel comme une vieille lune tannée, mais l'agita, l'agitant le rendit sonore, et pour accélérer la sonorité cria, puis d'un bond — quelque ressort sous terre s'était-il détendu ? — commença de danser.

L'ours ne tarda point à l'imiter. Mais chacun de ses gestes était la caricature du même geste humain. Et l'homme s'élançait à le croire chaque fois envolé. Et l'ours toujours retombait à croire qu'il se fichait en terre.

La chaîne retenait l'un à l'autre. Elle cassa.

Se cassa aussitôt le cercle des villageois badauds qui en panique regagnèrent leurs maisons et s'y barricadèrent.

Quand ceux-ci se risquèrent à ressortir, plus d'ours, plus de romanichel.

S'étaient-ils mangés l'un l'autre ?

...

Eh bien quoi? S'étaient-ils mangés ?

Le conteur n'en sait rien, il avait fui, comme vous-même auriez fui, mais il peut recommencer son conte :

« Il était une fois un ours et son romanichel... »

et ce sera une image de la vie — et de la mort.

—

CRI D'HOMME SOCIAL

Bourdonnons, nous ressemblerons aux abeilles.

—

DE LA LIMACE AU CRAPAUD

Un arrosoir penché qui pleut et que brusquement je relève et une averse qui cingle et qui soudain cesse sans que j'en sois cause, — c'est tout un pour mon jardin.

Cela lui fait plaisir parce que c'est tout de suite après le beau temps.

Et cela réjouit les limaces et les crapauds.

Voyez comme il en sort de partout pour voir le vent né des arbres de la terre monter jusqu'au ciel balayer les nuages, épousseter les étoiles et faire reluire la lune.

Une grasse brune limace s'aventura vers moi, sans y penser

évidemment. Et sans y penser je la ramassai en me disant :

— Ce morceau de caoutchouc me servira à essuyer mon rasoir.

Mais à notre mutuel contact nous nous reconnûmes. La limace fit la morte de peur et mes doigts étreignirent sa gluante inertie. Je la lâchai. Avait-elle encore forme de limace ? N'était-elle point devenue une œuvre d'art, de mon art ?

Je ne le saurai jamais. Elle tomba dans la nuit hors de la clarté de la lune. Désormais nous n'allâmes plus de compagnie. Chacun suivit sa destinée.

Ce fut très malheureux pour un jeune crapaud en humeur de promenade après cette pluie. Au troisième pas je marchai sur lui. Ce faisant je lui donnai la mort, et il me donna tout à fait la sensation d'écraser une pomme de terre en robe de chambre.

—

COCORICO !

— Cocorico !

— Quoi ? Il y a le feu...

— Cocorico !

— Non, ce n'est que l'aurore.

— Cocorico !

— Eh bien oui, le jour naît; je le sais, coq, laisse-moi dormir.

— Cocorico !

— Quel coq acharné ! Pourquoi tant crier?

— Coco... parce que le soleil vient d'être tout frais pondu par notre chimérique poule à œuf d'or très réellement figurée dans ces nuages de l'horizon... rico !

— Pirirriripi... le soleil est né d'une hirondelle qui s'est perdue là-bas hier soir... pirirriripi !

— Coin coin... c'est une canne qui a couvé le soleil... coin coin...

— Ouah... le soleil est un merveilleux petit de chienne... rrouah !

— O ! O !

— Coco... toi aussi tu as poussé, homme, ton cri de prière au soleil, à ton soleil que tu humanisas en le nommant ton Zeus... rico !

—

UNE OMBRE

Amas poussiéreux de microbes d'or, le soleil grouille et décline.

La rivière est comme un infini poisson aux écailles dorées. Un homme vient qui la regarde — et il éteint de sa froide ombre l'embrasement de l'eau.

Epinglé par un brûlant rayon et ainsi fixé en extase solaire au terrestre chemin, chaque lézard, au passage de l'ombre qui le glace, s'enfuit, point d'interrogation qui se détend.

Des papillons, effrayés de cette ombre géante qui se couche sur le pré et ternit ses vives fleurs aimées, s'échappent de la soudaine mare nocturne où ils se noieraient.

L'ombre, c'est un dragon du mal qui jette un souffle d'infertilité.

Croyant à un épouvantail qui tombe, les moineaux éperdus s'envolent, d'un violent vol à trouer le ciel, tandis que l'homme piaille :

— Mettre du sel sur la queue des oiseaux de rencontre est aussi difficile ici qu'ailleurs.

Et toujours va l'homme, une ombre à son côté, — est-ce l'ombre qui retient l'homme au sol ou l'homme qui retient l'ombre au sol?

Et toujours va l'homme, dont le corps n'a qu'une ombre et paraît blessé de n'avoir que cette ombre, et ressemble à un insecte ou à un oiseau amputé d'une aile.

—

INGÉNIEUSES HIRONDELLES

— Si les hirondelles, en équipe, nouent ainsi le fil de leur vol aux fils télégraphiques, c'est qu'elles installent un trolley idéal.

— Ah?

— Comment, vous ne l'aviez pas deviné, il suffit de les regarder, vous l'auriez vu comme moi.

— Croyez-vous?

LEGRAND-CHABRIER.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXI. — La Carte d'Europe.

M. DESMAISONS. — Eh bien, voilà de bonnes nouvelles pour les géographes?

M. DELARUE. — Quoi donc?

M. DESM. — Justus Perthes exulte.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Et Schrader se gondole.

M. DEL. — ?..

M. DESM. — Vous ne comprenez pas ?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Vous savez pourtant que l'on va remanier la carte d'Europe.

M. DESL. — En effet. Les Balkans s'agitent.

M. DESM. — Mais sérieusement.

M. DEL. — Croyez-vous?

M. DESM. — J'en suis certain.

M. DEL. — On nous a conté cette histoire si souvent !

M. DESM. — C'étaient des histoires de printemps. Aujourd'hui c'est une histoire d'automne. La situation est grave et les planches de cuivre sont déjà à la gravure.

M. DEL. — Et il va se passer ?

M. DESM. — Une nouvelle édition des Atlas les plus en vogue.

M. DEL. — Profiteront-ils de l'occasion pour améliorer leurs médiocres cartes?

M. DESM. — Je l'espère, mais la question n'est pas là.

M. DEL. — Cependant, c'est un point de vue.

M. DESM. — Je ne le nie point, cher ami, mais l'aspiration des peuples, les coupons des actionnaires, l'uniforme des douaniers, la couleur des drapeaux, comptez-vous ces choses pour rien? On voit bien que vous n'êtes pas Bulgare.

M. DEL. — Vous employez des mots honnêtes. Merci.

M. DESM. — Ils vont avoir un tzar.

M. DEL. — Les Bougres ?

M. DESM. — Précisément. Cela nous en fera deux, avec celui qui s'est fait bénir de ses nombreux peuples.

M. DEL. — C'est beaucoup.

M. DESM. — Oui, il semble qu'il y en avait assez d'un, de par le monde, mais cela fera tant de plaisir à Ferdinand.

M. DEL. — Soit, il ne faut pas trop contrarier les enfants. Je prévois cependant que dès qu'il sera tzar, Ferdinand aura envie de la Macédoine, et que cela fera de la peine aux Grecs, ces autres enfants. Comment sortirons-nous de là ? Et les Jeunes Turcs, qui tettent encore les mamelles de la liberté, va-t-on les laisser dépouiller ainsi ? Car l'Autriche s'en mêle, et la Serbie pourrait bien se jeter dans la danse, non moins que le petit Monténégro, si drôle avec ses grandes moustaches.

M. DESM. — Vous avez raison. Nous n'en sortirons jamais. Pourtant, de quoi parler ? Il est de notre devoir, comme à tout bon Français, de résoudre en quelques vives paroles la question d'Orient.

M. DEL. — C'est évident.

M. DESM. — Avez-vous acheté une carte du théâtre des opérations ?

M. DEL. — Pas encore.

M. DESM. — Hâtez-vous.

M. DEL. — Hélas !

M. DESM. — Cela veut dire ?

M. DEL. — Que je n'arrive pas à m'intéresser bien cordialement à ces anecdotes orientales.

M. DESM. — Hélas !

M. DEL. — Vous non plus ?

M. DESM. — Pas beaucoup. Pourtant, cela nous change un peu de la question de l'antimilitarisme.

M. DEL. — Ils m'amusent, ces gaillards, avec leurs idylliques imaginations.

M. DESM. — Ils me navrent, car enfin leur bêtise est aiguë. Il ne s'agit point, à ce moment de l'histoire et, en ce qui nous concerne, d'être ou de n'être pas soldat. Il s'agit d'être soldat français ou soldat allemand.

M. DEL. — Sans doute, mais ne peut-on supposer que les antimilitaristes allemands...

M. DESM. — Il ne s'agit point de supposer. Pour admettre ce mouvement en France, il faudrait être certain qu'il se déroule en Allemagne un mouvement parallèle, aussi fort, aussi profond. En avez-vous la certitude ?

M. DEL. — Permettez, je ne prends point parti, j'observe, et je me dis seulement qu'il serait curieux que d'obscurs ouvriers eussent raison contre les politiciens patriotes.

M. DESM. — Je ne souhaite point de devenir Allemand.

M. DEL. — Ni moi, je pense.

M. DESM. — Alors, soyons raisonnables. Vous iriez couper, vous, dans la fraternité des peuples ?

M. DEL. — Elle est désirable.

M. DESM. — L'histoire vous en donne-t-elle des exemples ?

M. DEL. — Il y a commencement à tout.

M. DESM. — Ne vous servez pas de ces trop commodes aphorismes, quand il s'agit précisément de faits strictement liés aux faits anciens et dont nulle force ne peut les disjoindre. Il n'y a de commencement à rien, et voilà la vérité, et c'est bien de l'orgueil à l'homme de vouloir rompre la chaîne des événements. Comme s'il n'en faisait point partie lui-même ! Notez que, par sentiment, je suis antimilitariste, mais je ne puis l'être par raison.

M. DEL. — Si tous les sentiments étaient universellement d'accord ?

M. DESM. — Cela ne suffirait pas encore à assurer la paix universelle. La situation du faible devant le fort sera toujours celle de l'agneau devant le loup. Il ne faut point tenter les appétits.

M. DEL. — Toutes les idées sont fécondes, disait Renan, hormis les idées raisonnables.

M. DESM. — Mais précisément l'idée de la paix universelle semble à ceux qui la professent une idée raisonnable.

M. DEL. — Mais vous jugez qu'en réalité elle ne l'est pas, et c'est pour cela que vous la rejetez. Si vous acceptez le mot de Renan, vous êtes battu.

M. DESM. — Je ne crois pas que vous ayez cité Renan exactement. N'a-t-il point dit, plutôt : « Tout est fécond, hormis le sens commun. » Cela serait assez différent. Renan était trop attaché à la raison pour en faire si bon marché. Ensuite, les idées générales, même justes, ne me serviront jamais de guide. Je raisonne d'après les faits connus et vérifiés, non d'après des opinions. Renan, après tout, a peut-être dit là une bêtise? Ce serait à voir.

M. DEL. — Le bon sens commun est plat. Il a le ventre creux. Il est eunuque.

M. DESM. — Oui, si vous entendez par sens commun la moyenne des opinions. Non, si vous lui attribuez la signification de raison humaine.

M. DEL. — C'est ici comme de la question d'Orient, nous n'en sortirons jamais.

M. DESM. — J'en ai peur.

M. DEL. — Retournons à la carte d'Europe.

M. DESM. — C'est cela, et vous y trouverez de beaux arguments pour la paix universelle.

M. DEL. — Comment cela ?

M. DESM. — En comparant de siècle en siècle la place des peuples et des frontières.

M. DEL. — Cela c'est le passé, et je songe à l'avenir.

M. DESM. — Vous aussi ?

M. DEL. — Quand il fait beau temps.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Gabriel Mourey : *Le Miroir ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Tristan Klingsor : *Le Valet de cœur ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Louis Mercier : *Lazarre le ressuscité*, Lardanchit, Lyon.— Paul Hubert : *Au cœur ardent de la cité*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Le Miroir. M. Gabriel Mourey traduisit les poèmes et ballades de Swinburne avec une science du rythme qui donne à sa prose la cadence de la poésie ; quand on a si docilement subi l'impression dominatrice d'une pensée souveraine, il paraîtrait qu'il dût être impossible de s'y soustraire désormais et que la personne du traducteur dût être à jamais hantée par une puissance extérieure à elle. M. Gabriel Mourey a échappé à l'envoûtement et son imagination ne doit rien au magnifique poète de qui il transposa naguère les plus belles œuvres ; rien ici de l'hellénisme et de la renaissance ; rien de l'orgueil impérial qui soumet à sa volonté le monde des formes et du son. Humble en présence des choses qu'il crut à certaines minutes avoir méprisées, M. Gabriel Mourey avoue qu'il est simplement l'une des apparences de l'univers changeant en qui se reflète, comme en un miroir fidèle, cet univers même :

Non, rien ne t'appartient. Tes rêves, tes pensées,
L'effort de ton cerveau, le travail de tes mains,
Les lambeaux de ta chair laissés
Aux ronces vives des chemins,
Les larmes que t'a fait verser
Le spectacle éternel de la bassesse humaine,
Les déchirements de ton cœur,
Pas même le parfum des fleurs,
Qu'ivre d'air pur un jour tu as cueillies
Au sommet des cimes gravies,
Non rien ne t'appartient, rien n'est à toi,
Car tu n'es qu'une forme éparse de la vie.
Pauvre âme, hélas ! rien n'est à toi.

M. Gabriel Mourey est trop modeste : quelque chose lui appartient en propre : précisément le rythme auquel il a soumis les choses qu'il entourait ; c'est par là qu'il leur a au contraire conféré la vie et que par lui leur physionomie et leurs contours se sont distingués plus

nettement ; et avec une loyauté de paysagiste hollandais il a peint *les Vieux toits* et *le Vieux logis*, et avec la prodigalité d'un Vénitien, ivre de couleur, il a semé des roses sur la mer

en souvenir du matin clair
Où naquit des flots bleus la fille de l'écume.

Le Valet de cœur. Bien qu'il diffère entièrement d'eux par ses façons de dire, M. Tristan Klingsor s'apparente par la pensée intime avec MM. Francis Vielé-Griffin et Max Elskamp ; sur des thèmes de chansons populaires réelles ou inventées par lui ; il essaie d'exprimer tous les rêves d'un homme de ce temps, très raffiné et qui n'est ingénu que par artifice et volonté. Mais tandis que chez M. Vielé-Griffin, du moins autrefois, les mots ne donnaient qu'indirectement l'impression désirée, tandis que M. Max Elskamp trace, comme un graveur sur bois d'une gaucherie préméditée, de profondes empreintes et des figures sommaires, M. Tristan Klingsor, avec un soin minutieux et une coquetterie exquise, habille à la française ses marionnettes sentimentales ; à menus traits, il les dessine ; il décrit leurs gestes élégants et discrets et tout un petit monde poudrerizé, parfumé, galant et aussi douloureux à souhait s'anime selon le désir du magicien invisible. Les têtes mêmes y sont lustrées et c'est en jolie toilette que sera mangé « Canard blanc, Canard de roi » et Jean Brochet frétille de toute la splendeur de ses écailles d'argent ; comme au temps des fées, dans le jardin qui ne semble pas d'abord si mystérieux, les citrouilles recèlent des attelages merveilleux et, pour qui sait les entendre, les têtes sonores des pavots sont pleines de paroles qui grisent. Les rondes anciennes s'enrichissent de sens nouveaux. Henri Heine et Paul Verlaine s'y répondent dans un décor de Watteau ; et cela est vraiment d'un charme délicieux et d'une singulière mélancolie. On danse encore sur le pont d'Avignon, mais on y pleure et on y rêve aussi et lorsque Malbrough s'en va-t-en-guerre il emporte avec lui toute la tristesse d'un cœur désolé :

Il aura d'autres roses demain ;
D'autres roses cueillies dans un autre verger ;
Il aura d'autres roses demain
Pendant que je serai seule à songer.

J'aurai le cœur gros et lui le cœur en joie ;
Il aura baisé les doigts d'une autre main ;
J'aurai le cœur gros et lui le cœur en joie
Quand il chantonnera tout le long du chemin.

Malbrough s'en est allé
Avec ma rose à son sabot de fine soie.
Avec mon rêve au loin Malbrough s'en est allé.
Qui sait s'il reviendra me consoler ?

On n'oserait assurer qu'il n'y ait pas quelque maniérisme dans

l'art de M. Tristan Klingsor; mais pour n'être pas parfaitement naturelles, les attitudes de ses personnages sont cependant si jolies qu'on ne saurait leur tenir rigueur d'un peu d'afféterie.

Lazare le ressuscité. M. Rostand, dans *la Samaritaine*, traduisit en vers funambulesques des épisodes de l'Evangile; M. Louis Mercier, poète sérieux et grave, qui, dans ses *Poèmes de la maison*, avait fait preuve d'un talent sobre et fort, a tenté avec une inutile audace de donner une interprétation symbolique de la légende de Lazare : les évangiles se taisent sur Lazare après qu'il fut ressuscité : c'est par cette seconde vie terrestre que M. Louis Mercier a suppléé au silence des textes et ainsi du moins il a évité l'insupportable paraphrase d'un mythe trop connu de nous pour qu'il soit possible de l'altérer sans une sorte de sacrilège esthétique. Le ressuscité est revenu parmi les hommes; et tous et toutes, ses sœurs, Léa qui l'avait aimé et qui avait pleuré sur un tombeau, lui demandent le secret de la mort; la mort, Lazare ne peut s'en souvenir ni se la figurer; il ne se souvient que de la vie, et quand le tentateur lui parle en un songe d'épouvante, c'est le miracle même qu'il nie; les morts sont morts et ils ne savent pas même qu'ils sont morts et s'ils pouvaient donner des conseils aux vivants, ce serait d'aimer la vie :

. . . . . Vivants, vivants, aimez la vie,
Si courte; aimez le corps, si fragile, vêtu
De pourpre et de lin clair, la chair sitôt ravie.
Hâtez-vous pour la joie et pour la volupté,
Soyez ivres du vin et du souffle des femmes,
Jouissez de vos jours et goûtez le soleil.

Lorsque les prêtres ont ameuté la foule contre lui, est-ce la parole de l'adversaire qu'il leur dira pour éviter le martyre et la lapidation ? Recevra-t-il le Rédempteur qui l'a fait sortir de la nuit tumulaire? Il atteste la divinité de Jésus et les pierres volent autour de lui et mettent sa chair en lambeaux; mais une pensée plus douloureuse que la souffrance le torture, il n'est pas certain lui-même du miracle qui n'a pas laissé dans sa mémoire la trace des ombres entrevues pendant le sommeil de la mort; et le Christ apparu lui annonce que la fin de l'homme n'est pas de savoir et d'expliquer le monde, mais d'aimer et de croire; l'ancêtre de tous les révoltés, Lucifer, connaissait tous les mystères et il a roulé dans l'abîme.

Ne t'afflige donc pas d'un oubli salutaire,
Laisse ton cœur troublé reposer en ma paix
Et sache dans l'amour adorer et te taire.

Et Lazare, enfin converti par la voix très douce et très impérieuse, s'écrie :

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité.

L'œuvre de M. Louis Mercier, d'une tenue très noble, est froide et moins émouvante que les poèmes où il faisait frissonner la vie latente des choses familières ; il serait injuste sans doute de confiner un écrivain dans un ordre toujours semblable d'idées et de sentiments et de l'opposer à lui-même avec malignité ; mais il semble décidément presque impossible de tirer de l'Evangile matière à poésie et toutes les inventions parasites sont décidément inférieures au simple texte traditionnel.

Au Cœur ardent de la cité. M. Paul Hubert, il y a deux ans, fut lauréat du prix Sully-Prudhomme pour son premier livre, *les Horizons d'or*. Si on lui fit tort en évoquant à propos de lui l'ombre harmonieuse de Virgile, il y avait cependant dans ce recueil plus que des qualités descriptives ; la vie de la vigne et de la campagne languedocienne aux diverses saisons de l'année lui donnait une unité qui manque trop souvent aux constructions fragmentaires de nos contemporains. C'est l'unité encore qu'il faut louer dans le nouveau poème de M. Paul Hubert ; il a dit adieu à la terre natale ; il s'est déraciné ; il est maintenant au cœur de la fournaise ; et ce qu'il a voulu rendre aujourd'hui, sans réussir toujours en son dessein, c'est la vie multiple, la vie collective de l'énorme cité qu'il déteste et qu'il aime tout ensemble en raison de sa force même d'oppression et d'écrasement : un lieu commun de la littérature est ici développé et amplifié, avec fougue et avec passion. D'autres écrivains, ailleurs que dans le roman, qui convient peut-être mieux à de tels sujets, eût essayé récemment de traduire en images synthétiques cette vie multiple et collective ; M. Jules Romains la peignit en une vaste fresque : M. Paul Hubert, malgré l'intention qu'il en eut, n'a pas relié d'un lien aussi fort les diverses parties du livre ; ce sont plutôt des tableaux successifs auxquels manque une âme commune ; mais ces tableaux pris à part ne sont dépourvus ni de couleur ni d'animation. La plus grave critique que l'on puisse adresser à M. Paul Hubert, c'est de ne pas user toujours du vocabulaire approprié à l'œuvre ; des épithètes trop académiques lui servent à peindre les spectacles de la rue parisienne ; s'il se souvient d'une bagarre du premier mai, alors que dans la rue de la Fontaine au Roi la foule un instant maîtresse du terrain s'enfuyait éperdument devant les sergents de ville, il est fâcheux que des syllabes échappeés du répertoire de la tragédie classique soient requises pour traduire cette aventure sanglante :

Des gens fuient affolés devant des *glaives nus*.

Aussi les sergents de ville sont promus pour le moins au rang de l'archange à qui Jahveh confia la garde de l'Eden quand il en eut chassé Adam et Eve. Il serait facile de chercher à M. Paul Hubert

d'autres querelles d'ordre analogue, par exemple l'emploi immodéré de mots abstraits :

Sois objectif et subjectif . . . . . .

Il est regrettable aussi que, parmi ses vers réguliers, trop réguliers peut-être, il laisse se glisser des mètres insolites excédant l'ordinaire alexandrin.

Et fait vibrer contre ses flancs les immortelles cordes.
. . . . . .
Rhapsodes chevelus dont on ne peut se souvenir.

Mais il faut surtout retenir à son avantage qu'il eut le très louable mérite de concevoir un livre d'ensemble ; et cela est assez rare pour que les objections de détail lui soient épargnées.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Marie Laparcerie : *La Comédie douloureuse*, Calmann-Lévy, 3.5o.— Enée Bouloc : *Les Pagès*, Plon, 3.5o. — Paul Samy : *Terre fertile*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henri Sébille : *Vierges de lycée*, Publications artistiques, 3.5o. — Jean Rovida : *Comment on les capte*, Méricant, 3.5o. — Prosper Dor : *Au bord de l'Idylle*, Sansot, 3.5o. — Quilicus Albertini : *Grazioza*, Bibliothèque indépendante, 3.5o.— Louis Riballier : *L'Epreuve de Julie Faurelle*, Dujarric, 3.5o.— Luc : *Voie nouvelle*, Messein, 3.5o. — René de Montozon : *L'Enfant bohémien*, Vic et Amat, 2.5o. — Georges Normandy : *Mademoiselle Myriane, gommeuse*, Publications littéraires illustrées, 0,6o c.

La Comédie douloureuse, par Marie Laparcerie. Les femmes ne sont pas faites pour les exercices de force. En littérature, quand elles embrassent trop, elles étreignent très mal et je les aime mieux dans de délicats travaux de patience que se mesurant aux écrivains de l'autre sexe qui n'ont généralement ni patience ni délicatesse et qu'il est justement facile d'égaler dès qu'on leur prend tous leurs défauts. Voici une étude sur le fin du fin en amour. C'est de la broderie à la main, de la dentelle au fuseau, du point... d'application. C'est effrayant. J'en ai la tête et les yeux endoloris tellement je me suis appliqué moi-même à lire ça. Je n'ai pas tout compris, parce que j'ai la chance d'être bête de temps en temps, d'avoir subitement la crampe de l'intelligence qu'il convient d'éprouver pour ne plus vouloir avancer d'une ligne. Quand ça me saisit, plus têtue mille fois que l'ânesse de la légende, un prophète me frapperait que je ne répondrais même pas. Ça ne m'empêche point de m'éblouir aux bons endroits et d'entendre le discours de la raison quand on me l'adresse directement. Donc j'ai reconnu, dans le travail minutieux de l'auteur de *la Comédie douloureuse*, un effort féminin extrêmement intéressant. Marie Laparcerie ne soulève pas, ici, les poids de l'athlète du féminisme et elle ne cherche à convaincre personne, mais,

ce qui vaut mieux, elle montre, microscope aux doigts, le ver dans la fleur. Pourquoi cette demoiselle Suze, si sage, si décente, si pondérée se détraque-t-elle au point de ne plus savoir qui trompe-t'on chez elle? Pourquoi cette fille honnête se conduit-elle, intellectuellement, comme la pire des courtisanes? Pourquoi, aimant uniquement l'un, s'éprend-elle de l'autre d'une façon également unique? On ne sait pas, mais c'est sincère des deux côtés, et c'est presque excusable. Elle joue une comédie pour adoucir la peine de son ami à qui elle ne veut pas se donner et elle trompe avec raffinement son amant à qui elle ne veut pas du tout se reprendre. Ce sont des impressions de femmes modernes. Je ne les juge pas, car j'ai pour principe de ne pas condamner ce que je ne m'explique pas; seulement je constate qu'il y a péril dans la demeure... des hommes modernes! Marie Laparcerie a joliment bien fait de les en sortir. Elle a étudié ça sur le vif et cela sent la vérité, une vérité polie, de bon ton, qui ne veut rien révolutionner, mais faire admettre une chose en l'excusant. C'est bien terrible! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, quand un Monsieur est petit, malade, un brin ridicule et journaliste, par-dessus le marché, une personne charmante, libre de ses faits et gestes, a besoin de le leurrer, de se leurrer pour en obtenir un amour blanc, un amour inutile qui n'est ni de la loyale amitié ni de l'affection pitoyable. Ça n'est pas permis, ça n'est pas amusant, ça ressemble à une corvée et cette fille intelligente va chez ce petit Monsieur, comme on irait chez un dentiste... avec cette menue différence que c'est lui qui a mal aux dents. Des amitiés amoureuses on vous les offre généralement pour que vous ne les acceptiez pas et ça tourne bien dès que ça tourne mal. Ici, rien de pareil. Ça continue. Le jeune homme meurt bien proprement de la poitrine et la jeune femme se fait pincer en flagrant délit... avec les lettres du défunt qui ne sont cependant pas des lettres d'amour. Naturellement, l'amant sérieux casse tout en découvrant qu'il n'a même pas été trahi pour le mauvais motif et il plante là son amoureuse désolée, d'ailleurs fort étonnée de cette mauvaise aventure. Eh bien, je vous le dis, ça me dépasse... j'admire, mais je suis ahurie. Je ne sais pas si les hommes sont très compliqués (ah! les pauvres bons chiens, leur tire-t'on assez les oreilles... et quant ils mordraient un peu à tort et à travers!), mais, décidément, les femmes du dernier bateau sont à double hélice, oui!

Les « Pagès », par Enée Bouloc. Les Pagès sont les aristocrates des terriens, les chefs de village où tous sont mariés entre cousins et qui ne forment plus qu'une même famille. Ces anciens vrais dignitaires de la contrée, héros obscurs dont le fait d'arme fut de savoir surtout conserver leur place au foyer, se retrouvent en Rouergue, paraît-il, et c'est à peine si, depuis trente ans, leur suprématie va s'effaçant. L'auteur nous montre le « pagès » du Rouquet et sa fille Mélie

recevant le fils de Rogès, un de la Roque, Mir, qui s'est loué comme bouvier chez plus riche que lui pour approcher la fille qu'il aime. Le printemps fait naître ses fleurs de tendresses entre eux, mais les pères, pagès ennemis pour un mauvais partage de leur sol, se disputent et se font mille avanies que le pauvre garçon amoureux silencieusement doit subir. Quand la vieillesse, la peur de la mort tiendront le Pagès du Rouquet, il cédera, et les deux terres ennemies s'uniront enfin dans la même royauté, consolidant la *pagésie* de l'avenir. Il y a de bonnes études des coutumes de Rouergue dans ce livre à la fois rude et sain.

Terre fertile, par Paul Samy. Un jeune ingénieur entreprend de dessécher les marais et de déniaiser de braves campagnards qui sont plus occupés de mauvaise politique que de bonne besogne rurale. Il y a un maire très récalcitrant, sa fille pleine de bonne volonté et un ami, confident de rigueur, qui dit rudement leur vérité à tous ces gens plus nigauds que méchants. Il y a une grève que la parole d'une belle jeune fille suffit à apaiser et un double mariage sort d'un double malentendu. Si ça ne se passe pas toujours comme ça sur terre, même par temps de fertilité ou par temps de grève, il fait toujours bon de le supposer possible.

Vierges de lycée, par Henri Sébille. Si je n'étais pas un liseur très, trop honnête, je me serais contenté de la gravure de la couverture, me représentant une *Claudine à l'école* préparant le résumé de son histoire en passe de devenir historique tellement elle commence à se faire vieille, et je n'aurais rien lu du tout... d'autant mieux que l'annonce d'un grand quotidien nous prévenait que l'auteur se résignait à tirer une comédie de son roman ! J'ai voulu lire. Et j'ai appris que l'on avait des professeurs de *flirt* dans les nouveaux collèges de demoiselles. La plaisanterie serait excellente si le bourgeois n'était pas l'animal le plus crédule de la création. Voyez-vous d'ici le bon bourgeois amateur des principes immortels qui va s'imaginer qu'on professe le flirt dans les lycées de jeunes filles ? Et il y a des images, par-dessus le marché !

Comment on les capte, par Jean Rovida. Il paraît que c'est en leur contant des histoires à dormir debout. Je m'en doutais bien, mais on ne s'en laisse conter ainsi que par le Monsieur qui vous plaît, et encore faut-il qu'il vous plaise beaucoup.

Au bord de l'idylle, par Prosper Dor. Il y a, en effet, de par le monde, des hommes, jeunes ou vieux, dont le métier est de faire le malheur de leur femme légitime, celui des femmes illégitimes et leur propre malheur. Ce sont des gens un peu malades, remplis d'illusions, qui s'imaginent que l'état d'amour est un état intéressant dans lequel on peut demeurer sans qu'il en résulte aucune catastrophe. Ils sont amoureux d'une jeune fille et tout en étant mariés ils

pensent que cela est très naturel. Ils pourraient enlever la jeune fille, casser quelque chose définitivement, mais ils préfèrent soupirer. Alors de soupirs en soupirs on exaspère la femme légitime, qui finit par dire des bêtises révoltantes, en mauvais français, on tue la jeune personne (à l'aide d'une pneumonie, car la jeune fille ne meurt jamais d'amour pur, quoi qu'on en dise), puis on se tue soi-même parce qu'il faut bien être inutile et néfaste jusqu'au bout. Maintenant il y a le charme de certains paysages allemands et quelques détails sur l'ineptie sentimentale de certaines joueuses de tennis. Ça pourrait suffire aux natures idylliques.

Graziosa, par Quilicus Albertini. Histoire de vendetta. Nous sommes en Corse, où naturellement les bandits sont de très honnêtes gens. Aussitôt que l'on entre dans le mystère d'une vendetta, on est surpris de ne pas comprendre pourquoi le personnage qui tue avec cynisme est encore plus sacré que celui qui se cache pour accomplir son crime. Il demeure entendu que la vengeance est le plaisir des dieux; cependant tous les plaisirs étant généralement défendus sur terre, on ne saisit pas bien pourquoi les Corses auraient le droit au romanesque à outrance, tandis que nous autres, pauvres diables de Français, nous ne pouvons pas tuer un de nos semblables pour le meilleur des motifs sans qu'on nous cherche noise. Là-bas, les gendarmes ont aussi leurs heures de ridicule et ils arrivent toujours trop tard, mais les assassins sont mieux cotés que chez nous : on ne leur découvre aucune hérédité fâcheuse et on ne leur met jamais les aliénistes aux trousses. Ce ne sont nullement des malheureux irresponsables, ils ont la pleine possession de leurs facultés, surtout de leurs armes, et le public les respecte. En un mot, ce sont des hommes, pas du tout des phénomènes. *Graciosa* aime jusqu'à la tombe son pauvre assassin qui l'aime et lui demeure fidèle, mais en creusant cette tombe de ses ongles, elle découvre qu'il n'est pas le mort identifié par la police du pays. Après cette résurrection, les amants sont *retués* au matin de leur nuit nuptiale. La Corse est un beau pays. Nous lui devons Napoléon Ier, nos meilleurs agents de la sûreté et quelques volumes du genre de celui-ci. C'est assez pour intimider la France, tout en rendant certains lecteurs très prudents.

L'Epreuve de Julie Faurelle, par Louis Riballier. L'épouse d'un fou peut et doit divorcer de droit, il me semble. Et la meilleure preuve c'est que tout dernièrement une femme reconnue folle fut facilement séparée corps et biens de son mari sous prétexte de danger social. Alors ? Maintenant, quand on espère une guérison, c'est une question de pitié. Mme Julie Faurelle, très mal mariée, est obligée de se plus mal conduire, parce qu'on lui refuse le droit de refaire sa vie en aimant un être raisonnable. Il est tout juste qu'elle ne résiste pas à l'épreuve que la vie lui impose.

Voie nouvelle, par Luc. Des hobereaux de province qui sont scandalisés par un des leurs qui se met à se rendre utile. Il est vrai que l'exemple d'une femme dont il est amoureux le pousse au travail. Maintenant reste à savoir si se rendre utile quand même et travailler pour relever le niveau moral d'un peuple ou d'un milieu mondain n'est pas la pire des utopies.

L'Enfant bohémien, par René Montozon. Au moins ça nous change des éternels bohémiens, des tsiganes pleins de maléfices vendant la mauvaise aventure ! Il s'agit d'un pauvre petit garçon qui meurt au fond d'une roulotte et qu'on enterre dans le premier cimetière venu. La roulotte s'en va, le laissant, lui, l'inconnu, dans un pays inconnu, mais emportant une mère qui pleure séparée de lui de toute la vie et de toute la mort. Ce n'est rien, cette petite histoire, mais c'est touchant... parce que justement il n'y a rien d'autre que cette petite histoire d'une petite mort qui passe.

Mademoiselle Myriane, par Georges Normandy. Jamais on ne fera croire à l'innocence de cette jeune personne quand on aura lu la lettre qu'elle écrit de l'Hôpital. Certainement, c'est une pauvre créature, mais elle a du vice. Un être propre, ou seulement fourvoyé, n'écrirait jamais les lignes de début de sa lettre à son cher Charles. Maintenant il y a innocence et innocence, oui, et les mœurs de beuglant ne sont pas celles des demoiselles à marier.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Le Livre d'Amour d'Est. Durand pour Marie de Fourcy, marquise d'Effiat. Méditations de E. D. réimprimées sur l'unique exemplaire connu, précédées de la Vie du Poète par Guillaume Colletet et d'une Notice par Frédéric Lachèvre, 1 vol. in-8, Librairie Henri Leclerc. — *Voltaire mourant, enquête faite en 1778 sur les Circonstances de sa dernière maladie, publiée sur le Manuscrit inédit et annotée* par Frédéric Lachèvre, 1 vol. in-8, Honoré Champion. — A. V. Arnauld : *Souvenirs d'un Sexagénaire. Nouvelle édition, avec une préface et des Notes par Auguste Dietrich*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Garnier.

Voici, réimprimées sur l'unique exemplaire connu, les **Méditations de E. D.** (1611), ou **livre d'Amour d'Est. Durand pour Marie de Fourcy Marquise d'Effiat.** On ne savait jusqu'à ce jour presque rien sur la vie et l'œuvre de ce poète amoureux ; et même, d'après une mauvaise interprétation des initiales E. D., le volume unique des *Méditations* fut attribué, par les derniers bibliophiles qui le possédèrent, à Gilles Durant de la Bergerie. C'est M. Frédéric Lachèvre, auquel nous devons déjà tant de magnifiques études sur la poésie au XVII^e^ siècle, qui a restitué cet ouvrage à son véritable auteur, et a mis toute son érudition curieuse à retrouver les vestiges d'une vie oubliée. E. Durand fut un poète presque célèbre, au commmencement du XVII^e^ siècle, et sans doute le bruit de

sa renommée serait venu jusqu'à nous, si, volontairement, le silence n'avait été fait autour de son nom et de ses œuvres. Attaché à la Reine mère, Marie de Médicis, dont il était le poète ordinaire, il se mit, écrit Colletet dans la notice qu'il lui a consacrée, « à pratiquer la connaissance d'un nommé Siti, florentin, qui avait été secrétaire de l'Archevêque de Tours, Galigay, frère de la Maréchale d'Ancre, et ce fut par les inductions de cet étranger passionné qu'ils travaillèrent ensemble à la composition d'un libelle diffamatoire contre la personne du Roy mesme et sur les affaires du temps: ce qui étant venu à la connaissance de Sa Majesté et de son conseil, Durand et Siti, atteints et convaincus du crime de lèse-majesté et par arrêt du Grand Conseil, furent condamnés d'estre rompus et brûlés avec leurs écrits en la place de Grève... » Ce libelle, qui ne fut d'ailleurs jamais imprimé, s'intitulait la *Riparographie*, ce qui signifie, comme l'explique M. Lachèvre, peinture d'un sujet méprisable : « il s'agissait de rabaisser le vol scandaleux de la faveur du fauconnier Albert de Luynes » ; il s'agissait aussi, pour Durand, ambitieux par amour, de prendre la place du fauconnier. Mais les pièces du procès ont été détruites, et on ne sait si le poète n'était pas la dupe du Florentin. Dans cette affaire, Durand a joué le rôle d'un comparse; il avait seulement traduit et corrigé le libelle.

Colletet ne dit pas, ne peut pas dire toute la vérité. Ce fut, ce semble, moins le diffamateur de Louis XIII que l'amant, heureux ou malheureux, on ne sait, de la Marquise d'Effiat, qui fut roué et brûlé. Ce fut, dit Colletet ,« le désir de paroistre encore plus qu'il n'estoit » qui le perdit. Son ambition était, par une situation importante, de se rapprocher de sa maîtresse. Ses *Méditations* sont l'expression d'un bel et sincère amour. « Il y a, dit encore Colletet, des sonnets, des stances, des chansons, des odes et des élégies passionnées et si pleines de nobles sentiments que son siècle n'a peut-être rien produit de plus fort ny de plus relevé... Ses élégies sont si enflammées qu'en les lisant il est bien malaisé de n'estre pas ému de ses ardentes passions. »

Quelques-uns de ces poèmes, écrits en une belle langue, se relisent encore avec intérêt aujourd'hui, mais la passion s'y est un peu effacée sous les métaphores vieillies. On pourrait relever quelques beaux vers :

Pourquoi suis-je tout seul sans toi dessous les cieux,

ou celui-ci, qui commence une élégie :

Voici des vers mourans et des plaintes de Cigne.

Et cette mélancolique pensée, déjà romantique :

Il me souvient encor des heures escoulées,
Nous pourmenant au frais des plus sombres allées.

Pour qu'on se fasse une idée exacte de cette poésie, je citerai, en entier, ce sonnet, qui me paraît un des plus beaux du recueil :

Pourquoy courez-vous tant, inutiles pensées,
Après un bien perdu qui ne peut revenir ?
Nous voulons rechercher tes liesses passées,
Pour en faire à ton cœur quelqu'une parvenir.

Quoi ? ne sçavez-vous pas, chimères insensées,
Que d'un plaisir perdu triste est le souvenir ?
Ouy, mais on peut encor d'espoir s'entretenir,
Quand un peu les douleurs ont nos âmes laissées.

Hé ! pourrois-je espérer de jamais convertir
Le crime de ma belle en un doux repentir ?
La constance en amour faict d'estranges miracles.

Quoy donc, faut-il aimer ? faut espérer aussi,
Car les refus de femme ont l'effect des oracles
Qui jurez bien souvent n'arrivent pas ainsi.

En lisant ces vers d'amour, on songe à leur inspiratrice, cette Marie de Fourcy, qui était belle. Elle fut la mère de Cinq-Mars, qui devait lui aussi, pour obtenir la main d'une autre femme, Marie de Gonzague, conspirer, et mourir sur l'échafaud. M. Lachèvre se demande même si le conspirateur de 1618 ne serait pas le père du conspirateur de 1642, si Est. Durand, l'amant de la Marquise d'Effiat, ne serait pas le père de Cinq-Mars.

§

Voltaire mourant. Enquête faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie, publiée sur le manuscrit inédit et annotée par M. Frédéric Lachèvre. D'après les recherches de M. Lachèvre, cette enquête, dont on ignore le nom de l'auteur, a été faite par un ecclésiastique d'un rang élevé, et par ordre d'un évêque. Dans quel but ? Sans doute pour expliquer le refus par le clergé de Paris d'accorder au corps de Voltaire la sépulture chrétienne. On dirait, lorsque ce pieux abbé prononce le nom de Voltaire, du chef des mécréants, dit-il, qu'il parle du diable lui-même. Il est bien persuadé que cette horrible mort est la punition divine d'une vie scandaleuse. C'est pénible de voir tous ces prêtres, attirés vers le cadavre de Voltaire, se pencher sur son agonie pour lui arracher la rétractation de ses écrits : « Le curé de Saint-Sulpice avait obtenu de la garde du malade qu'elle tiendrait registre de tout ce que Voltaire avait proféré contre la religion pendant sa dernière maladie, en sorte que la garde eût été entendue en déposition avec d'autres témoins affidés, si quelqu'un eût présenté requête au Parlement. » (*Journal des Débats*, samedi 30 janv. 1869.)

Voltaire, se sentant mourir, n'a qu'une préoccupation : ne pas être jeté à la voirie, après sa mort, comme la Lecouvreur. Pour cela, il est prêt à entamer des négociations avec le clergé, et il prépare une soi-disant rétractation, comme un traité diplomatique. Il argumente avec le curé de Saint-Sulpice, lieutenant de l'archevêque. Mais, dès que la crise est passée, il oublie ses craintes et retrouve son ironie. Un bon abbé, l'abbé Gautier, se présente pour le confesser. C'est une âme simple. Voltaire l'accueille avec grâce, et n'a pas de peine à le rouler : il lui fabrique une rétractation équivoque. Mais le curé de Saint-Sulpice consulté ne se contente pas de cette formule. Si bien que lorsque le curé et l'abbé, la veille de la mort de Voltaire, revinrent pour lui faire signer une rétractation sérieuse, le pauvre moribond se fâcha et pria qu'on le laissât mourir en paix.

M. Lachèvre attache peut-être trop d'importance, à notre point de vue, aux jugements de Tronchin sur Voltaire. Tronchin fut sans doute un beau caractère, mais d'une rigidité un peu trop protestante. « Il est bien mortifiant pour l'esprit humain, écrit-il, de penser que, malgré qu'on en ait, Voltaire est un fripon, un étourdi, un homme sans jugement et sans conduite. » Voltaire est mort sans résignation : c'est qu'il sentait, dans son corps malade, son esprit, son cerveau toujours aussi sains, aussi jeunes : il conserva sa lucidité cérébrale jusqu'à la dernière seconde. C'est d'ailleurs ce qui caractérise Voltaire, cette clarté merveilleuse de son esprit ; son cerveau est comme un philtre qui clarifie toutes les idées qui le traversent. Il sut admirablement profiter, s'assimiler la science des autres : il avait en lui une méthode instinctive qui lui permettait de construire avec les matériaux des autres. C'est l'essence même du génie français.

Autre document inédit : M. Lachèvre publie intégralement *les Quatrains du Déiste ou l'Anti-Biyot* (1622). Ce sont, avec les sonnets de Des Barreaux, les seuls documents en vers exposant les théories du libertinage au XVII^e^ siècle, de 1600 à 1660. Les *Quatrains du Déiste* eurent une grande influence sur l'esprit public, parce que, par leur médiocrité même, ils étaient à la portée de toutes les intelligences.

§

Voici une nouvelle édition d'un ouvrage à peu près introuvable et qui n'avait pas été réédité depuis 1833 : **Souvenirs d'un sexagénaire**, par A. V. Arnault, où le vieil écrivain a recueillli, avant de mourir, les faits les plus curieux de sa vie. Ce livre, comme l'écrit le préfacier, M. Dietrich, est un document essentiel sur les années immédiatement antérieures à la Révolution, à partir de l'avènement de Louis XVI, et sur la Révolution elle-même... On y trouve des anecdoctes sur les principaux artistes dramatiques de cette époque et

sur un grand nombre de littérateurs. Arnault ne raconte guère que ce qu'il a vu, mais il vécut à une époque où le spectacle de la vie était mouvementé : il a vu et il décrit les exécutions de la Terreur. Voici l'exécution de Danton. C'est un tableau, en quelques lignes :

Au pied de l'horrible statue, dont la masse se détachait en silhouette colossale sur le ciel, je vis se dresser, comme une ombre de Dante, ce tribun qui, à demi éclairé par le soleil mourant, semblait autant sortir du tombeau que prêt à y entrer.

L'éditeur nous avertit que l'édition actuelle en quatre volumes répond exactement à la division de l'édition originale. Je parlerai plus amplement de ces *Souvenirs*, lorsque les trois autres volumes auront paru.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848*, tome II ; Félix Juven, 5 fr. — Paul Matter : *Bismarck et son temps*, tome III ; Alcan, 10 fr. — Baron Albert Verly : *Les Etapes douloureuses* ; H. Daragon, 6 fr. — H. Seignobos et Albert Métin : *Histoire Contemporaine depuis 1815* ; Armand Colin, 5 fr.

Louis-Napoléon Bonaparte et la Révolution de 1848, tome II, par André Lebey. — M. André Lebey poursuit la série de ses intéressantes études sur la Révolution de 1848 et sur l'accession de Louis-Napoléon Bonaparte au pouvoir. Le tome précédent (1), annoncé lui-même par un premier ouvrage sur les tentatives de Strasbourg et de Boulogne, racontait les événements de 48, les journées de février et de juin. Il en déduisait la théorie politique et sociale, ceci dans une manière minutieuse, insistante, jusqu'à produire, il nous semble, dans cet ordre des appréciations, quelque pléthore, quelque enchevêtrement : critique dont l'ouvrage de M. Lebey ne doit pas souffrir, dans notre pensée, car les inconvénients qui proviennent, comme ici, du « trop », sont d'heureux inconvénients, et il n'y a de regrettable que le « pas assez ». Ce tome second procède, de même, par exposés mêlés de considérations. Il y a, dans ces considérations, une réelle richesse historique, de même que, dans le tableau des faits, une grande richesse d'informations.

Dans la première partie de son histoire, M. Lebey nous montrait, à propos de l'insurrection de février, de la première élection de Louis-Napoléon et des journées de juin, le rapport de Louis-Napoléon Bonaparte à la Révolution de 48. Ce rapport, qui se résume en cette formule : Etant donné 48, nul autre que Napoléon III n'était possible, comme représentant efficace et fort de l'avenir réalisable alors », ce rapport, bien qu'il soit une des grandes vérités historiques du XIXe siè-

(1) Voir *Mercure de France*, du 16 février 1908.

cle (vérités peut-être pas très heureuses, comme ce siècle les a faites presque toujours), n'est pas aussi communément admis qu'on pourrait croire; ou alors, il n'est pas admis avec la franchise, la largeur et la précision dont, pour sa part, M. Lebey a donné l'exemple. Nous avons rouvert quelques ouvrages, à ce propos, notamment quelques-uns de ceux qui portent la date et la marque de cette époque-ci, de notre époque, et nous y avons perçu, dans la sobriété des développements sur ce sujet, comme un dépit d'avoir à faire la part de Louis-Napoléon en 48. Pour une catégorie d'historiens, dont le nom de M. Seignobos, ou même celui de M. Emile Bourgeois, résume assez bien les tendances, Louis-Napoléon n'est qu'un dernier venu qui l'emporte par surprise, un « outsider » qu'on voit gagner le prix sans grand intérêt, car il n'évoque pas les véritables conditions de la course, les véritables éléments de la lutte. Ou encore, c'était trop facile, c'était classique: « Neveu de Napoléon », « l'Anarchie engendre la Dictature », et ce dernier cliché dispense d'en dire plus long sur Louis-Bonaparte. La méthode de M. Lebey, avons-nous dit, n'admet pas cette sorte de paresse d'esprit, de l'esprit de parti négligeant de donner leur exacte proportion aux faits, sous prétexte qu'ils lui sont antipathiques. Cela permet à l'auteur de montrer les événements, non pas tels qu'ils apparaissent après coup, mais pour ainsi dire en train de se faire. Ce procédé implique une grande variété d'aperçus, de notations, d'analyses, de nuances, et c'est bien cette multiplicité compréhensive que nous trouvons dans le tableau des faits, des caractères, des idées et des intérêts.

La position de Cavaignac après les journées de juin (qui, par contraste, fait si bien ressortir la position de Louis-Napoléon à la même époque) est, par exemple, mûrement appréciée. A vrai dire, elle résume toute la fausseté de la situation créée par les journées de février, compliquées des journées de juin. Vous renversez un trône à l'improviste. Là-dessus, vous voyez se lever un formidable mouvement socialiste. Vous ne l'aviez pas voulu, ce mouvement, politiques de 48, gens du *National;* mais qu'attendiez-vous d'autre ? La Révolution manquait, au fond, de motifs proprement politiques ; et quand elle revêt son véritable caractère, son caractère social, son caractère de guerre sociale, vous voilà pris au dépourvu, avec vos petites formules. Eh bien ! nous admettrons donc le peuple aux affaires, nous aurons des ouvriers dans notre Gouvernement provisoire. Encouragé, le mouvement socialiste déborde de toutes parts. Voici le gouvernement de la Rue, « le gouvernement du Pas-de-gouvernement », avec les timides essais de résistance d'une vague conscience gouvernementale, poltronne et surtout égoïste. (M. Lebey s'est complu à étaler cet égoïsme, qui n'avait pas encore été si clairement aperçu.) Dès lors, la Révolution est en contradiction avec elle-même : elle est socialiste ou

elle n'est pas, et le gouvernement issu d'elle est anti-socialiste ou il n'est pas. Non, il ne peut être socialiste, sous peine de ne pouvoir rien gouverner du tout, le socialisme n'ayant pas encore fait son éducation politique (en France, la fera-t-il jamais?). Voici donc une révolution incapable de se gouverner et de gouverner, par la fatalité de son principe même. Or, vous avez beau être révolutionnaires, il vous faut gouverner si vous voulez vivre, même en tant que révolutionnaires : voyez le Comité de salut public. C'est alors que nous avons cette mirifique idée des Ateliers Nationaux. Mais nous sommes si divisés, si égoïstes, que nous voyons ici surtout une occasion d'éliminer un rival, Louis Blanc, dont l'influence nous gêne, et que nous réalisons cette idée, qui est de lui, d'une façon volontairement absurde, afin d'en discréditer l'inspirateur. On sait le reste : la concentration, par là, des forces ouvrières et la tentative de les licencier amenant l'épouvantable insurrection de juin. Que l'auteur de la répression, que Cavaignac, devenu dictateur, pût fonder un gouvernement durable, comment l'admettre ? Il a brisé la Révolution socialiste, mais cela le sépare du peuple, et il a beau, avec sa rudesse de vieux Spartiate (jamais il ne mérita mieux ce nom, en tous sens !), poser en loi l'amour de la République, le peuple n'aimera jamais la République de Cavaignac. La Révolution purement politique, celle que les dirigeants voulaient tout au début, sera-t-elle du moins faisable, maintenant que le péril démagogique est écarté? Aurons-nous la République conservatrice ? Cavaignac, ici encore, est impuissant. Il ne suffisait pas d'avoir ici l'appui de Marrast et du *National*, il fallait compter avec les partis de droite. Il ne sut pas se les concilier. A-t-on remarqué que sa situation vis-à-vis d'eux était exactement, après les journées de juin, celle de Thiers, à l'égard des mêmes partis, après la Commune ? Là où l'habileté de Thiers devait échouer, comment la gauche rigidité de Cavaignac eût-elle réussi ? Thiers dut démissionner. De même, faute de s'entendre avec la rue de Poitiers, Cavaignac dut renoncer à la présidence de la République. Eût-il même été élu, dans l'hypothèse d'une entente? C'est fort douteux, car, dans la confusion générale, un seul nom représentait alors une situation claire, organique, celui de Napoléon. Dans ce second volume, M. Lebey étudie plus particulièrement, de ce point de vue, la seconde élection et l'élection à la Présidence.

Au moment de cette dernière élection, M. Lebey sent, dirait-on, un doute passer sur ses sympathies d'historien ; en tout cas, il fait effort pour prendre une position tout à fait objective (qu'il fera bien de garder); c'est ce qu'indique cette question qu'il se pose : « Louis-Napoléon présentait-il toutes les nécessités requises dans la tâche formidable qui lui était dévolue?... Quand on envisage tous ceux qui

l'entourent, il apparaît bien le meilleur, mais à défaut d'un meilleur encore, qui n'était pas là. »

Ce second tome s'achève par une substantielle étude sur le principe des « Nationalités », étude qui était indispensable, quand on sait la place que tint ce principe dans la carrière de Napoléon III. Il y a là toute une psychologie européenne, — côté de l'opposition à l'œuvre de la Sainte-Alliance, — des plus intéressantes, avec des pages généreuses. Souhaitons à M. André Lebey de pouvoir retrouver intacte cette belle confiance, si, dépassant la date du Coup d'Etat, il lui advient de pousser jusqu'à 1859 et jusqu'à 1866.

Bismarck et son temps, par Paul Matter. — M. Paul Matter termine, dans ce troisième volume, son histoire de Bismarck. « Triomphe, splendeur et déclin », c'est la période qui va de 1870 jusqu'à 1898. C'est Sedan, la proclamation de l'Empire Allemand à Versailles, c'est l'heure magnifique du Congrès de Berlin, et c'est enfin, après la mort de Guillaume Ier, la brusque disgrâce, la retraite à Friedrichruhe, la disparition dans la gloire. On a loué, à propos des deux précédents volumes, la clarté du récit de M. Paul Matter, et aussi la valeur d'une information qui a pu mettre en œuvre des documents dont la mort seule de Bismarck pouvait permettre l'usage. Ces qualités sont encore celles de ce troisième volume. Elles s'affirment dès les premières pages, où la vérité définitive semble dite sur l'élection du prince Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne. On avait toujours pu se douter que la candidature du prince se rattachait étroitement au système de provocations à l'égard de la France pratiqué par Bismarck après Sadowa. M. Matter nous apporte une certitude là-dessus. La provocation était préméditée dès octobre 1868. Bismarck, qui voulait la guerre avec nous, était fixé, dès ce moment, sur l'accueil violent que cette candidature trouverait chez nous, et, pour cela, il l'encouragea de toutes ses forces. Parmi les faits caractéristiques à cet égard, faits élucidés en général depuis peu, et qui sont d'autant plus significatifs qu'ils se rapportent à la toute première période de l'affaire, M. Paul Matter distingue ceux-ci : les conversations, en mars 1869, de M. Rances y Villanova, ancien ambassadeur à Berlin et se rendant à Vienne, son nouveau poste, avec le chancelier de Bismarck ; le départ, dix jours après cela, du diplomate Th. de Bernhardi en Espagne ; l'article de la *Gazette d'Augsbourg* du 26 avril 1869, posant à grand fracas la candidature Hohenzollern, article assurément inspiré par Bismarck ; enfin, l'entrevue de Salazar et du prince Antoine de Hohenzollern, père de Léopold, par l'entremise du baron de Werthern, ambassadeur prussien à Munich, entremise évidemment autorisée par Bismarck, chef immédiat de Werthern. D'autres faits suivirent, on le sait ; mais

ceux-ci, étant les plus anciens, sont excellemment explicites pour ce qui est de la provocation préméditée de longue date.

Le côté machiavélique du génie de Bismarck s'accuse ainsi, avec une force unique, durant cette période qui va du lendemain de Sadowa à la déclaration de guerre de 1870. Nous laisserons à d'autres des indignations faciles. N'a pas qui veut, remarquons plutôt cela, cette astuce formidable, car n'a pas qui veut les qualités dont elle n'est que l'indice : la perspicacité comme d'un voyant, l'intuition du réel, le sens de la tendance dominante des choses, de la direction à suivre. La croyance en l'identité de la force et du droit se justifie, chez Bismarck, par de profonds mérites psychologiques, qu'il serait trop long d'examiner ici. Et du reste on a tout dit, et M. Matter lui aussi a tout dit, sur le réalisme du génie bismarckien.

Cette intelligence éminemment concrète continua de s'affirmer, après la guerre, dans la grande œuvre d'organisation de l'Empire Allemand. La Constitution fédérale de 1867, devenue, en 1871, moyennant quelques remaniements, la Constitution du nouvel empire, ne contient que des dispositions purement pratiques, sans aucune déclaration de droits humains et civiques. Et de fait, la meilleure façon de garantir « les droits de l'homme et du citoyen », c'est de pratiquer la politique des réalités et du succès. C'est ce qu'on peut dire des mesures de prévoyance sociale que l'Allemagne a inscrites dans sa législation. Ces mesures, avec la « politique d'affaires » qui s'y rattache, furent un des principaux objets de l'activité de Bismarck : « Après avoir réuni en bloc tous les Allemands, constate M. Matter, il se préoccupa de leur assurer l'existence matérielle ; ce fut le constant souci de ses dernières années. » M. Matter a étudié avec soin cette politique sociale et économique. Il a montré comment, après 70, l'Allemagne unifiée avait à se constituer économiquement. A l'unité nouvelle correspondaient de nouvelles méthodes économiques, fiscales et financières. Le Chancelier s'appliqua à cette tâche, pour laquelle il délaissa son *Kulturkampf* (on connaît ce conflit des intérêts catholiques et protestants, aggravé par l'intransigeance de Pie IX, apaisé par la souplesse de Léon XIII, et définitivement conjuré par les concessions de Bismarck, qui vit fort bien que cela le mènerait autrement fort loin, trop loin). La période des lois sociales fut celle des menaçants commencements du socialisme démocratique, auquel Bismarck voulut opposer un socialisme d'Etat. A l'extérieur, il ne cessa de poursuivre l'isolement de la France, fit la Triplice, mais ne put se concilier complètement la Russie. Les fêtes de Cronstadt et de Paris attristèrent ses dernières années. M. Matter rappelle les divulgations retentissantes par lesquelles, du fond de sa retraite, il voulut rejeter la responsabilité de l'échec sur son chétif successeur, le malheureux Caprivi.

En congédiant son terrible Chancelier, Guillaume II ne renonça point, malgré certaines apparences, à la politique de Bismarck. Au fond, il n'en pratiqua que mieux le Bismarckisme, un Bismarckisme sans Bismarck, un Bismarckisme rajeuni, assoupli, mais toujours de même essence. Et voici que les affaires du Maroc viennent de montrer, en effet, que rien n'est changé en Allemagne depuis le traité de Francfort et depuis la retraite à Friedrichruhe. Dans ces récentes complications, la France fera ce qu'elle pourra, mais il faudrait qu'elle eût bien perdu le sens des réalités pour s'illusionner ici, pour voir, dans la politique de Guillaume II, autre chose que la pure et implacable tradition de Bismarck. Il n'est pas mauvais d'exprimer cette réflexion à propos de ce livre, dont M. Paul Matter vient d'écrire la dernière page en une heure vraiment caractéristique.

Les Etapes douloureuses, par le Baron Albert Verly. — Fils du colonel baron Verly, qui commanda l'escadron des Cent-Gardes pendant la guerre de 1870, M. le baron Albert Verly a réuni dans ce volume les lettres que son père adressa quotidiennement aux siens durant les premières semaines de la campagne, c'est-à-dire pendant la période qui va de l'arrivée à Metz jusqu'à la catastrophe de Sedan. Durant ce laps, le colonel, en raison de ses fonctions, a constamment suivi Napoléon III; et c'est l'existence douloureuse de l'empereur, du pauvre homme approché de tout près, qu'on nous retrace jour par jour. M. Albert Verly a de plus eu recours aux récits de son père, ainsi qu'aux lettres et aux récits des officiers, des sous-officiers et des soldats de l'escadron des Cent-Gardes. En voilà assez pour indiquer l'intérêt et la valeur de ce livre qui est, dans toute la force de la chose, un recueil de témoignages oculaires. On voudra lire surtout les détails si poignants de l'arrivée fatidique de l'Empereur à Sedan (« Sire, la voie est libre jusqu'à Mézières », — Mézières, le salut, au moins momentané, — disait le chef de gare, « on peut encore passer » ; Napoléon refusa...); les détails aussi, effroyables, de la capitulation, de l'entrevue du général de Wimpfen avec de Moltke et Bismarck; ceux enfin des entrevues suprêmes de Donchery et de Bellevue. A la fin du volume est reproduit un curieux récit du comte Fleury sur la captivité de Wilhemshœhe. Ce livre est de la sorte un document douloureusement vécu et, quoique sans portée générale, des plus sérieux sur la guerre de 1870.

Histoire contemporaine depuis 1815, par Ch. Seignobos et Albert Métin. — Ce Manuel d'Histoire contemporaine, depuis 1815 jusqu'à nos jours, a toute la précision qu'un professeur peut atteindre dans de telles œuvres. Les matières sont fort habilement disposées en ensembles, en groupements clairs, où les faits de l'histoire européenne au XIX^e^ siècle sont rassemblés selon leur nature, politique, sociale, économique, intellectuelle. Trois chapitres résument

l'histoire des puissances européennes au dehors, en Afrique et en Asie. La civilisation américaine, latine au sud, germanique au nord, est également retracée à grandes lignes. Et c'est parfait. Ce manuel rappelle l'ouvrage récent de M. A. Malet. Son caractère, d'ailleurs, est proprement scolaire. Le professeur, le haut universitaire, l'homme de l'enseignement d'Etat se retrouve dans certaines particularités significatives de l'économie du volume (par exemple, le peu de place donné au second Empire), et dans certaines statistiques humanitaires et libérales, précédées de phrases dans ce goût : « Il s'est produit de notre temps un changement dans les sentiments des hommes. Jusque-là les hommes étaient durs l'un pour l'autre... », et maintenant, c'est entendu, après la déclaration des Droits, ils sont très tendres! O professorales, officielles abstractions!

EDMOND BARTHÈLEMY.

ETHNOGRAPHIE, FOLK-LORE

Encore le Bovarysme collectif. — Edward Wilmot Blyden : *The three needs of Liberia*, Londres, M. Phillips, 8°. — Fr. Boas : *Decorative designs of alaskan needlecases*, 8°, Extr. des Proceedings U. S. National Museum, Washington, juillet 1908. — Memento.

Depuis mon article sur quelques cas de **Bovarysme collectif** (1), j'ai reçu des renseignements complémentaires sur divers points de détail. En premier lieu, il importe de rectifier ce que j'ai dit du livre de M. Max Anély, *les Immémoriaux :* l'auteur a vécu en Océanie assez longtemps, et a reconstitué les phases de la christianisation des Maori d'après des documents de première main. J'ai relu à ce propos l'ouvrage important de l'un des missionnaires, W. Ellis, qui, dans ses *Polynesian Researches* (1829), décrit avec enthousiasme le recul des formes sociales et des conceptions maories devant le christianisme. Son livre et celui de M. Max Anély présentent un même phénomène sous deux aspects contraires, dont la moyenne se voit actuellement en Nouvelle-Zélande, où il y a eu adaptation du christianisme par les Maori néo-zélandais : il paraîtrait (2) que les Maori médecins, avocats, politiciens, prédicateurs, professeurs ne sont pas de sang pur, mais que ce sont des métis; ils se sont groupés et ont formé le parti des Jeunes-Maori, à tendances « nationalistes » limitées. Il est utile de rappeler que les Maori ont des traits réguliers, souvent beaux, que la couleur de leur peau va du brun chocolat au brun clair et que leur nombre ni leur force économique ne sont de nature à faire naître une « guerre de couleur ». Ainsi mon exemple était mal choisi : car il est évident qu'un métis est par sa

(1) *Mercure de France*, 1908, t. LXXIII, pp. 228-242.
(2) B. Pullen-Burry dans l'*Archiv für Rassen-und Gesellschaftsbiologie*, 1908, p. 292, note.

physiologie même un bon terrain pour des compromis illusionnistes.

Dans mon article, j'ai parlé de l'attitude du Dr Blyden, le seul Libérien, peut-être, qui ait vu les causes profondes du désarroi de son pays. Il a exposé ses points de vue à plusieurs reprises, et tout récemment dans une conférence sur **les trois besoins du Libéria**, faite le 26 janvier 1908 à Lower Buchanam, et parue en brochure de propagande.

Il y marque nettement la contradiction qu'il y a pour les Nègres libériens à accepter une organisation sociale et une tendance mentale et sentimentale fondées « sur un système étranger auquel ils ont été eux-mêmes imparfaitement entraînés » et le danger qu'il y a pour eux à « admettre sans discussion que les théories religieuses et sociales qu'ils ont apportées de l'autre côté de l'Océan doivent être adaptées à tous les besoins de leurs frères non-expatriés ». M. Blyden a donc conscience de ceci : qu'il y a antagonisme psychologique entre les Libériens et les Nègres païens.

Ceux-ci d'ailleurs sont nécessaires à la vie économique du Libéria, pour cette simple raison qu'ils sont actifs et travailleurs, au lieu que les Libériens sont négligents et maladroits. En sorte qu'une grève, ou un exode des frères païens signifierait la mort à brève échéance pour les frères chrétiens. Cette différence d'attitude active, M. Blyden la constate sans l'expliquer. Elle provient sans doute partiellement de l'idée biblique, que le travail est une punition, en tout cas un acte pénible, non-naturel; et davantage du dégoût d'agir, et de vivre, qui envahit tout individu et tout groupement en qui ne s'équilibrent pas deux tendances opposées d'origine physiologique ou deux conceptions contradictoires. Or, il est certain que la conception christiano-libérienne s'oppose directement à la conception dynamiste naturelle, qui seule existe chez les Nègres païens, comme chez nous, où elle dirige la vie sociale, ne laissant au christianisme que le rôle d'un vêtement de cérémonie.

Il s'agit donc pour les Libériens de sortir de ce déséquilibre interne qui se traduit par un non-agir général. Il leur faudrait, suivant le Dr Blyden : 1° l'émancipation, 2° l'illumination, 3° l'harmonisation. Pour s'émanciper, ils doivent rejeter les liens qui enchaînent encore leurs âmes : « A mesure que nous étudierons davantage les coutumes africaines et le Royaume de Dieu qui est en nous, nous trouverons que l'économie politique de l'homme blanc n'est pas notre économie politique, que sa philosophie morale n'est pas notre philosophie morale et que, bien plus encore, sa théologie n'est pas notre théologie; et partout où il a réussi à nous les imposer, il y a eu atrophie et mort ».

Bien : et que faire? « Rétablir en nous-mêmes, dit le Dr Blyden, le Royaume de Dieu. » Mais comment ?

C'est précisément ce que notre Libérien ne dit pas. Il conseille en termes vagues à ses frères de s'émanciper, de s'illuminer (entendez, je pense, de s'instruire) et de s'harmoniser (c'est-à-dire, je suppose, de s'entendre entre eux et de détruire en eux-mêmes le désaccord interne), et pour le reste de laisser faire le bon Blanc qui, ainsi que je l'ai dit, prend depuis deux trois ans un soin pieux des finances, des routes, des richesses naturelles du Libéria.

Il se peut, et on le leur souhaite, que les nègres libériens réussissent, en cherchant à rétablir « le Royaume de Dieu » qu'ils s'étaient laissé ravir, et que, revenus en cet état psychologique proprement paradisiaque, ils construisent avec des matériaux neufs une civilisation neuve, personnelle originale; encore faudra-t-il, toute vie sociale se fondant pratiquement sur le maniement d'une technique, qu'ils commencent par se donner de quoi produire, de quoi manger, de quoi construire. Et sur ce domaine, où ils devraient être seuls maîtres, de l'aveu du Dr Blyden lui-même ils ne peuvent se passer du Blanc ni du Noir païen.

J'ai regret maintenant d'avoir tant insisté naguère sur le côté comique de la pseudo-civilisation libérienne : le destin de cette République est profondément tragique. Et il apparaît surtout tel si on se rappelle que ce n'est pas le premier groupement qui se débat ainsi dans des contradictions pratiques et psychiques mortelles. Le sort des Libériens actuels évoque brutalement la fin des grands empires de l'antiquité, le choc du monde égyptien et du monde grec, du monde grec et du monde hindou, du monde romain et du monde grec, du monde gréco-romain et du monde hébreu, du monde germanique et du monde gréco-romain. Et comme transplantations comparables, voici les Hébreux en Egypte ou à Babylone, les peuplades entières transportées par les rois de Perse, les légions soudées à des sols barbares... Mais nul ne nous a conservé le détail de ces luttes et de ces souffrances; et l'historien a beau jeu maintenant de constater les résultantes seulement du jeu des forces, et de noter çà et là quelques soubresauts d'agonie.

§

Les dessins stylisés des demi-civilisés dérivent-ils ou non de dessins réalistes? Actuellement, chez nous, dans l'art ornemental de Grasset et de son école, par exemple, le procédé de stylisation serait aisé à reconnaître si même on n'avait des manuels où il est exposé avec précision. Mais pour l'antiquité et surtout pour les demi-civilisés, la question est sans cesse discutée à nouveau. Il y a une trentaine d'années, on regardait couramment le dessin géométrique ou le dessin stylisé comme la forme de début; il semblait plus simple de tracer des lignes, des ronds, des zigzags, et de les combiner que

d'imiter des objets naturels. Or, les ethnographes ont découvert qu'il est beaucoup plus difficile à des demi-civilisés, tout comme à des enfants, de tracer volontairement un dessin géométrique, auquel rien de réel ne correspondrait, que d'imiter la nature. Et on a découvert que même des dessins nettement géométriques étaient des dessins d'après nature, et voulus tels : tel le triangle ornemental de certains Indiens du Brésil, qui représente la pièce d'étoffe qui couvre le pubis des femmes et passe entre les jambes. Haddon (*Evolution en art*), E. Grosse (*les Débuts de l'art*) et bien d'autres théoriciens ont alors suivi cette voie et constaté que, dans l'immense majorité des cas, ce qui nous semble de la stylisation est, aux yeux des artistes demi-civilisés, du réalisme absolu. Puis on a fait remarquer que souvent cette pseudo-stylisation était un effet de la technique, et que la géométrisation même était une imitation directe d'une technique : les quadrillages sur poterie sont dus originairement aux filets de cordes où on mettait les vases encore mous pour les empêcher de se déformer ou d'éclater au soleil. Enfin, une troisième théorie veut que les motifs conventionnels soient secondaires, c'est-à-dire dus à une combinaison des formes décoratives d'origine technique avec des formes réalistes.

M. Boas a mis à l'épreuve ces théories en étudiant **l'Ornementation sur étuis à aiguilles en os des Esquimaux**, étuis conservés au Musée national de Washington. Son article est largement illustré et permet de bien constater que toutes ces théories sont beaucoup trop étroites : elles ne tiennent pas compte notamment de l'élément rythmique, ni surtout de la fantaisie individuelle. D'un même point de départ, par exemple deux cercles concentriques, divers artistes esquimaux, travaillant indépendamment, arrivent à des décorations entièrement différentes, soit réalistes (tête, animal) ou géométriques, ou les deux ensemble en combinaisons diverses. En outre, M. Boas, étudiant cette fois comparativement les dessins sur poteries, tissus, vannerie, etc., des Amérindiens, note qu'ils dépendent d'un élément jusqu'ici dédaigné, le plaisir qu'éprouve le décorateur à faire des choses difficiles, le plaisir de la virtuosité, et qui suffit à traverser ou à dévier le courant traditionnel. Il n'y a donc pas, dans l'évolution de l'art à ses débuts, deux ou trois tendances simples, mais un grand nombre de tendances complexes.

Memento. — Je parlerai la prochaine fois des publications reçues : Fr. de Zeltner, *Notes sur la sociologie soudanaise; Troglodytes Sahariens*, etc. ; Benhazera, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Jourdan ; Webster, *Secret societies*, New-York, Macmillan Co.

A. VAN GENNEP.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Louis Dimier: *Fontainebleau*, Collection des Villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — André Maurel: *Petites villes d'Italie*, tome II, Hachette, 3 fr. 50. — Eug. Montfort: *Le Chalet dans la montagne*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Dr A.-F. Legendre: *Deux années au Setchouen*, Plon, 5 fr. — Vidal de la Blache: *La France*, Hachette, 25 fr.

Fontainebleau, avec ses transformations successives depuis François Ier seulement, retrace, peut-on dire, l'histoire artistique de la monarchie pendant trois siècles. Mais le château existait antérieurement et l'on peut faire remonter à Louis VII au moins (1169) cette résidence des rois de France qui vit toutes les splendeurs et les galanteries de la cour des Valois. De cette première époque, il n'est à peu près rien resté, et de celle qui commence avec François Ier, les reconstructions et les aménagements successifs ont laissé peu de choses. Fontainebleau s'étendait d'abord sur la cour ovale, où subsiste, bien que très arrangé, l'ancien donjon. Les travaux commencèrent en 1528 et avec le répit des guerres civiles et des révolutions, ils ont duré en somme jusqu'à Louis-Philippe. De François Ier, on peut dater la Grande Galerie, la chambre du Roi, bien que très modifiées par la suite; une autre chambre contenant une cheminée superbe du Primatice et celle dite de la duchesse d'Etampes. Avec son successeur et Catherine de Médicis, les travaux furent poursuivis et la galerie d'Henri II est, à juste titre, un des endroits les plus célèbres du château, — encore qu'elle ait été fort abîmée par les architectes modernes. Henri IV fit également de Fontainebleau un de ses séjours préférés; on lui doit le Baptistère, la façade de la cour des cuisines, la galerie de Diane, des décorations superbes dans la chapelle de la Sainte-Trinité, en partie l'aménagement des jardins. Louis XIII et Louis XIV apportèrent ensuite l'art de leur temps, c'est-à-dire qu'ils effectuèrent nombre de modifications en ajoutant diverses parties, et la dernière époque de splendeur pour Fontainebleau fut celle de Napoléon Ier, — si l'on passe sur le néfaste Louis-Philippe, qui avait de bonnes intentions sans doute, — mais restaura, ou plutôt abîma tout, à tort et à travers. Le chapitre qui traite de ces tripotages est même un des plus curieux du livre de M. Dimier. — Je ne puis suivre page à page les développements de l'ouvrage, mais je puis dire au moins qu'il est fait en toute conscience, bien que ses explications, la topographie du lieu ne soient pas toujours suffisamment claires. Mais avec tant de modifications successives, de remaniements, il est assez difficile de se retrouver à Fontainebleau ; souvent les choses de plusieurs époques se mêlent; les appartements d'un règne ont été retapés aux règnes suivants; d'autres ont été supprimés et des parties superbes ont disparu, comme la galerie d'Ulysse, comme la Belle cheminée qui fut enlevée en 1752, lorsqu'on repré-

senta *le Devin du village*, de l'insipide Jean-Jacques Rousseau, et le livre, semble-t-il bien, aurait beaucoup gagné, — je regrette d'avoir à le répéter une fois de plus — si l'éditeur y avait inséré des plans successifs, qui permettraient justement de se rendre compte des transformations. — De nombreux souvenirs historiques se rattachent du reste à Fontainebleau, — dont les plus célèbres sont l'abdication de Napoléon Ier et les adieux faits à sa garde, —sujet popularisé par un tableau d'Horace Vernet. A côté du château, enfin, s'étend la forêt, — immense — et dont nombre d'endroits, — les gorges d'Apremont, Franchard, le Bas-Bréau, le Cuvier-Châtillon — ont une réputation justifiée. Mais il faut ajouter que, pour utiliser les appartements de Fontainebleau, on a eu l'idée, plutôt saugrenue, d'y installer un musée chinois.

§

Il m'est resté une excellente impression du premier livre de M. André Maurel sur les **Petites villes d'Italie** (1) et je suis heureux d'en présenter aujourd'hui le second volume, qui conduit par Milan, Pavie, Plaisance, Parme, Modène, Bologne, Ferrare, Ravenne, Ancône, Orvieto, Viterbe, etc., jusqu'aux portes de Rome. J'ai déjà dit tout le bien qu'il fallait penser de cet ouvrage, où les souvenirs d'histoire sont heureusement mélangés aux sensations artistiques, et l'idée fondamentale qu'il présente. Le deuxième volume continue ces récits abondants et pleins de notations précieuses où passent les grands souvenirs, les fautes et les crimes de la terre italienne, et il n'est pas, je crois, de plus rare plaisir que de parcourir, en dehors des cités à la mode, ces petites villes dont le passé fut si grand et où il reste encore tant de choses, en compagnie d'un guide attentif comme M. A. Maurel qui, lorsqu'il hésite même et se cherche, sait toujours mener le visiteur au point précis d'où il pourra tout voir et tout comprendre.

J'ai retardé jusqu'ici de parler du livre de M. Eugène Montfort, **Chalet dans la Montagne**, — des voyages qui sont des nouvelles et des nouvelles qui sont des voyages — et je m'acquitterai aujourd'hui d'autant plus volontiers que la lecture du volume m'a donné quelques heures surtout agréables. — C'est d'abord le récit d'une aventure, — aventure de femme naturellement — qui se déroule dans un hôtel des Alpes, au col du Lautaret ; puis le récit d'une visite à Florence, précieuse de sensations, sans parler d'anecdotes amusantes comme celle de la « maison à Patata », dont les belles Italiennes pensionnaires sont surtout des Belges. Suivent des croquis de paysages désolés, aux îles Chausey, proche Granville, de sinistre mémoire ; des notes rapides, un brin désenchantées, sur

(1) Mai 1906.

l'Angleterre, — Oxford, Londres, Glasgow, Edimbourg — le tout en style télégraphique, et enfin *Nuits d'Espagne*, des aventures *Tra los Montes*, à Barcelone, d'ailleurs assez pimentées. — La mode des livres de nouvelles a bien passé parmi la littérature contemporaine et M. Eug. Montfort a voulu sans doute prouver qu'on pouvait toujours en donner d'intéressants.

Deux années au Setchouen, de M. le docteur A.-F. Legendre, est le récit d'une mission envoyée par le ministère des Affaires étrangères et qui finit par s'établir à Tchen-tou, capitale de la province, à 3.200 kil. de Shang-haï, où le docteur fonda une école de médecine qu'il dirigea deux ans. Durant ce séjour, il put faire des observations curieuses et nombreuses sur la vie chinoise, les mœurs des habitants — surtout leur mentalité spéciale, — les arts, l'agriculture, les productions du sol, la constitution de la famille, etc... et il a rapporté un volume abondant, très documenté et qui toutefois peut se lire d'une traite. — Le voyage sur le Yang-tsé pour gagner Tchen-tou, à bord d'une jonque dont tout l'équipage a la gale (!), est plein de péripéties et de pittoresque ; une seconde expédition, entreprise plus tard à travers le pays, par Kia-Ting, Omi-Shan, le col du So-y-Ling, Foulin, Pe-tchang, est encore abondante en aventures, et l'ouvrage se termine par une étude sociale et économique de la région. M. le docteur Legendre y a consigné ses no es multiples et rapporte des anecdotes amusantes (1) ; mais peut-être s'y montre-t-il un peu trop optimiste, prêchant la rénovation de l'Empire Chinois par la science, les bienfaits de la civilisation occidentale, etc..., ce qui est évidemment d'un enthousiasme facile, et le rôle d'un bon médecin.

§

M. Vidal de la Blache enseigne la géographie d'une façon sans doute très scientifique, mais à laquelle nous aurons, je pense, beaucoup de mal à nous habituer. Cette science, déjà ingrate, aride, se trouve encore avec lui réduite à des schémas, à des exemples, et laisse de côté tout le pittoresque des paysages et des monuments, l'imprévu et la trouvaille des édifices et des sites. — La matière du volume actuel, qui a paru d'abord dans l'*Histoire de France* de M. E. Lavisse, a été simplement revue et appuyée de cartes et d'illustrations choisies selon les idées de l'auteur. M. Vidal de la Blache passe ainsi en revue la forme et structure du pays, sa physionomie ; donne une description générale de ses divers aspects, — et pour l'illustration, nous l'avons dit, procède par des exemples, des types : — Type topographique ; réveil de l'érosion dans les massifs anciens :

(1) On peut citer ainsi les détails qui concernent l'emploi des chaufferettes que les Chinois en hiver trimballent avec eux, non pour se chauffer les pieds, comme nous autres, barbares d'Occident, mais pour s'asseoir dessus ou simplement se chauffer le derrière et le ventre (p. 236.)

Le Cher en amont de Montluçon ; la Vilaine entre Rennes et Redon. — Types de villes dans l'Ardenne : Revin, Fumay. — Alpes françaises, types de vallées : Haute Vallée du Drac, Fort de la Bastille (Grenoble). — Alpes françaises méridionales. Habitat et déboisement. Le Chalp, canton d'Embrun. Marne calcaire de la vallée de l'Ubaye, etc. — Ainsi pendant trois cent cinquante pages in-4°. La France, nous dit en commençant l'auteur, est un être géographique. Son livre ainsi est l'étude du sol et de ses divisions naturelles. Quant à la partie historique et à la description de détail, elle n'existe pour ainsi dire point. — Cependant, si l'on voulait considérer le volume actuel non comme une géographie de la France, mais comme une *introduction* à cette géographie, nous pourrions trouver que l'ouvrage, parfaitement raisonné, déduit, appuyé sur des documents nombreux, est en tous points excellent.

Memento. — Le manque de place m'oblige à renvoyer aux numéros suivants les ouvrages de MM. F. Bournon, *Blois et Chambord ;* L. Réau, *Cologne ;* Collection des villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Raymond Gros, *Au pays du Dollar*, Messein, 3 fr. 50. — Morin Jean, *Archéologie de la Gaule*, Alcan, 6 fr. — E.-F. Gautier, *Sahara algérien*, Armand Colin, 15 fr. — A. Lerosey, *Loudun*, histoire civile et religieuse, Champion, 3 fr. 50. — O. Justice, *Essai sur l'art français dans les monuments civils*, Oudin, 3 fr. 50. — Ch. Huard, *Londres comme je l'ai vu*, Eug. Rey, 3 fr. 50. — G. Servières, *A travers l'Autriche-Hongrie*, Le Soudier, 3 fr. 50. — Comte de Lesdain, *Voyage au Thibet*, Plon, 4 fr. — J. Lionnet, *Chez les Français du Canada*, Plon, 3 fr. 50. — R. Hénard, *la Rue Saint-Honoré*, Emile Paul, 5 fr. — Legrand-Chabrier, *la Journée d'Arles*, Sansot, 1 fr. — Abbé J. Gaston, *Saint-Hippolyte, Contribution à l'histoire religieuse et artistique de l'ancien Paris*, Librairie des Saints-Pères, 7 fr. 50. — Abbé E. Dambrine, *Créteil*, Premiers monuments de son histoire, Vic et Amat, 3 fr. — Dr Oct. Gavard, *Voyage aux Cités d'or*, G. Oudin, 2 fr. 50. — A. Palliès, *Une ville d'Etats. Pézenas aux XVIe et XVIIe siècles*, etc.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Jules Delafosse : *La France au dehors*, Paris, Plon-Nourrit. — La question du Maroc. — La proposition de loi Messimy. — Pierre Pasquier : *L'Annam d'autrefois*, Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française, Paris, Challamel. — Les événements d'Indo-Chine. — Annexion du Congo à la Belgique. — Le projet d'emprunt du Congo français. — Action dans l'Adrar. — Memento.

M. Jules Delafosse, député, — un député qui s'est spécialisé dans l'étude des questions extérieures et qui vise, dit-on, l'Académie française, — vient de publier, sous le titre **la France au dehors**, une série d'articles dont l'ensemble, tant bien que mal, constitue un « livre ». M. Delafosse nous rappelle d'abord « comment nous avons

perdu l'Egypte ». C'est là, en effet, une histoire lamentable et qui devrait toujours être présente à nos esprits, surtout en temps *d'entente cordiale !* L'auteur prononce : « Dans la République, la politique extérieure est une improvisation continue : la mobilité parlementaire fait qu'elle n'a ni principe, ni suite, ni fixité. C'est ainsi que la puissance française a pu subir en Egypte un désastre comparable à la perte de l'Alsace-Lorraine, sans que la diplomatie républicaine s'en soit aperçue et sans que personne en supporte la responsabilité. » M. Delafosse, vous êtes ici de mauvaise foi. Votre haine pour la « gueuse », — qui vous poussera certainement à l'Académie, — trouble l'impartialité de votre jugement historien. Et si vous voulez égaler au moins M. Hanotaux, voici comment il eût fallu écrire votre phrase :

« En France la politique extérieure est une improvisation continue et la mobilité du caractère français fait qu'elle n'a ni principe, ni suite, ni fixité. » Cette affirmation, plus générale, serait aussi plus juste, car si M. Jules Ferry se heurta à l'élégant scepticisme de M. Clemenceau, M. de Choiseul connut les intrigues de la Pompadour, et tout cela se vaut, femmes, hommes et... régimes !

M. Delafosse nous entretien ensuite des « choses d'Orient », des « Massacres arméniens », des « Expéditions du Tonkin », de la « rupture avec le Saint-Siège », des « Conférences de la Haye ». Je ne puis insister sur tous ces points : c'est toute la politique internationale de ces vingt dernières années qui défile, jugée sévèrement de haut et surtout *a posteriori*. L'exposé des faits a sa valeur intrinsèque. La partie critique importe peu. Mais qu'il me soit permis d'admirer l'optimisme de M. Delafosse, dès qu'il aborde la **Question du Maroc**. « Le Maroc sera pour nous ce que sa situation géographique et l'ordre naturel des choses (admirez cette métaphysique !) veulent qu'il soit : un prolongement de l'Algérie française.

« Le commerce national qui, malgré l'état précaire et même hostile de nos relations, en ces dernières années, égale à lui seul et même dépasse la totalité du commerce étranger, y trouvera un marché sans cesse élargi et d'une richesse illimitée. Cet avantage, dût-il être le seul, justifierait les sacrifices que nous faisons aujourd'hui pour le *conquérir*. (Ceci, du moins, est franc, encore qu'en contradiction avec l'acte d'Algésiras.) Il en est un autre que l'on peut prévoir et qui n'est pas sans prix. Je veux dire que le Maroc peut devenir pour notre défense militaire une réserve incomparable... (Ici, M. Delafosse devient admirable...) Il faudra — et il est urgent d'y songer — chercher ailleurs les instruments de défense que la démocratie, de plus en plus antimilitariste, ne pourra plus ou ne voudra plus fournir. Il faudra, disons-le hardiment, recourir dans une mesure de plus en plus large aux contingents mercenaires et le Maroc, dans un

avenir encore éloigné, mais qui, je crois, se réalisera, pourra nous fournir l'équivalent de deux ou trois corps d'armée incomparables. »

C'est bien cela, M. Delafosse ! Je pressens moi aussi l'époque splendide où les mahallas de Moulaï Hafid nous permettront de reprendre l'Alsace-Lorraine. Mais je suis obligé, par contre, à ne considérer que les faits, de constater l'accueil déplorable reçu en Algérie par **la proposition de loi Messimy** qui, tendant à appliquer la conscription aux Arabes, me paraît propre surtout à réveiller dans notre empire algérien tous les ferments de révolte. Si M. Delafosse était logique avec lui-même et avec ses sentiments conservateurs et traditionalistes, il se souviendrait que, seule, une nation en décadence recourt aux troupes mercenaires ; il se rappellerait Carthage et le Camp des mercenaires. Nous allons armer les Arabes et les Kabyles. Nous avons armé les Annamites. C'est là, précisément, le point faible de notre politique de conquête qui, à un moment donné, nous peut mettre à la merci de nos fidèles sujets.

L'optimisme peut être une force, quand on est fort. Je crois qu'en l'espèce il constitue une vue inexacte du fait. Au Maroc, comme ailleurs, avec cette incompétence admirable qui constitue la caractéristique de notre politique *de tous les temps* (la démocratie antimilitariste, l'impéritie républicaine, etc., ce sont là simples arguments de réunion électorale), nous avons travaillé à la constitution d'une unité nationale. Nous avons fait les Etats-Unis d'Amérique. Nous avons réalisé l'unité germanique. L'unité ottomane s'élabore ainsi que l'unité chinoise. Voici, aujourd'hui, l'unité marocaine. A regarder de haut, il est bon, d'ailleurs, que les instincts envahisseurs et égoïstes des nations constituées parviennent, par leur opposition et leurs rivalités, à ces cristallisations. Il y aurait même là, pour un véritable historien, un admirable sujet d'étude. Et il serait intéressant de montrer comment la diplomatie anglaise, — consciente de sa force et libérale, d'ailleurs, parce que assez puissante pour l'être sans danger ni péril, — a toujours lutté contre les formations unitaires et défendu partout le principe de l'internationalisation, notamment au Maroc. M. Delafosse pratique d'autres prophéties. C'est son droit. Il le fait, d'ailleurs, en un style excellent, d'une grande et claire netteté. Il sera de l'Académie française. Et c'est là l'essentiel.

A cette heure, et quoi qu'on prétende, la politique française, la politique allemande, et, disons le mot, la politique européenne sont en échec au Maroc. C'est à cet échec que répondait l'expression employée récemment par M. Pichon, notre ministre des Affaires étrangères, lorsqu'il opposait aux obscurités voulues de Moulaï Hafid la sommation de la note franco-espagnole, répondant aux préoccupations d'un patriotisme supérieur, d'un « patriotisme européen ». Pauvre

Ald-el-Aziz, lamentable fantoche qui s'évanouit, alors qu'un emprunt de cent millions allait être contracté en son nom ! Pauvre gens d'affaires dont les commissions usuraires deviennent problématiques ! Rassurez-vous ! Moulaï Hafid empruntera aussi. Emprunter, c'est une fonction organique pour un Etat, comme respirer pour un être vivant. Empruntera-t-il à Londres, à Berlin, à Paris ou à Anvers? La question ne se pose même pas, car le capital est international et internationaliste bien mieux que la C. G. T. Les banques majoreront leurs commissions. Le peuple marocain paiera plus cher, second point essentiel, négligé par M. Delafosse. Ce sera la première rançon de son unité conquise. Sur cette question du Maroc, que donnera l'avenir? J'admire, sans réserve, les gens qui, sans la moindre hésitation, prophétisent à cet égard. Les affaires internationales, extérieures ou coloniales deviennent de plus en plus complexes, de ce fait que tous les points du globe sont aujourd'hui *occupés* et font l'objet d'ardentes compétitions. Les convoitises des gens d'affaires, la surproduction économique de certains pays, notamment de l'Allemagne, sont des facteurs considérables qui augmentent la part d'inconnu. Moulaï Hafid et le peuple marocain jouent là bien petit rôle et sont bien médiocres seigneurs. Depuis près de quarante ans, l'Europe a vécu sans conflit grave. Mais la tension des relations internationales augmente. La *question des alliances*, abordée aussi par M. Delafosse, constitue une des faces les plus importantes du problème. M. Delafosse, à ce sujet, affirme : « La guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne paraît inévitable, parce qu'elle est dans la logique des forces en conflit. Il serait d'une bonne politique en France de nous y préparer, parce que la tempête nous emportera sûrement dans son remous, et que nous n'aurons ni la liberté ni le pouvoir de nous tenir à l'écart. » J'ajouterai ceci — et c'est une impression purement personnelle, — la France semble en veine d'énergie. L'humanitarisme émollient de ces dernières années commence d'être battu en brèche. Une mentalité nouvelle empreinte d'anglo-saxonisme et aussi de nieztschéisme paraît peu à peu se constituer dans les hautes sphères sociales. Fassent les dieux que ce ne soit pas une *volonté d'impuissance !*

A l'heure où la plupart interrogent l'avenir, M. Pasquier a jeté les yeux sur **l'Annam d'autrefois**. Il a bien fait d'écrire un *Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française*, car cet essai, dont je n'ai pu jusqu'ici parler, quoique paru depuis quelques mois déjà, est plein d'enseignements et mérite d'être lu et même étudié par quiconque veut comprendre les derniers événements d'Indo-Chine. M. Pasquier, soucieux de reconstituer ce qu'était la vie publique en Annam avant la conquête française, a étudié successivement la *famille*, base de la vie sociale, et la

commune, unité administrative et politique du royaume d'Annam. Les chapitres consacrés au mandarinat civil et au mandarinat militaire sont intéressants. Mais ce qu'il faut méditer surtout, c'est la partie de l'ouvrage relative aux impôts : impôt personnel, impôt foncier et autres.

« Le législateur annamite, dit M. Pasquier, savait proportionner a taxe à la force de l'individu : il ne réclame qu'à l'homme adulte, qu'à l'homme fort et robuste, qui peut et doit travailler et jouir des avantages conférés par les travaux de l'Etat, le paiement intégral de l'impôt. Dans les moindres détails comme dans les idées et les conceptions les plus élevées, nous constatons chez l'Annamite le souci de proportionner l'effort aux ressources. Partout on trouve la trace du soin de tenir compte des contingences et de la diversité des aspects que peuvent prendre, suivant les circonstances, les idées de justice et de vérité. » Cette préoccupation du législateur annamite n'a pas suffisamment guidé le législateur français. Et c'est, entre quelques autres, une des causes du mouvement fort inquiétant qui se manifeste actuellement en Indo-Chine. Ce mouvement date de quelques années. Il entre aujourd'hui dans la phase active, puisque l'année 1908 a vu la révolte des paysans de l'Annam, la tentative d'empoisonnement de nos troupes à Hanoï, et, tout dernièrement, le refus par les membres indigènes du Conseil Colonial de Cochinchine de voter la classification nouvelle des rizières proposée par le lieutenant gouverneur. Je ne parle pas des faits de piraterie qui sont presque quotidiens et qui rendent douteuse la sécurité du haut Tonkin, de l'Annam et du Cambodge. Après tant d'autres qui les ont analysées, je ne rechercherai pas les causes de cet état d'agitation. Suivant sa fonction, son tempérament ou son parti-pris personnels, chacun élit telle ou telle. Tous ont raison en constatant l'influence de la victoire du Japon sur la Russie, de la propagande xénophobe des réformistes, du chiffre exagéré des impôts et surtout de la manière dont ils sont perçus. Il est une autre cause dont il a été insuffisamment parlé et qui, à mon sens, est la plus efficiente ; c'est celle qui consiste dans notre conception même de la colonisation. Nos politiciens, tour à tour, ont appliqué en Indo-Chine le dogme de l'assimilation, puis, celle-ci ayant, pour un temps, paru désuète, elle fut renouvelée sous une appellation différente et ce fut le prêche de l'association. Nous avons prétendu faire des Annamites non plus des sujets, mais des égaux, des associés qui, éperdus de reconnaissance en raison des bienfaits de la civilisation européenne, connaîtraient à nos côtés les douceurs de l'âge d'or. Un journal en caractères répandait ces idées, les indigènes allaient être appelés à participer à l'administration publique. Des projets de parlement local s'esquissaient déjà. Or, tout cela c'était le mensonge, l'apparence, la réalité était

toute autre : c'était l'Indo-Chine pays conquis, pays pourvu d'une civilisation millénaire égale à la nôtre, c'était l'Indo-Chine, peuplée, suivant l'expression de M. Doumer, par une race travailleuse, à laquelle il fallait faire rendre le maximum. Et, tandis que les théories doucereusement humanitaires déployaient leur vol criard, le chiffre des impôts allait s'accroissant et colons et fonctionnaires faisaient se courber un peu plus l'échine du Nhaqué. En théorie, la reconnaissance et l'amour, en fait, les rancunes innombrables, voire même la haine de l'Annamite pour le dominateur européen. J'ai consacré un volume à la mise en lumière de ce contre-sens. Je n'aurai pas le mauvais goût d'y renvoyer mes lecteurs. Il m'est agréable cependant de constater que je n'ai rien à retrancher de mes affirmations passées. A cette situation est-il des remèdes ? Le nouveau gouverneur général, M. Klobukowski, aura-t-il l'énergie suffisante pour remettre toutes choses au point ? Je ne sais. La tâche à accomplir est énorme. La situation financière est mauvaise, le fonctionnement des services lourd et coûteux, et, disons le mot, l'héritage du passé, c'est-à-dire de l'administration de M. Doumer, est accablant. Le lieutenant-colonel Bernard a incriminé la conception tyrannique du budget général et son excès centralisateur. C'est à bon droit. Certains demandent la suppression des régies. Il faut voir. Le monopole de l'opium est excellent, et ce serait duperie de notre part de le supprimer alors que la Chine et l'Inde anglaise encouragent officiellement la production de la drogue. Puis, on peut dire, sans paradoxe, que l'opium se fume davantage à Toulon qu'à Saïgon. Quant à la régie de l'alcool, il ne faut pas oublier que l'administration est liée par des contrats et que le rachat des concessions données viendrait encore alourdir les charges des indigènes. Mais à toutes les réformes, il en est une préjudicielle. Elle ne peut pas s'insérer dans un texte. Elle consistera uniquement dans l'énergie morale du chef qui saura mettre fin à l'anarchie qui règne entre les fonctionnaires des divers services. Administrateurs des services civils, magistrats, douaniers et agents des travaux publics nourrissent les uns pour les autres haine ou mépris. Le grand mal de l'Indo-Chine, le seul, pourrait-on dire, c'est la *non-direction*, et c'est malheureusement aussi un mal métropolitain. Les Annamites, peuple à l'intelligence fine et pénétrante, comprennent ce mal, en saisissent, par leurs interprètes, leurs mandarins, les moindres modalités et leur attitude que viennent renforcer à souhait les prédications de leurs lettrés, des Japonais ou des réformistes, correspond à l'affaiblissement de notre force, au sentiment profond de l'anarchie régnante. L'ouvrage de M. Pasquier fait penser à tout cela, bien qu'il n'ait pas prévu les difficultés actuelles, et c'est une lacune dans son œuvre où se relève le perpétuel optimiste et, notamment dans la conclusion, l'appel touchant à

l'association généreuse et féconde, etc. Baste! c'est la mode. On s'embrasse, on s'aime et les têtes tombent. Toujours quand le sang coule, des paroles tendres flottent dans l'air. Autre fait : lors de la révolte du Binh Dinh et des incidents de Hanoï, les Européens ont eu peur, une peur effroyable. Aujourd'hui, rassurés, ils vont menacer. L'homme qui a eu peur est impitoyable. Et voici qui va accroître le malentendu au lieu de le dissiper. Et tout ceci est attristant à constater, car l'Indo-Chine est un admirable pays que nous pourrions conserver longtemps, dont nous pourrions jouir toujours, si nous avions une conception meilleure de notre force, moins hypocrite et plus proche du fait. Et cependant que notre politique hésite et tâtonne, celle d'un pays plus petit que la France, mais riche d'activité et d'énergie, vient de remporter un gros succès : le Sénat et la Chambre belges ont voté **l'Annexion du Congo à la Belgique**. Ainsi se trouvent déjouées les manœuvres de l'Angleterre qui, prenant prétexte de mauvais traitements infligés aux indigènes, eût aimé voir le Congo belge internationalisé, c'est-à-dire livré à sa propagande politique et commerciale. Ce n'est pas, à vrai dire, que des abus n'aient pas été commis dans l'administration de l'Etat indépendant. Mais il était fâcheux que ces abus fussent dénoncés par un tiers aussi intéressé que l'Angleterre. Ces abus, il dépend désormais de l'administration belge qu'ils cessent. Elle s'y appliquera et la grande enquête de 1907 a déjà commencé de porter ses fruits. Puisse notre Congo français suivre promptement son frère belge dans la voie de la prospérité ! **Un projet d'emprunt** de notre colonie est annoncé depuis longtemps déjà. Dès qu'il sera déposé sur les bureaux des Chambres, j'en indiquerai les grandes lignes et les voies et moyens. Le gouvernement, en Conseil des Ministres, a autorisé le ministre des Colonies à prendre les mesures nécessaires pour mettre fin aux incursions agressives, aux actes de pillage et aux attaques contre nos protégés et nos troupes dont se sont rendues coupables en Mauritanie française les tribus dissidentes de l'Adrar. Cette **Action dans l'Adrar** n'aura pas le caractère d'une expédition de conquête, mais simplement d'une opération de police.

Memento. — Dans *les Questions diplomatiques et coloniales* du 1er septembre, M. Edouard Payen donne la conclusion suivante à un excellent article sur l'Annexion de l'Etat indépendant à la Belgique : « Il arrivera un jour où l'on rendra justice à l'entreprise du souverain belge... la Belgique profitera de ce travail de mise en œuvre et, tout en n'oubliant pas le mot de Banning qu' « une part d'inconnu est inhérente à la nature des choses », il semble qu'on puisse dire que ceux qui ont voté l'annexion, comme le souverain qui l'a préparée, seront considérés par les générations à venir comme ayant bien mérité de la Belgique. »

M. Fournier Vailly, dans *le Bulletin du Comité de l'Asie française*, a

publié une remarquable étude sur l'enseignement indigène en Indo-Chine. J'en retiens les dernières lignes : « Un homme d'Etat français disait, dans la première moitié du siècle dernier : « Enrichissez-vous ! » Pratiquons vis-à-vis des indigènes d'Indo-Chine cette politique bourgeoise, la politique de l'intérêt : enrichissons-les. Les satisfactions d'ordre matériel que nous procurerons à ceux qui pourraient entraîner leurs compatriotes dans une mauvaise voie les empêcheront sans doute de s'y engager si, par surcroît, nous savons, en traitant la masse avec justice, accorder à ceux qui le méritent une considération morale suffisante. Faisons tout pour que ceux-là pensent : *Ubi bene, ibi patria,* et parce que nous aurons su leur créer cette patrie de bien-être, ils n'éprouveront plus le besoin d'avoir une autre patrie politique que la nôtre. »

CARL SIGER.

LES REVUES

Roman et Vie : Kouropatkine s'explique sur la guerre russo-japonaise. — *La Coopération des Idées :* M. G. Deherme veut associer les positivistes, les catholiques et « quelques sages protestants » pour gouverner la mentalité publique.—*La Grande Revue :* un modèle de beau style simple : une page de M. Jules Renard.— Memento.

Le « qu'il mourût ! » du vieux Corneille a passé de mode. Actuellement un général vaincu retrouve quelque vaillance, la plume à la main. Il explique sa défaite. Elle est rarement un résultat de ses fautes. A ce jeu, on gagne d'apprendre les erreurs des grands de ce monde. Rien ne change : les morts ne ressuscitent point, les signatures demeurent sur les traités de paix ; mais les écrits d'un général sentent la poudre. Ceux de Kouropatkine, le généralissime russe, —le chef de tous les généraux, attention ! — nous ouvrent *Les Coulisses de la guerre russo-japonaise* (**Roman et Vie**, septembre). Cela vaut une lecture.

« Le 15 octobre 1903 (28 octobre n. s.),— écrit le guerrier, — je présentai à l'empereur un rapport spécial sur la question de Mandchourie. J'y montrai que, pour éviter des complications avec la Chine et une rupture avec le Japon, nous devions mettre fin à notre occupation de la Mandchourie méridionale et borner notre activité et notre contrôle administratif à la partie septentrionale de ce territoire. Mon rapport disait entre autres :

« Si même nous battions le Japon sur terre ferme, en Corée et en Mandchourie, nous ne pourrions ni le détruire ni obtenir des résultats décisifs qu'en portant la guerre sur son territoire. Ceci ne serait assurément pas impossible, mais envahir un pays qui compte une population belliqueuse de quarante-sept millions d'hommes et où les femmes elles-mêmes prennent part à la défense nationale, serait une entreprise sérieuse, même pour une puissance aussi forte que la Russie.

« Et si nous ne détruisons pas le Japon complètement, si nous ne lui ôtons pas le droit et le pouvoir de conserver une flotte, il attendra que nous ayons une guerre à soutenir en Occident, et alors il saisira l'occasion pour nous attaquer, soit seul, soit avec l'aide de nos ennemis d'Occident.

« Il ne faut pas perdre de vue que le Japon n'est pas seulement à même de faire entrer en campagne, rapidement, en Corée et en Mandchourie, une armée bien organisée et bien exercée de 150.000 à 180.000 hommes, mais qu'il peut obtenir ce résultat sans drainer sa population. Si l'on prend le pourcentage allemand des troupes régulières par rapport à sa population, soit un pour cent, nous voyons que le Japon, avec ses quarante-sept millions d'hommes, peut mettre sur pied une armée de 400.000 soldats en temps de paix et de 1.000.000 en cas de guerre. Et il faut se rappeler que si même l'on réduit ces évaluations des deux tiers, le Japon peut, en un temps relativement court, nous tenir tête en Corée et marcher contre nous en Mandchourie avec une armée régulière de 300.000 à 400.000 hommes. Si nous prétendons opérer l'occupation de la Mandchourie, nous serons forcés d'augmenter nos forces militaires dans des proportions telles qu'avec notre seule armée d'Extrême-Orient nous puissions soutenir l'attaque japonaise dans le territoire annexé. »

Kouropatkine écrit, plus loin :

« Nous traversons une période critique. Les ennemis du dedans, ne visant que la démolition des assises les plus sacrées de notre vie nationale, envahissent même les rangs de notre armée. Une grande partie de la population se montre mécontente, et les désordres de toute espèce créés par la propagande révolutionnaire augmentent avec une visible recrudescence. Les cas où les troupes sont appelées à réprimer ces désordres deviennent plus fréquents qu'ils ne l'étaient il y a quelque temps. Nous devons espérer toutefois que ce mal n'a pas encore poussé des racines profondes dans le sol même et que, par des mesures sages et sévères, il pourra être éliminé.

« En présence des considérations ci-dessus, on peut formuler plusieurs questions : Ne devons-nous point éviter le danger présent à Port-Arthur aussi bien que le danger futur en Perse? Ne faut-il pas faire retour du Kouang-Toung, de Port-Arthur et de Dalny à la Chine, renoncer à l'embranchement sud du chemin de fer chinois en Extrême-Orient, et obtenir de la Chine, à la place de cet abandon, certains droits dans la Mandchourie du nord, avec le remboursement des dépenses (soit 220 millions de roubles), faites par nous pour le chemin de fer et à Port-Arthur? »

Des copies de ce rapport furent envoyées au ministre des Affaires étrangères, au ministre des Finances et à l'amiral Alexeïeff. Malheureusement, mes vues ne furent pas approuvées...

En somme, Kouropatkine prévoyait les dangers de la guerre et il mérite qu'on le plaigne d'avoir dû commander, avec cette vision d'une défaite presque certaine. *Roman et Vie* publie des documents qui prouvent que cette campagne ne fut engagée que pour soutenir la réussite de tripotages où s'exerçaient les hauts personnages de l'empire russe. Est-il possible, Saint Michel! Saint Alexis ! Saint Nicolas ! qu'il en ait été ainsi ?

§

M. G. Deherme a beaucoup fait pour l'éducation populaire. Il con-

tinue en publiant **la Coopération des Idées**. Dans le n° du 1er octobre dernier, il prêche en faveur d'une « coopération sociale du catholicisme et du positivisme ». On a vu des mariages plus mal assortis, peut-être; en tout cas, fort peu. Avec « quelques sages protestants », dit M. Deherme, cette « œuvre de véritable éducation sociale » s'accomplira. Hosannah! ce tiers élément, c'est la marée en carême, tout simplement.

Tout le monde rime et divague. Qui n'est poète et « prodigieux »? constate et interroge M. G. Deherme. Et il appelle ces rimeurs : « tous ces sots ». Lui-même, il est loin d'être un sot, il en est fort loin, je me hâte de le dire; mais, il est un rêveur, un gobe-idées généreux, et il ne devrait pas maltraiter, en bloc, les gens qui se distraient à rimer.

Voulez-vous savoir à quelle œuvre il convie positivistes, catholiques et ce lest supplémentaire de « quelques sages protestants »? Elle est définie dans ces lignes vagues inspirées par le meilleur naturel :

Il y aurait à constituer une ligue d'honnêtes gens, qui entreprendrait une sorte de police intellectuelle et morale et qui pourrait, ainsi, être l'embryon du pouvoir spirituel dont nous avons tant besoin.

A cette œuvre de filtration et de salubrité, tous ceux qui ont un foyer d'âme fixe où ils s'animent et se relient, tous ceux qui ne sont pas des poussières errantes, des dissociés prédisposés à toutes les turpitudes de l'instinct ou du sophisme, j'entends donc les catholiques comme les positivistes, pourraient et devraient participer.

Si j'ai cité, par exemple, des cas d'infractions à la moralité et au bon sens intellectuels, à réprimer, par tous les moyens dont cette ligue disposera, qui se rapportent au positivisme seulement, c'est parce que je suis positiviste. Mais j'en vois d'aussi graves qui se rapportent au catholicisme, dont on ne saura jamais assez reconnaître les services éminents rendus à la civilisation française.

Il faut intimider les bavards outrecuidants ; il faut rappeler les esprits et les cœurs à l'ordre, — ceux-là par une sage humilité, ceux-ci par l'amour.

C'est dans le prolétariat, préservé par une bienfaisante ignorance et une impulsive générosité, qu'il y a encore le plus de bon sens, et c'est lui qu'il faut garantir d'abord des folies de l'orgueil, des égarements de l'instruction sèche et d'une logique déréglée. C'est aussi à la jeunesse dite cultivée qu'il faudrait s'adresser, en lui remontrant que l'instruction est peu de chose sans l'intelligence et que l'intelligence n'est rien sans le cœur. Ce sera lui inculquer le principe vivifiant du positivisme : *Penser pour agir et agir par affection.*

Ah ! si M. Deherme parvient à « intimider les bavards outrecuidants », jusqu'au silence, la société, qui lui doit *les Universités Populaires*, lui devra davantage encore !

§

La Grande Revue (10 septembre) publie un morceau consi-

dérable de *Nos frères farouches*. Si j'en reproduis un fragment, c'est dans l'espoir, — diabolique, — de faire partager mon impatience de lire le prochain livre de M. Jules Renard et dans le dessein de servir ma religion du style simple, tenu pour le comble de l'art littéraire. On n'écrit pas mieux que M. Jules Renard et il ne paraît point l'avoir prémédité. Le talent tient dans cette délicate pudeur. Il faut être un parfait ouvrier de lettres pour l'avoir acquise. Les livres didactiques de M. Antoine Albalat n'en vulgarisent pas la recette. Cette phrase risque de m'aliéner un critique fort bien en place. Je la maintiens pour m'éprouver et aussi, parce que cette page de M. Jules Renard la justifie, comme un ex-voto de gratitude à Notre-Dame-la-Grammaire, sainte et martyre :

MARIÉE.

— Ce n'était pas pour ma beauté, dit Ragotte, ce n'était pas non plus pour ma fortune, mais à l'âge de me marier, j'en avais cinq autour de moi ! Le premier m'a fait la cour trois ans. Las de m'attendre, il s'est marié avec une autre, puis, une fois veuf, il m'a redemandée. Je ne voulais pas. Quand il était trop près de moi, j'avais de l'ennui. Il me disait :

« Si votre mariage avec Philippe manque, vous me donnerez sa place et je lui rembourserai tous ses frais. »

J'ai mieux aimé Philippe.

— Vous ne regrettez rien ?

— Ma foi non, dit-elle, après avoir un peu hésité, parce que Philippe est là.

— Quand je pense, dit tout de même Ragotte, que je pouvais choisir entre cinq garçons, et que j'ai choisi le plus laid !

— Quand je pense, dit Philippe, que je connaissais trois filles et que j'ai pris la plus vieille !

— Et ce n'est pas malin de ta part, répond Ragotte ; si j'avais été un homme, je n'aurais jamais voulu d'une femme plus âgée que moi !

— Regardez-le, dit-elle, il ne voit plus clair !

C'est qu'en effet il plisse et ferme presque les yeux à force de rire.

Elle s'est mariée en sabots, elle avait acheté des souliers neufs, mais par crainte de les salir sur la route, elle ne voulait les mettre que pour faire son entrée à l'église. Arrivée sous le porche, elle voit que sa mère, qui devait les porter à la main, ne les a pas.

— Et mes souliers, maman ?

— Ah ! ma fille ! je les ai oubliés ; ils sont sous l'armoire, mon enfant !

Il fallut bien aller jusqu'au chœur avec les sabots qui tapaient le moins possible sur les dalles.

— Tout s'est passé comme il faut, la première nuit ?

— Oh oui ! dit Ragotte, Philippe avait une chemise bien propre !

Elle était encore si jeune de caractère qu'elle n'a pas pu, tout de suite, s'empêcher de faire la partie avec les filles du village. Elle ne s'arrêtait que lorsqu'une de ses amies lui criait :

« Attention ! voilà ton homme ! »

Nouvelle mariée, elle habitait la même maison, c'est-à-dire la même pièce que son beau-père. Cela ne devenait gênant que lorsqu'elle accouchait, mais le beau-père sortait par discrétion. Et puis Ragotte n'était pas longue. Personne ne mettait moins de temps qu'elle...

— Mon beau-père ne m'adressait pas la parole. Philippe croyait qu'il boudait par ma faute et m'en voulait, parce qu'il aimait beaucoup son père. Moi aussi, je l'aimais, le pauvre vieux, seulement, je n'étais pas bicheuse, et je ne savais pas le mignoter à sa suffisance.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 septembre). Correspondance inédite de Dumouriez, aux jours de Valmy. — *Ouessant*, un très beau tableau littéraire de M. Claude Anet.

Les Entretiens idéalistes (25 août) publient « Dame Neige », de Mme Marguerite Burnat-Provins, une femme de lettres d'une personnalité très réelle, l'auteur de ce *Livre pour toi*, qui contient de si remarquables poèmes en prose.

Les Documents du progrès (septembre). M. Paul Margueritte : « Le divorce ». — M. H. Dagan : le Théâtre populaire champêtre.

Le Correspondant (10 septembre). M. Clodius Piat s'essaie à y prouver « l'Insuffisance des morales positivistes ».

La Revue hebdomadaire (12 septembre) : « Le Sionisme » par M. Maurice Pézard.

La Revue critique des Idées et des Livres (10 septembre) contient un article de M. H. de Bruchard sur « Les femmes héroïques d'Algérie ».

Revue bleue (12 septembre). M. Paul Strauss y traite savamment des « Elèves arriérés » et M. Camille Mauclair, de la « Peinture du peuple ».

La Revue du Mois (10 septembre). M. l'abbé Moreux, sur « la Nouvelle détermination de la distance du Soleil ». — M. G. Renard : Les Corporations à Florence au XIIIe siècle ». — M. G. Plekhanoff consacre un article à Henrik Ibsen.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lettres à Flaubert (*Le Figaro*, supplément, 3 octobre). — Des vers de Maupassant (*Ibid*). — Notes sur l'Allemagne (*L'Opinion*, 3 octobre).

Rien de ce qui touche à Flaubert ne peut nous être indifférent, et Maupassant, quoique à un degré moindre, nous intéresse encore. On ira donc, dans **le Figaro**, avec curiosité des lettres de Mme de Maupassant à Flaubert, lettres où il est fort question et de son fils et de l'amitié que Flaubert ressentait pour lui. Cette mère de Maupassant, sœur d'Alfred Le Poitevin, l'ami de la jeunesse de Flaubert, mort prématurément, semble avoir été une femme remarquable, douée de qualités fortes. Les lettres respirent la puissance, l'assurance, une tendresse fière.

En voici une tout entière :

Etretat, le 19 février 1873.

Mon cher camarade,

J'entends parler de toi si souvent qu'il me faut, à mon tour, donner signe de vie, et que je viens te dire merci de toute mon âme et de tout mon cœur.

Guy est si heureux d'aller chez toi tous les dimanches, d'être retenu pendant de longues heures, d'être traité avec cette familiarité si flatteuse et si douce, que toutes ses lettres disent et redisent la même chose. Le cher garçon me raconte sa vie de chaque jour; il me parle de ceux de nos amis qu'il retrouve à Paris et des distractions qu'il rencontre sur son chemin; puis invariablement, le chapitre finit ainsi : « Mais la maison qui m'attire le plus, celle où je me plais mieux qu'ailleurs, celle où je retourne sans cesse, c'est la maison de monsieur Flaubert. » — Et moi, je me garde bien de trouver cela monotone.

Je ne saurais dire, au contraire, combien j'ai de plaisir à lire ces lignes, qui ne changent un peu que dans la forme et à voir mon fils accueilli de la sorte chez le meilleur de mes vieux amis. N'est-ce pas que je suis bien pour quelque chose dans toute cette bonne grâce? N'est-ce pas que le jeune homme te rappelle mille souvenirs de ce cher passé où notre pauvre Alfred tenait si bien sa place ?

Le neveu ressemble à l'oncle, tu me l'as dit à Rouen, et je vois, non sans orgueil maternel, qu'un examen plus intime n'a pas détruit toute l'illusion. — Si tu voulais me faire plaisir, tu trouverais quelques minutes pour me donner toi-même de tes nouvelles. C'est si bon de voir que l'on n'est point oublié, de sentir que la solitude ne vous isole pas tout à fait, et qu'elle ne saurait toucher à la véritable amitié.

Et puis, tu me parlerais de mon fils, tu me dirais s'il t'a lu quelques-uns de ses vers, et si tu penses qu'il y ait là autre chose que de la facilité.

Tu sais combien j'ai confiance en toi; je croirai ce que tu croiras, et je suivrai tes conseils. Si tu dis *oui*, nous encouragerons le bon garçon dans la voie qu'il préfère ; mais si tu dis *non*, nous l'enverrons faire des perruques... ou quelque chose comme cela... Parle donc bien franchement à ta vieille amie.

Si tu veux à présent des nouvelles de notre vie campagnarde, j'allongerai un peu ma lettre et je remettrai une petite feuille de papier, pour n'être point forcée d'être trop brève.

Notre hiver s'est assez bien passé, et mon compagnon, le sauvage, est dans un état superbe. Il promet d'arriver à une taille de cuirassier et se plaît à développer ses muscles avec la boxe, la savate et la canne.

Les études ne marchent pas tout à fait d'une allure aussi vive ; cependant nous avançons. Pline et Sénèque, Horace et Virgile, ne sont plus du tout lettres closes pour le jeune écolier. Le jardinage a son tour aussi, comme récréation, et nous nous amusons en ce moment à créer un grand potager à un demi-quart de lieue de chez nous dans la plus belle vallée du monde. Nous nous livrons à ce travail avec une véritable passion. Tu trouveras peut-être que j'ai des goûts très vulgaires, mais j'aime à la folie les jardins potagers; ils ne me paraissent ni solennels, ni prétentieux, ils sont intimes, et pour peu que quelques fleurs viennent les animer, je les trouve tout à fait charmants. Nous aurons donc des roses à côté des pommes et des poires,

des ravenelles et des violettes à côté des navets et des choux. Et puis il y a là du soleil autant qu'on en veut, une vue splendide, et tous les bruits de la campagne, depuis le laboureur jusqu'à l'insecte. Je reste en ce lieu des heures entières travaillant, me promenant et me sentant heureuse surtout de la joie de mon jeune jardinier. Il a tout ordonné, tout dessiné lui-même avec beaucoup de goût et d'adresse, plus fier à l'heure qu'il est que s'il avait écrit un poème en douze chants. A chacun sa vocation et celle-là peut en valoir une autre.

Nous sommes ici moins isolés que tu ne pourrais penser et nous avons encore quelques personnes à voir; on se réunit le soir trois fois par semaine. On fait de la musique, on joue aux cartes, on prend le thé et on mange force gâteaux que les jeunes filles confectionnent à qui mieux mieux. Nous avons pour voisins deux vieux artistes dont le nom ne t'est certainement pas inconnu, c'est le ménage Dorus-Gras, qui a précieusement gardé le culte des beaux-arts. Nous passons donc en revue tous les chefs-d'œuvre de la grande musique. Hier au soir c'était la Symphonie pastorale avec ses chants d'oiseau, ses bruits d'orage et ses chalumeaux; demain ce sera l'ouverture du *Jeune Henri*, avec ses fanfares qui font passer devant mes yeux une chasse tout entière. Mozart, Beethoven, Haydn, Rossini, Auber, tous les grands maîtres viennent contribuer à nos jouissances. La poésie n'est point oubliée non plus; on lit, on cause et le temps s'en va presque sans qu'on y songe.

Tu vois que pour des reclus nous ne sommes point encore trop mal partagés.

Il me semble que j'ai été bien bavarde, mon bon cher ami, et j'ai grand' peur que tu ne sois de mon avis. Adieu donc, je t'embrasse bien cordialement et Hervé t'envoie tous ses compliments.

Quand tu verras Caroline, parle-lui de moi et offre mes souvenirs à son mari.

A toi. L. P. DE MAUPASSANT.

§

Dans le même journal, des vers inédits de Maupassant, plutôt fades. A quoi bon publier cela? Voici :

ENFANT, POURQUOI PLEURER ?

Enfant, pourquoi pleurer, puisque sur ton passage
On écarte toujours les ronces du chemin ?
Une larme fait mal sur un jeune visage.
Cueille et tresse les fleurs qu'on jette sous ta main ;
Chante, petit enfant, toute chose a son heure ;
Va de ton pied léger, par le sentier fleuri ;
Tout paraît s'attrister sitôt que l'enfant pleure,
Et tout paraît heureux lorsque l'enfant sourit.
Comme un rayon joyeux ton rire doit éclore,
Et l'oiseau doit chanter sous l'ombre des berceaux,
Car le bon Dieu là-haut écoute dès l'aurore
Le rire des enfants et le chant des oiseaux.

Ajaccio, 1880.

Et dire qu'on l'accusa d'insensibilité! Mais il était sensible comme un troubadour, au contraire.

§

De bien amusantes notes sur l'Allemagne, trouvées par **L'Opinion** sur le *Carnet d'un voyageur :*

Le verbe allemand le plus employé est incontestablement *verboten* (défendu).

— A Westerplatte, près de Dantzig, se trouvent des bains de mer. Il y a une section pour hommes et une pour dames. Les baraquements sont éloignés de plusieurs centaines de mètres ; ils ont des façades de châteaux-forts.

Sur le chemin d'accès à la forteresse pour hommes se trouve un poteau avec un délicieux *verboten*. « Les individus du sexe féminin sont prévenus que leur seule présence sur ce chemin d'accès les rend passibles d'amende.»

— Des placards apposés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Nouveau Théâtre de Leipzig, informent les spectateurs que, sous peine de 50 marks d'amende ou d'un emprisonnement correspondant, il est interdit de mener des chiens dans la salle ou dans le foyer. Il semble peu plausible que les habitants de Leipzig aient pris leur théâtre pour un chenil, mais la réglementation allemande prévoit toutes les possibilités.

— Il est très difficile d'acheter en Allemagne, même des journaux locaux. On ne les trouve généralement qu'aux gares. A Leipzig, cependant, un kiosque fonctionne sur l'*Augustus Platz ;* mais la vente n'est autorisée qu'à compter de onze heures du matin.

De la sorte les ouvriers et employés qui se rendent à l'atelier ou au bureau sont protégés contre « le venin de la presse ».

— Inscriptions et Belles-Lettres.

Sur la porte de la « Realschule » (lycée) d'Erfurt, cette enseigne : « Himmelspforte », c'est-à-dire porte du ciel.

Sur un cendrier ces mots :

« Ruheplaetzchen für Cigarrenasche » ; traduction littérale : « Lieu de repos pour la cendre de cigares. »

Sur un autre cendrier :

« La force prime le droit. »

Sur les murs d'une brasserie, ces aphorismes peints en larges caractères gothiques :

« L'Allemand surmonte tous les obstacles, mais pas la soif.

Puissiez-vous trouver un nouvel idéal en ce lieu.

On boit souvent assez pour compromettre sa santé, jamais assez pour apaiser sa soif. »

— Menu.

Petits pains au caviar
Potage tapioca
Poisson bouilli avec des pommes de terre
Bœuf bouilli avec accompagnement de radis crus, de carottes et de petits pois
Escalopes de veau pannées, accompagnées de citrons, d'anchois, de concombres bouillis et de salade de betteraves
Tarte à la crème
Prix : 1 mark 80

— Bon goût.

Réclame pour un fabricant de liqueurs : *Les effets de la liqueur X... ont certains.* Et l'on voit six passants, face au mur...

Les eaux-de-vie et cognacs sont, en effet, surtout consommés pour faciliter l'évacuation de la bière et permettre la continuation des beuveries.

— Elégances.

Vingt ans, jolie et blonde. Une jupe noire plissée, tombant fort correctement sur des pieds relativement petits, chaussés de bottines noires. Corsage de mousseline bleu ciel ; le cou très échancré ; les bras, roses, paraissent à travers l'étoffe transparente ; ceinture et écharpe rose chair. Un chapeau de paille noir miss Helyett, garni abondamment de mousse vert pomme du dernier tendre ; voilette également vert pomme. Gants ocre jaune, montant jusqu'au coude.

— Une vaste salle de concert ; les spectateurs, assis en demi-cercles concentriques, sont groupés autour de petites tables et mangent ou boivent. A part les coups de fourchette, silence religieux. L'orchestre est au centre sur une manière de scène, et tout à côté, en pleine évidence, visible de toute la salle, le... refuge pour dames. Pendant que les cuivres mugissent, dames et jeunes filles se lèvent avec noblesse. D'un pas assuré elles traversent la salle et, sans trahir aucune émotion, le visage serein, comme si elles étaient au culte, elles font queue devant le petit endroit.

— On connaît les efforts faits en Allemagne, depuis une dizaine d'années surtout, pour purger la langue de toute expression étrangère et surtout des racines françaises venues outre-Rhin en même temps que la civilisation. L'Empereur attache le plus grand prix à cette épuration.

Parmi les résultats les plus considérables, on peut signaler la transformation du mot *barbier* en *raseur*. Grâce à ce coup d'audace on réussit non seulement à bannir un premier terme français, mais encore à dénaturer le sens d'un second.

D'autres modifications moins géniales sont cependant également intéressantes à noter. C'est ainsi que l'on écrit *Buro* et non *Bureau*, *Drogerie* et non *Droguerie*, *Bronce* et non *Bronze*. Un bon patriote n'achète pas son saucisson chez un *charcutier* avec un *c*, mais chez un *charkutier* avec un *k*. Après de longues controverses au sujet de l'orthographe de *Koeln* (Cologne) il a été décidé, en effet, depuis plusieurs années, que le *k* était une lettre germanique et le *c* une lettre latine. Les Allemands chauvins ne se contentent même pas du *charkutier* avec un *k* ; ils songent peut-être à un *charqutier* avec un *q*, mais en attendant cet idéal ils n'accordent leur clientèle qu'à un *Schweine-Metzger* (litt. boucher pour les cochons). Les édiles qu'on désignait jadis naïvement sous le nom de *Pissoirs* sont devenus des *Piszort*, mais cette révolution ne s'accomplit que timidement.

La susceptibilité nationale s'effarouche même de certains termes qui sont d'un usage international et dont, par suite, aucun vocabulaire ne peut s'enorgueillir ou s'alarmer. C'est ainsi qu'il est de bon ton de parler d'un *Lichtbilder* et non d'un *Fotograf*. Le terme *telephon* a presque complètement disparu, on ne se sert plus que du *Fernsprecher*. Comme on n'a pas encore trouvé de mot allemand équivalent pour télégraphe, les bureaux portent l'inscription suivante : *Fernsprecher und Telegrafamt*.

Les philologues de l'avenir pourront ainsi saisir sur le vif cette évolution linguistique qui marquera dans l'histoire.

Il est une expression cependant que l'on n'a pas traduite et qu'on ne traduira pas. En contemplant l'enseigne *Salon français*, l'Allemagne entière saura que la débauche est importée du pays de perdition. L'on ne franchira les seuils maudits que pour consolider la vertu allemande par le spectacle des vices des peuples en décadence.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Le Cœur et la dot*, comédie en 4 actes, de Félicien Mallefille (24 septembre). — BOUFFES-PARISIENS : *Madame Bluff*, comédie en 3 actes, de M. Alexandre Debray. *Le Chat de la Baronne*, comedie en 1 acte, de M. Lucien Empis (25 septembre). — VAUDEVILLE : *La Maison en ordre*, comédie en 4 actes, de M. Arthur W. Pinero, traduction de MM. Bienstock et Bazalgette (1er octobre). — Memento.

C'est un régal, la représentation de cette comédie délicieusement surannée, **Le Cœur et la Dot**, que M. Antoine nous a donnée pour la réouverture de l'Odéon. M. Maurice Boissard s'est trop hâté de me passer son « fonds » ; il y aurait goûté, avec la volupté des souvenirs de sa jeunesse, une joie bien tranquille et bien pure. Peut-être se fût-il étonné que l'auteur, dont les jeunes hommes d'à présent ignoraient le nom, après avoir passé pour audacieux et subversif, ne donne plus aujourd'hui que l'impression d'avoir été un amuseur anodin et charmant. M. Boissard, dont les lecteurs du *Mercure* ont pendant une année trop courte apprécié avec moi l'indulgente sagesse, n'a pas toujours, j'en suis certain, connu le même calme, la même sérénité d'esprit. Il a eu ses passions, ses ardeurs, ses enthousiasmes et ses injustices, tout comme un autre. Qui sait s'il n'a pas subi, avec Mallefille, certaines avanies pour avoir affiché des opinions hardiment républicaines, en des temps périlleux? Mais je l'ai tout juste vu une fois, — et non pas au fond d'un café, fût-il du Commerce, à Rouen, — le jour où, par devant un officier ministériel, nous échangeâmes nos signatures.

Il paraît moins âgé qu'il n'affecte de l'être. Ce doit être un homme à l'âme frileuse, attaché à ses habitudes et à ses manies, qui considère la vie comme le meilleur des spectacles, à peine tragique et toujours un peu grotesque. Il s'est ainsi formé une sorte de commode philosophie, où il dorlote sa pensée comme on dorlote ses membres sous la chaleur ouatée de moëlleuses couvertures. C'est un homme qui méprise les hommes, vit à l'écart, et préfère à leur société la société silencieuse des chats. S'il trouve en la chronique que j'entreprends à mon tour un ton d'engouement un peu vif ou de dénigrement qui insiste, je le vois d'ici, dans un mouvement d'humeur, après avoir, de pitié, longuement haussé les épaules, regretter sa retraite

volontaire, qui ne lui permet plus de ramener à leur vraie valeur moyenne et conventionnelle les productions de notre théâtre. Mais qu'il en soit assuré, avec la déférence qui lui est due, je lui rendrai alors la place sans hésiter.

Si je ne peux retrouver, à des passages de *le Cœur et la Dot*, des rappels de souvenirs, je n'ignore pas que, lors de la première apparition de la pièce, le 24 décembre 1852, sur la scène de la Comédie-Française, le succès très vif qu'elle obtint ne se fit point sans soulever des polémiques et des protestations. Pourquoi nous sentons-nous aujourd'hui si indifférents et comme étrangers aux motifs de scandale qu'elle paraissait alors susciter avec tant de bravoure? C'est que ce théâtre, plus fraîchement habile que celui de Scribe, ne raille cependant que des ridicules du temps, fronde des préjugés, fouaille des travers qui, ayant disparu, nous amusent, parce qu'ils nous étonnent. Sans doute, avec un bon sens simple comme celui de Théodore Barrière dans ses bons jours, Mallefille fait une guerre acharnée aux faux semblants d'honneur et de générosité de la bourgeoisie française ; il dépense dans sa satire un esprit infini et un très mordant à-propos. Mais les formes extérieures de la vie ont bien changé depuis cinquante ans; ce qui choquait alors nous semble dans le lointain d'une bonhomie inoffensive, et, malgré le détail psychologique par endroits finement mis en lumière, la construction un peu simplette de l'œuvre, la naïveté très subtile du rouage scénique lasseraient la bienveillance du spectateur, si les interprètes n'excellaient à faire valoir les grâces rapides d'un dialogue primesautier et malicieux. Mlle Véniat, élégante et légère comme un Gavarni, et la triomphante Mlle Reuver, qui débutait, avec ses gestes joliment menus et impromptus, ont décidé du succès de la soirée, en compagnie de M. Bernard (maître Chavarot), dont l'aspect extérieur, non sans une pointe d'exagération amusante, faisait songer à certaines images d'hommes d'affaires ou de lois d'Honoré Daumier.

M. Antoine a donné à cette reprise ses soins les plus avertis. Tout d'abord, et nul ne s'en est plaint, il a réduit à 4 actes la comédie qui auparavant en avait cinq. Puis il a délicieusement souligné la disparate des coutumes et des préoccupations d'alors avec les nôtres par une mise en scène très exactement datée, par la reconstitution très précise des modes : les actrices de l'Odéon portent à merveille la crinoline et la jupe à volants multiples.

Nul plaisir des yeux ne relevait, aux *Bouffes-Parisiens*, l'inutile niaiserie de M. L. Empis, **le Chat de la Baronne**. Elle précédait les 3 actes de M. Alexandre Debray, **Madame Bluff**. L'auteur a pris soin de nous instruire, par une conversation rapportée dans un journal, que l'extraordinaire aventure de Mme Humbert lui avait suggéré l'idée première de sa pièce. Mais ce soin est demeuré

superflu, et le seul intérêt, le plaisir très grand que la plupart des spectateurs ont pris à cette représentation, sont dus uniquement au jeu mouvementé de Mme Augustine Leriche. C'est l'actrice, paraît-il, qui fit choix de ce rôle, où les très réelles qualités de son talent trouvaient l'occasion de bien se faire valoir. Le public n'en demande pas davantage pour rire et pour passer une bonne soirée, il y aurait mauvaise grâce à lui marchander son plaisir.

Non sans appréhension, on retrouve dans le théâtre de M. Arthur Wing Pinero, tant apprécié par les Anglais, quelques-unes des habitudes qui furent trop chères à notre Dumas fils. On y rencontre inlassablement le rôle visible du raisonneur, qui, dans **la Maison en Ordre**, s'appelle M. Hilary Jesson. Ce raisonneur est, au cours de l'action, amené à présenter, sous la forme d'un apologue qui pourrait passer pour un hors-d'œuvre, le raccourci des péripéties où elle se déroule, et à rendre, par ce procédé, très appréciables pour les personnages intéressés les conséquences qui s'en doivent déduire. Ibsen a modifié et élargi ce procédé en transformant l'apologue qui ne forme pas corps avec le drame en un symbole qui l'engendre, le circonscrit et en rend nécessaire le développement. M. A. W. Pinero n'est point parvenu à cette conception d'un art supérieur. Ses drames n'offrent que l'intérêt limité d'être une excellente peinture, souvent réaliste et plus souvent satirique, de certaines mœurs de la haute société anglaise. C'est parce côté qu'en Angleterre ils ont réussi, c'est par ce côté qu'ils s'attirent les attaques de bien des amis de l'ordre et de l'autorité. Les travers de la tradition, les préjugés et les hontes cachées de l'hypocrisie sociale y sont courageusement étalés au grand jour, ainsi que la sottise traditionnelle des puissants, des riches et des nobles. Certes M. Pinero ne verse point dans la diatribe violente; bien que la vérité de ses couleurs soit toujours évidente, il en tempère l'éclat par l'artifice adroitement menagé de contrastes utiles. Il est rare que la noirceur, le plus souvent inconsciente et automatique, des uns, ne serve pas à mettre en relief l'infortune de quelque noble créature, injustement délaissée ou humiliée. C'est le cas pour *la Maison en Ordre*. Nous trouvons Filmer Jesson, dans son adoration fervente pour sa première épouse morte, singulièrement injuste et dur à l'égard de sa seconde, la tendre, vive et modeste Nina; nous trouvons les Ridgeley admirables de tenue correcte et hautaine; le père, Sir Daniel, sentencieux et hautain; la mère, gardienne vigilante des vieilles traditions; le fils, Pryce Ridgeley, sot et égoïste, agissent sur le milieu, influencent le maître de la maison et l'asservissent par le moyen de Géraldine, qui dirige, règle, ordonne la maison de son beau-frère. Entre la présence latente de la morte à jamais vénérée, de qui le moindre geste, la moindre parole, la moindre intention restent dans l'esprit de ceux qui l'ont connue adorable-

ment purs, et l'impatiente humiliation de la nouvelle Mrs Jesson, dont tous méprisent la nature puérile, insoucieuse, négligente, au point qu'elle introduit ses chiens dans le salon et fume des cigarettes, le conflit est, aux deux premiers actes, admirablement établi. Nous sommes touchés des qualités qu'on prête devant nous à Annabel que nous pleurons, et, confusément, à travers même les paroles dont l'accable le mépris de la famille, la résignation de ses propres attitudes, nous pressentons la jolie personnalité, enjouée, dévouée, aimante de la vivante qu'on sacrifie, qui se sacrifie et qui en souffre. Tout à coup, avec la révoltante désinvolture, le manque d'à-propos cynique qui caractérisent la plupart des auteurs de pièces à thèse sociale, voici M. Pinero qui, par un coup de théâtre, change, sans autre dessein que de faciliter sa double tâche de frapper l'imagination des auditeurs et d'aboutir à une conclusion satisfaisante, les termes du problème moral qu'il a lui-même librement posés ! Le hasard met entre les mains de Nina des lettres cachées jadis par Annabel ; nous apprenons qu'Annabel n'était qu'en apparence l'épouse et la femme modèles dont son mari, son père, sa mère, son frère et sa sœur gardent le culte ébloui, alors que, en réalité, elle était la maîtresse du major Maurewarde, vieil ami de la maison ; c'est de lui qu'elle a eu le fils que Jesson regarde comme le sien, et lorsque la mort la prit, elle s'apprêtait à fuir pour vivre avec son amant ! Dès lors l'intérêt est différent : Nina se servira-t-elle des lettres trouvées pour s'assurer dans la maison et dans le cœur de son mari la place dont elle n'aurait jamais dû être dépossédée, ou, sachant le secret, se résignera-t-elle encore ? Les cœurs sensibles peuvent se rassurer : elle remet, avec grandeur, les lettres à son beau-frère pour que, en les brûlant, il anéantisse les preuves d'un tel déshonneur, mais lui, après avoir chassé Maurewarde, dans un accès de colère contre l'injustice persistante de Filmer, les lui fait lire ; Nina intervient et les détruit, mais trop tard : Filmer sait tout, lui rend son affection et sa confiance, et congédie les Ridgeley.

Les qualités d'un dialogue net, vivant, dépourvu de tirades à panaches et d'effets sonores et vides, assure suffisamment à M. Pinero une haute situation dans la littérature dramatique anglaise. Il ne se complaît pas aux paradoxes étranges et délicats qui font le charme des comédies du délicieux Oscar Wilde ; il est aussi éloigné des intentions obscures et profondes de M. Bernard Shaw que des faciles combinaisons de M. Barrie ; c'est, dans cette renaissance du théâtre à forme plus ou moins littéraire en Angleterre, le plus voisin sans doute du théâtre français : ses défauts nous sont d'autant plus sensibles et ses qualités, très réelles, très neuves par delà le détroit, nous séduisent difficilement.

Que les traducteurs, MM. Bienstock et Bazalgette, se soient crus

autorisés à changer quelques prénoms de la famille Jesson pour faire de Filmer Henry, de Hilary Richard, et de Derek, l'enfant, Robert, qu'ils aient été amenés, par le fait même de la traduction, à diminuer l'importance du rôle de la jeune institutrice française, Mlle Thomé, qui fausse insoucieusement la prononciation britannique et mêle à son anglais des phrases françaises, l'inconvénient en est minime ou inévitable ; mais qu'ils aient cru devoir atténuer quelque chose, par endroits, à ce qui serait le grand charme pittoresque de cette pièce austère. c'est-à-dire à des détails de mœurs, de langage plus purement anglais, cela est plus grave ; il en est de même du soin qu'ils ont pris autre part de souligner par des mots ajoutés ce qui est dans le texte indiqué au plus par un mouvement, ce qui est impliqué dans un geste. Ont-ils rendu par ce moyen l'âme de l'action plus intelligible au spectateur français ? Tel était à coup sûr le but qu'ils se proposaient. Ils se sont trompés. Plus on dépouillera le théâtre de Pinero des quelques touches extérieures qui égaient le développement un peu long des tirades moralisantes, plus on le fera apparaître sous un mauvais jour, et trop près de ressembler à une sorte de théâtre de Dumas fils d'où on aurait retiré la belle humeur agissante, l'esprit, le nerf. Que craignaient MM. Bienstock et Bazalgette ? L'effet qu'aurait produit la vue de quelques usages pour nous bizarres ? Soit ! mais n'aurait-il pas été préférable à ce long développement un peu uni, monotone, presque terne, où verse trop souvent le discours des personnages ? Oh ! s'ils nous avaient épargné un certain nombre des remontrances sempiternelles et des adjurations de Hilary (Richard) Jesson ! ou seulement (mais comment s'en passer, malgré son peu d'éclat et de relief ?) l'assez sotte histoire des deux cuisiniers français !

Au demeurant, MM. Bienstock et Bazalgette, esprits respectueux, ont noblement mené leur tâche de traducteurs ; les tares de leur œuvre proviennent de scrupules respectables, partout ailleurs ils y ont apporté la somme la plus grande de conscience et de savoir.

Comment louer les interprètes ? Mme Marthe Régnier est parfaite dans le rôle de Nina ; M. Arquillière dans celui de Henry Jesson, Mesdames Farna, C. Caron, Ellen André sont très bonnes ; MM. Lérand, Joffre, Levesque très amusants.

Memento. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *L'Or*, pièce en 5 actes, de MM. René Peter et Robert Danceny (24 septembre). — Gymnase : *Le Petit Fouchard*, comédie en 3 actes, de MM. Charles Raymond et André Sylvane (30 septembre). — Théâtre-Antoine : *Répudiée*, comédie en 3 actes, de Mme Louise Dartigue. *L'Auberge Rouge*, drame en 2 actes, d'après Balzac, par M. Serge Basset (1er octobre).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Gustave Vanzype : *Vermeer de Delft* (G. Van Oest), 3.5o. — Charles Bernard : *Pierre Breughel l'Ancien* (G Van Oest), 3.5o. — Jean de Bosschere : *Les Vitraux de Lierre et d'Anvers* (J.-E. Buschmann) — Ferdinand Servian : *Magaud* (Plon-Nourrit).

La gloire de **Vermeer de Delft**, comme celle de la plupart des peintres qui ont devancé leur temps, est presque toute moderne. Certes, il avait eu l'estime de ses contemporains, mais peu à peu le souvenir de son nom s'était effacé ; ses œuvres avaient été attribuées à Pieter de Hooch, Metsu ou Nicolas Maes, et ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que Burger entreprend de lui faire rendre justice. Aussi il n'est pas besoin d'ajouter que les documents biographiques que nous possédons sur Vermeer sont peu nombreux.

Jean Vermeer ou Van der Meer est né en 1632, à Delft. On ne sait qui fut son premier maître, mais il est peu vraisemblable qu'il soit allé étudier près de Rembrandt, malgré l'aspect de certaines de ses œuvres, comme le portrait d'homme du musée de Bruxelles; Vermeer en effet était d'une famille modeste qui ne paraît guère en état d'avoir fait les frais d'une éducation de ce genre ; de plus il est admis dans la corporation des peintres de Delft, dès 1653, c'est-à-dire à vingt et un ans, ce qui diminue encore les probabilités d'un apprentissage à l'extérieur.

C'est donc autour de lui qu'il faut chercher. Une influence indirecte de Rembrandt a pu s'exercer sur Vermeer par Carl Fabritius qui avait été, lui, élève du peintre des *Syndics*. Mais Fabritius ne fut lui-même reçu maître qu'une année avant Vermeer, bien qu'il fût son aîné de huit ans. Il ne dut donc guère être que le compagnon de Vermeer de Delft. M. Gustave Vanzype écarte aussi le bon peintre Emmanuel De Witte, à qui, dit-il, l'on fait très grand honneur en lui donnant un tel disciple, parce qu'on a cru retrouver, dans ses intérieurs d'église, un peu de cette pâte lumineusement transparente qui resplendit dans les tableaux de Vermeer.

Havard fait une autre supposition : à l'acte de naissance de Jan Vermeer figure, comme parrain, un Bramer qui, à cette époque, vivait à Delft. Ce parrainage permet de supposer des relations d'amitié entre la famille Vermeer et la famille Bramer. Et il serait très vraisemblable que lorsque le jeune Vermeer à quinze ans — il fallait six ans d'apprentissage et il était maître à vingt et un ans — dut choisir un maître, son père songeât tout naturellement à son ami Léonard Bramer.

Ce Léonard Bramer était un artiste de second plan, mais fort intéressant. Né à Delft en 1596 il avait quitté cette ville en 1614, avait voyagé en France et séjourné à Rome où la rencontre d'Adam Elzheimer l'avait attiré, bien avant qu'il connût Rembrandt, vers les magies du clair obscur. Il était rentré ensuite en Hollande et avait été l'ami de Rembrandt, puisque celui-ci a

peint son portrait... Lorsque Vermeer commença son apprentissage, en 1647, Bramer, âgé de cinquante et un ans, était revenu à Delft. Et tout, dans cette hypothèse de Vermeer élève de Léonard Bramer, est logique.

L'année même de son entrée dans la corporation, en 1653, Vermeer se marie à Delft. Est-ce après ce mariage, écrit M. Vanzype, qu'il va quitter la ville ?

C'est tout aussi impossible. Son acte de décès constate qu'il avait quitté le marché où il habitait, comme Catherine Bolnes, au moment de son mariage avec elle, pour la vieille Digue longue et nous apprend qu'il laissait huit enfants mineurs, — il en avait eu dix — ce qui ne permet guère de supposer une vie vagabonde. Et cette fidélité à un quartier de Delft, ces paternités successives, d'autre part le témoignage d'Arnold Bon, qui en 1654 montre Vermeer à Delft, le fait de l'élection de Vermeer à la dignité de doyen dès 1662, une célébrité locale attestée par Dirk Van Bleyswyck qui cite en 1667 Vermer parmi les gloires de Delft, par Baltazar de Monconys qui, dans le Journal des Voyages publié en 1665, raconte : « A Delft je vis le peintre Vermeer qui n'avait point de ses ouvrages ; mais nous en vîmes chez un boulanger qu'on avait payé six cents livres quoi qu'il n'y eût qu'une figure », — tout cela ne laisse guère de place pour un séjour à Amsterdam.

Il faut ajouter enfin que Vermeer fut de nouveau nommé doyen de la Corporation des peintres en 1670 et qu'il mourut à Delft en 1675. Les œuvres ne nous fournissent que deux dates : 1656 pour la *Courtisane* du musée de Dresde, et 1668 pour *le Géographe*, de l'Institut Staedel à Francfort. Si j'avais à les classer, il me semble que je placerais dans les débuts les portraits de Buda-Pesth et de Bruxelles, puis *le Collier de perles* et *la Dentellière* du Louvre, où Vermeer se dégage de l'or rembranesque pour une gamme plus argentée qui n'exclut plus la variété de tons locaux. *La Jeune fille endormie*, de l'ancienne collection R. Kann, servirait de transition pour amener aux peintures d'absolue maîtrise : *la Liseuse* et *la Servante* du Rijksmuseum d'Amsterdam ; *l'Offre du verre de vin* de Brunswick, le portrait de jeune fille de La Haye, *la Liseuse* du musée de Dresde, l'étude de jeune fille de la collection de Grez, à Bruxelles me paraissent dater de la dernière période de Vermeer.

M. Gustave Vanzype loue surtout, en Vermeer, la noblesse de l'esprit, la pureté de l'intention : c'est une chose qui, certes, a son prix, mais ce serait peu à mon gré, si Vermeer ne dépassait que par là ses contemporains. Or selon moi il les dépasse surtout comme peintre. Ce n'est pas tant par la conception que par l'exécution qu'il l'emporte sur les admirables Terburch ou Pieter de Hooch, sur les excellents Metsu, Kalf ou Fyt. Vermeer compose bien : ses figures isolées sont toujours prises dans un mouvement juste, et s'il est quelquefois moins heureux lorsqu'il groupe plusieurs personnages, *l'Offre du*

verre de vin est une étonnante merveille d'arrangement. Mais ici Terburch l'égale souvent.

Vermeer traduit superbement les matières, et il use dans ses dernières toiles d'une couleur riche, grenue, chardinesque par avance ; mais ici encore il est parfois rejoint par le très grand et trop méconnu peintre de natures mortes Kalf ; même dans la distribution de la lumière, Vermeer n'est guère supérieur à Pieter de Hooch. Déjà pourtant la réunion de ces dons suffirait à le placer au premier rang de ses compatriotes ; il est seul, par surcroît, à allier à une si lumineuse harmonie, à une atmosphère aussi transparente, une diversité et une franchise de coloris jusqu'alors inconnues ; il est seul surtout à comprendre aussi simplement les formes et à traduire aussi magnifiquement les volumes.

La subordination du détail à des plans largement établis est, chez lui, saisissante, et cela se fait sans nuire à la souplesse des passages; les plis d'une étoffe, tapis, serviette ou robe sont établis avec une sûreté qu'on ne rencontre que chez les grands maîtres et les visages eux-mêmes sont traités avec une décision et une douceur de modelé incomparables. Qu'on pense au portrait de jeune fille du musée de la Haye : je ne crois pas trop m'avancer en employant à son propos la qualification de chef-d'œuvre et en donnant à cette expression tout son sens. *La Liseuse* de Dresde ou celle d'Amsterdam, *la Laitière* de l'ancienne collection Six sont des pages de même ordre. Il est remarquable que Vermeer, pour arriver à ce grand effet, aime à éclairer ses figures par une fenêtre de côté généralement placée à gauche ; les formes se détachent ainsi d'un côté en clair et de l'autre en sombre sur un fond de lumière tamisée, ce qui contribue fortement à accuser le relief.

Pierre Breughel l'Ancien ou Bruegel, selon l'orthographe adoptée par M. Charles Bernard, est un peu l'antithèse de Vermeer. Chez lui l'imaginaire l'emporte sur le réel, ou plutôt l'artiste transfigure le réel par sa fantaisie. Il n'en faut pas cependant, comme M. Charles Bernard le fait remarquer, conclure que Breughel n'est qu'un humoriste.

Beaucoup ne le voient qu'à travers ces compositions d'un comique intense, comme *la Bataille entre les Gras et les Maigres*, *la Bataille entre Carnaval et Carême*, *les Pierres de Folie*, tant d'autres où, sous des apparences grotesques, veille une pensée philosophique parfois amère, scènes fantastiques de cauchemar où j'ai cru deviner le masque de folie dont aiment à s'affubler les misanthropes. Mais on n'a vu que trop le côté extérieur de ces divagations fantaisistes... Breughel n'est pas que drôle. S'il se complaît souvent dans des bouffonneries tellement démesurées que par elles seules déjà elles attestent la fécondité du génie qui les enfanta, c'est à la

façon de Rabelais qui sut faire tenir dans son *Gargantua* et son *Pantagruel* les hommes, les choses et les pensées de son temps, la matière de toutes les tragédies et de tous les drames, l'observation et l'étude des caractères de toutes les comédies, aussi bien des anciennes que des modernes, dans une farce gigantesque.

M. Charles Bernard a excellemment montré la place qu'occupait Breughel parmi les peintres du XVIe siècle, l'influence que put avoir sur lui l'œuvre de Jérôme Bosch, et rendu pleine justice à des pages comme *la Journée sombre*, *les Chasseurs dans la neige*, de Vienne, et *le Berger fuyant le loup*, de la collection Johnson, de Philadelphie, que je ne connais pas, mais dont l'excellente reproduction qui accompagne le texte me semble donner une très suffisante traduction.

M. Jean de Bosschere a fait tirer à part l'étude publiée par lui dans *l'Art flamand et hollandais* sur **les Vitraux de Lierre et d'Anvers**; depuis *le Vitrail d'Elisabeth Van Leyre*, qu'on voit dans la fenêtre du chœur de l'église de Lierre et dont l'auteur est le verrier Keldermans de Louvain, jusqu'aux verrières des artistes du XVIIe siècle, Diepenbeeck entre autres, toutes les œuvres qui nous sont restées sont soigneusement passées en revue.

Il me faut enfin signaler l'important ouvrage consacré par M. Servian au peintre **Magaud**, dont les œuvres conservées pour la plupart à Marseille témoignent d'une remarquable entente de la décoration unie à un dessin d'une pureté voisine de celle d'Ingres; certains paysages même évoquent le souvenir de nos maîtres du XVIIe siècle et d'autre part annoncent René Ménard.

Memento. — M. Armand Dayot publie, dans *l'Art et les Artistes*, une très pénétrante étude sur le délicieux peintre *Hubert Robert ;* M. C. Danilowicz, dans *l'Art décoratif*, fait l'historique de *l'Art populaire scandinave ;* et dans *la Revue de l'Art ancien et moderne* M.L. de Fourcaud continue la série de ses articles très documentés sur *le Pastel et les pastellistes au XVIIIe siècle.*

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Guido Gezelle : *Poèmes choisis* (traduit du flamand par MM. Emile Cammaerts et Charles Van den Borren ; Edit. Peeters, Louvain) — Joseph Chot : *Le Génie d'Athènes* (Liège, Société belge d'éditions) — M. Emile Verhaeren au congrès d'Arlon. — Au théâtre. — Memento.

Grâce à MM. Emile Cammaerts et Charles Van den Borren, les lecteurs français ignorant la langue néerlandaise pourront enfin se faire une idée de la haute valeur et de l'originalité du grand lyrique flamand, le prêtre Guido Gezelle, dont je vous racontai autrefois l'humble vie, la mélancolique carrière, en essayant aussi de

retracer sa physionomie et de définir son œuvre. Les deux lettrés en question nous offrent la traduction française d'un choix de **poésies de Gezelle** et je constaterai qu'il aurait été difficile, sinon impossible, de serrer de plus près et avec plus d'élégance le texte original. « Toute traduction a besoin d'excuses, nous disent MM. Cammaerts et Van den Borren dans leur préface, mais il n'en est pas qui en exige davantage que celle-ci. S'il est parfois dangereux de transposer d'une langue dans une autre — surtout d'une langue germanique dans une langue latine — des ouvrages de critique ou de philosophie, cette faute devient un péché lorsque l'on tente de reproduire dans une prose étrangère la chanson rythmique d'un vers sonore, et ce péché frise le sacrilège lorsque ce vers se meut d'un pas ailé répandant autour de lui la fanfare de ses assonances, l'harmonie de ses allitérations et le parfum savoureux de ses locutions populaires. Il est entendu que Guido Gezelle est intraduisible tout au moins en français — aussi n'avons-nous pas la vanité de prétendre offrir au lecteur une œuvre équivalente au texte original. Notre seul but est de lui suggérer la merveilleuse richesse de cette poésie flamande. » Je le répète, les traducteurs aussi consciencieux que modestes atteignent largement ce but.

Dans leur préface, ils résument ainsi la signification du poète : « Gezelle n'était pas un artiste dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Sa profonde érudition littéraire n'altéra pas son caractère primesautier et populaire. Il eut l'inappréciable privilège de manquer d'esprit critique et de commettre parfois une faute de goût. Il se tint à l'écart des milieux intellectuels et resta en contact intime avec ses chers paysans de West-Flandre, avec les hommes de sa classe, de sa race, de sa langue et de son ciel. Son œuvre ne lui inspira jamais le moindre orgueil. Il avait trop d'inspiration pour en être conscient, et il n'eût pu songer à séparer son apostolat de son art, son œuvre vécue de son œuvre parlée. C'était, avant tout, un paysan de West-Flandre, c'est sans doute pourquoi il sut parler à l'humanité entière. C'était, avant tout, un grand saint, un humble vicaire de province ; c'est sans doute pourquoi il lui fut donné d'être un si prestigieux poète... Il a chanté, durant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, en pleine efflorescence rationaliste, les cantiques les plus ardents et les plus purs que l'on ait produits depuis le moyen âge. Il faut remonter jusqu'aux poètes franciscains pour retrouver une voix où tant d'onction s'allie à tant de verve, tant de foi à tant de bonhomie, où le prêche s'éclaire d'un tel sourire, où la piété devienne une chose si simple, si intime, qu'on l'emporte en soi, sans même s'en douter, et qu'on ne voit plus le monde qu'au travers de son prisme... Sa foi anoblit les plus humbles jouissances ; elle accepte comme un don de Dieu les parfums de la terre, la saveur des fruits

et l'éclat des couleurs. Aucun panthéiste n'a goûté et compris la nature comme cet apôtre mystique. Le poète et le prophète se rencontrent en lui au tournant de chaque strophe et unissent leurs voix en une commune prière, en une même action de grâce. Son inspiration se meut de la terre au ciel et du ciel à la terre, comme les anges sur l'échelle de Jacob. Ils portent à Dieu les fleurs de notre reconnaissance et nous comblent des fruits de sa bénédiction. »

Voici une des pièces traduites par MM. Cammaerts et Van den Borren ; elle est intitulée *Une branche de cerises :*

« Une branche de cerises, enfant, une branche de cerises, mûries dans l'éclatante lumière d'or de l'été !

« Gonflées de suc, si douces, si sures, pleines de jus, pleines de douceur, elles brillaient sur l'arbre, elles parlaient sur l'arbre : « Cueille-nous, cueille-nous, cueille-nous, disaient-elles, cueille et apaise ta soif, nous sommes mûres et belles ! »

« Elles pendaient à leurs branches, balancées par le vent, le tiède vent d'été ! « Cueille-nous, cueille-nous, » cueille-nous ! criaient-elles. Je les cueillis. Qu'elles pesaient lourd ! La bénédiction du Seigneur pesait sur elles !

« Prends et remercie Celui qui les créa, qui les forma. Dis-Lui merci, merci, merci !

« Regarde le Ciel, c'est là qu'Il est, c'est là qu'est Dieu ! Les yeux en l'air, comme l'oiseau qui, en buvant, lève innocemment la tête, dis-Lui merci, merci, merci !

« Fidèle comme la bête chétive, fidèle comme les feuilles et les fruits, fidèle comme la fleurette, fidèle comme le grain de sable sous nos pieds, remercie-Le !

« Oh ! goûte ces cerises ! Il est si doux de goûter un fruit mûr, et de se sentir monter au cœur une joyeuse gratitude !

« Apprends la langue qui, par mille bouches, ne cesse de proclamer : « Seigneur merci ! merci pour la vie, merci pour la lumière, merci pour la lumière et la vie, merci pour l'art et pour la lumière, et pour la vue, et pour l'ouïe, et pour tout ! Merci, Seigneur ! » Enfant, une branche de cerises, de cerises éclatantes... Remercie-Le ! »

Les traducteurs ont raison, n'est-ce pas ? Depuis les *Fioretti* du Petit Pauvre de Notre-Seigneur on n'avait plus entendu accents pareils, mais ils ont encore bien autrement d'onction et d'effusion dans l'original.

§

M. Joseph Chot, un conteur wallon à qui nous devions déjà une couple de savoureux recueils de contes du terroir, abandonne cette fois son décor et ses types préférés pour nous évoquer dans un roman antique **le Génie d'Athènes**. Restitution élégante et érudite de

l'époque de Périclès et d'Aspasie, à laquelle servent de prétexte les aventures d'Alcmène, un sculpteur rival de Phidias et intimement lié avec tous ses illustres contemporains que nous voyons défiler, converser et agir devant nous comme dans un cinématographe perfectionné où l'émotion intime et le frisson poétique s'ajouteraient à l'illusion des objets extérieurs. C'est, en somme, sous la forme d'un agréable roman, la synthèse de tout un âge d'or. C'est même plutôt de l'histoire, un tableau de mœurs, qu'un roman historique. Le livre répond on ne peut mieux à son titre : le génie d'Athènes y revit tout entier. Et voilà qui ajoutera à la réputatien de M. Joseph Chot comme descriptif des coins et des gens de son berceau, celle d'un humaniste très averti.

§

M. Léon Souguenet, un poète délicat qui publie son journal, *les Heures et les Jours*, dans *l'Eventail*, un agréable périodique théâtral, artistique et mondain, s'est rendu à Arlon, au **deuxième Congrès** International pour l'extension et la culture de la langue française, congrès où, à côté d'excellentes choses, il s'en est débité de bien inopportunes, pour ne parler que de l'appui prêté par M. Ernest-Charles à la campagne que, sous prétexte de pudeur et de bonnes mœurs, vos bérengistes et autres pharisiens mènent contre la liberté de la littérature et le beau érotique. A ce Congrès, auquel assistèrent entre autres personnalités votre collaborateur régulier M. Henri Albert, le traducteur de Nietzsche, M. Lejeune, ancien ministre de la justice et une des gloires de notre barreau, le critique et essayiste M. Dumont-Wilden, M. Wilmotte, le savant et spirituel directeur de la *Revue de Belgique*, à ce Congrès M. Léon Souguenet a vu aussi Emile Verhaeren, Emile Verhaeren obligeant, familier, cordial, poussant la bonhomie et la modestie jusqu'à accepter la présidence de je ne sais plus quelle section. « Verhaeren, dit M. Souguenet, dont on ne peut prononcer le nom sans qu'il soit acclamé, Verhaeren, entouré, tiraillé et dont la bonté est sans défense, Verhaeren raconte des histoires étonnantes, é-tonnantes. La plupart des histoires étonnent Verhaeren; dans ce Congrès, ce qu'il y a de jeune avec les yeux de Mlle Roger, la comédienne, c'est l'âme de Verhaeren. »

Ce Congrès a eu la Comédie-Française. La Comédie-Française à Arlon ! On en parlera bien longtemps : « Après la soirée ces dames et ces messieurs de la Comédie prennent quelque réconfort, soupent dans un hôtel dont les fenêtres éclairées s'obstinent à proclamer au delà de l'heure normale et dans la nuit épaisse qu'il se passe de grandes choses à Arlon... A ce souper, poursuit M. Souguenet, Verhaeren parle de poètes qui ont fait des vers étonnants... Ce qui l'étonne aussi, par exemple, c'est de se voir soupant avec la Comédie à pareille heure. Depuis de longues années, le solitaire du Caïllou-qui-bique,

le farouche promeneur du parc de Saint-Cloud, se couche de bonne heure et ignore la vie tumultueuse et dégingandée qui s'obstine sous le clignotement des étoiles. »

§

Les **théâtres** ont rouvert. Pour le moment nous en sommes encore aux débuts d'artistes dans le répertoire courant. A la Monnaie, quelques pensionnaires nouveaux, accueillis avec faveur : M. Billot, une basse chantante, M. Saldou, un ténor, Mlle Serœn, qui a chanté Elsa, Mlle Lilly Dupré, une Mireille. Mme Croiza, déjà applaudie l'an dernier, se révèle de plus en plus grande et vibrante artiste, par exemple dans Charlotte de *Werther*. Parmi les nouveautés on annonce *Monna Vanna*, avec la musique du compositeur Février, dont vous aurez la primeur à l'Opéra, et *Katharina* de notre compatriote M. Edgard Tinel, une œuvre ne comprenant pas moins de dix-sept rôles, qui se passe à Alexandrie, au IVe siècle, sous l'empereur Maximin Daïa, et qui nous vaudra, quant au décor, une intéressante restitution du temple de Sérapis. On nous promet aussi des reprises de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et d'*Orphée*.

Au Parc nous verrons *la Route d'Emeraude*, la pièce tirée par Jean Richepin du délicieux roman d'Eugène Demolder, et *la Dixième journée*, une œuvre inédite de M. Paul Spaak, l'heureux père de cette *Kaatje* qui sera jouée cet hiver à Paris.

Memento. — La *Société Nouvelle* (septembre) : A Kœnigsberg, par Emile Verhaeren ; La vie des frelons, par M. Ch. Fénestrier.

La Belgique Artistique et Littéraire (septembre) : Les Populations du Haut Nil, par M. le lieutenant Duwez, des vers de M. Marcel Angenot, un conte de M. Sylvain Bonmariage, une conférence de Laurent Tailhade. — (Octobre) : *Le Miracle des Hommes*, par M. Gérard Harry ; un conte de Caroline Gravière ; une étude sur le théâtre belge de langue française, par M. H. Liebrecht ; la première partie d'un amusant roman de M. Sander Pierron : *Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne*.

La Vie Intellectuelle (septembre) : Victor Rousseau, par M. Maurice des Ombiaux ; La Guirlande des Humbles, par M. George Garnir ; la critique du Walt Whitman de Léon Bazalgette, par M. Georges Rency.

Durendal : Une étude de M. E. Fermaud sur le Drame Espagnol ; des articles de M. Octave Maus et T. de Visan ; des vers de M. Georges Ramaekers.

Le Thyrse : La ville au bois, poème par M. Fontainas.

La Revue de Belgique : Comment on devient vieux, par M. C. Vanlair ; François Coppée, par M. Schœn ; Une nouvelle biographie du cardinal Newman, par M. Goblet d'Alviella.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Jules Huret : *De Hambourg aux marches de Pologne*, Paris, Eugène Fasquelle. 3 fr. 50. — Memento.

De Hambourg aux marches de Pologne. — M. Jules Huret est incontestablement le meilleur journaliste de notre époque. Il possède toutes les qualités et tous les défauts de son métier. Observateur sagace, il sait noter avec précision les traits les plus caractéristiques du personnage qu'il interroge et retenir d'une conversation souvent embrouillée les quelques phrases saillantes qu'il importe de dégager. Voulant aller droit au but, il néglige la documentation à côté. Ainsi chaque sujet qu'il aborde, dans sa nouveauté, prend pour lui la forme d'une véritable découverte. Il s'étonne de ce qu'il voit (nous avons vu que, par instinct, il sait discerner ce qu'il faut voir) et s'entend à faire partager son étonnement au public pour lequel il écrit. S'il était mieux informé, s'il avait étudié d'avance la question qu'il entend traiter, il risquerait de tomber dans la pédanterie et de passer à côté de tel détail pittoresque qui retiendra le lecteur et le fera aller jusqu'au bout d'un développement souvent ardu. Il faut être soi-même un peu badaud pour satisfaire la badauderie des Parisiens.

Donc, après avoir découvert l'Amérique, M. Huret s'applique depuis deux ou trois ans à découvrir l'Allemagne. L'année dernière, son recueil d'articles s'intitulait *Rhin et Westphalie ;* aujourd'hui, il promène son public *De Hambourg aux marches de Pologne*. Certes nous possédions déjà des ouvrages fort bien documentés sur l'état actuel de l'empire allemand. MM. P. de Rousiers, Edgard Milhaud, Paul Léon, en bons économistes et en politiciens avisés, ont étudié l'essor économique et commercial du pays, M. Henri Lichtenberger s'est appliqué, non sans succès, à nous en faire la psychologie. Les carnets de M. Huret, au moment où il franchit le Rhin, n'avaient que des pages blanches. Il s'est contenté de regarder et d'interroger. Mais ses questions s'adressaient indifféremment aux gros armateurs et aux patrons de cafés, aux industriels et aux commerçants. Visitant tour à tour les usines et les grands ports de mer, les lieux de plaisirs et les salons, il a rapporté les impressions les plus bizarres qu'on puisse voir. Dans son livre, les études indigestes sur les trusts, les compagnies de navigation, l'organisation des banques voisinent avec des notes brèves sur les mœurs et les habitants, des croquis de paysages, des phrases de conversations. Nous dirons tout à l'heure jusqu'à quel point M. Huret a vu juste.

Ce système offrait dès le début de graves inconvénients. M. Huret ne savait pas l'allemand, et il est toujours difficile de recueillir des

renseignements de première main dans un pays dont on ignore la langue. De là cette inégalité dans la documentation, ce manque de méthode dans la mise au point des différentes questions. Une fois c'est un cuisinier qui est Français et qui peut fournir les renseignements les plus précieux, une autre fois tel bureaucrate n'ignorant rien des finesses de notre langue défend avec éloquence les mesures de son administration. Quand M. Huret rencontre un causeur, à la parisienne, son cœur s'épanouit d'aise et son article prend immédiatement un relief extraordinaire.

M. Huret a-t-il appris l'allemand durant les longs mois qu'il a passés en Allemagne? Cela n'est pas certain. Il écrit *le Seebadeanstalt* (page 5), et répète plusieurs fois ce mot, comme s'il cachait un sens mystérieux, alors qu'il était si simple de traduire par établissement de bain ou simplement casino. Prenons pour des négligences : *le Rickmers Mühlen* (ce féminin pluriel) (page 98) ; *Vierjareszeiten* sans *s* (page 103) ; *Ganse Markt* pour *Gaensemarkt* (page 185) ; *Brauchen-Register*, probablement *Branchen-Register*, registre des branches (page 198). Mais *tous Geheimrathen et Kommerzialrathen* (page 258) est parfaitement inadmissible. Encore que le pluriel soit mal formé, *Kommerzialrath* ne s'emploie qu'en Autriche ; dans tout l'empire allemand on dit *Kommerzienrath*. Et la princesse de Bülow n'a certainement pas parlé à M. Huret de Lilien Kron (page 485), mais de Liliencron, le premier poète de l'Allemagne contemporaine.

Ne nous arrêtons pas à ces expressions variées d'une philosophie un peu sommaire : « La bienveillance et la bonté régneront dans les âmes, au lieu de se manifester dans les gestes et les paroles » (page 25). « Pourquoi, si on est pauvre, s'affubler de laquais ridicules ? Et, si on est riche, que n'en affiche-t-on d'éblouissants ? » (page 45). « On est un peu étonné de trouver ce spectacle macabre en cet endroit. Mais qu'importe, s'il nous force à réfléchir, ne fût-ce qu'un instant ? » (page 115).

Le *Bundesrath*, que tout le monde traduit sans hésiter par Conseil fédéral, est appelé « le petit Parlement d'Empire composé de représentants directs des princes et souverains de l'Allemagne » (page 69). Pourtant, dans l'intervalle, M. Huret s'est renseigné et il écrit bien *Bundesrath ou Conseil fédéral de l'Empire* (page 111). Quand M. Huret parle des Universités, il ajoute entre parenthèses : « On appelle ainsi les Facultés en Allemagne. » Les grosses naïvetés de cet ordre-là sont heureusement rares.

M. Huret a semé au cours de son volume de nombreuses observations sur les mœurs et la société, dont quelques-unes mériteraient d'être développées. On aurait ainsi sur l'Allemagne une façon de *Mémoires d'un touriste* qui aideraient mieux à comprendre le pays

que les plus savantes statistiques. L'auteur excelle dans la notation directe des petits faits. Il faudrait évidemment pénétrer plus avant dans l'intimité des gens pour pouvoir comparer leurs habitudes aux nôtres. Ne chicanons pas M. Huret au sujet de ses remarques sur le coup de chapeau. Il écrit : « En Allemagne, tous les hommes s'estiment selon un angle de 90 degrés. » Mais la caractéristique du salut allemand, c'est précisément qu'il n'est pas « en dehors ». La main ramène d'un coup sec le chapeau vers la poitrine et l'abaisse en frôlant le corps jusqu'au nombril ou jusqu'aux genoux, selon le degré de respect que l'on doit au personnage devant qui l'on se découvre. Il est donc inexact de dire que l' « on ne peut voir qu'une seule et unique sorte de salut ». Le salut en Allemagne est un véritable baromètre de la servilité. Et puis, si l'on se découvre en entrant dans une brasserie, jamais on ne touche même son chapeau de la main quand on rencontre une femme dans un escalier.

Si M. Huret est parfois d'une indulgence excessive pour nos ennemis héréditaires, il est, en d'autres endroits, d'une singulière clairvoyance. A un professeur qui affirme la sympathie des Allemands pour les Français il répond :

Non, l'Allemagne ne nous aime pas plus que nous ne l'aimons. Comme tous les peuples de la terre, elle n'aime qu'elle-même. Ne vous faites donc pas plus sentimentaux que vous n'êtes. Je ne crois plus que l'Allemagne soit un peuple de rêveurs : c'est une race de réalistes, admirablement gouvernés au point de vue d'une maison de commerce ordonnée et qui ne veut pas de grèves. Vos chefs de rayons, vos employés et votre grand patron sont de parfaits négociants : et la marque *Germania* est bien gérée.

C'est ce qui fait aussi que l'Allemagne ne se soucie pas de révolutions politiques, et cela explique également que le parti socialiste se figure avoir tant de soldats : les socialistes sont les petits employés de la firme *Germania* qui ne se trouvent pas assez payés. Mais, comme ils ne meurent pas de faim, en somme, que la « maison » fait ce qu'elle peut pour améliorer leur sort — sauf de partager ses bénéfices, — ils raisonnent et ne bougent pas...

Malgré toutes ses critiques, M. Jules Huret n'en a pas moins écrit l'apologie du régime d' « entreprise » allemand. Les usines toutes neuves, les docks formidables, les écoles modèle, la force, la persévérance et l'application ont exercé sur son esprit une singulière fascination. Il a trouvé tout cela magnifique et comme on lui a dit que cela marchait à merveille, il l'a répété docilement. Son livre nous montre l'Allemagne telle qu'elle voudrait être, plutôt que l'Allemagne telle qu'elle est. Ayant regardé la façade, il est reparti avant de s'être aperçu que tout cela était en train de craquer.

§

Memento. — Parmi les traductions des romans allemands qui se font

chaque année plus nombreuses, signalons deux ouvrages de Fédor de Zobeltitz, *l'Héritage Lehn* et *l'Année des mariages*, tous deux d'une lecture fort agréable. Ils ont été excellemment mis en français par M. P. de Pardiellan, pseudonyme sous lequel se cache le lieutenant-colonel Velling. (Librairie Universelle.) — On aperçoit beaucoup moins le motif que l'on pouvait trouver à traduire *le Docteur aux Roses* de Ludwig Finckh (?) que M. François Germain nous donne chez l'éditeur Messein. L'avant-propos du traducteur est composé de deux lignes empruntées au troisième chapitre de l'Exode : « N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. »

Le *Verein für Kunst*, de Berlin, organise comme les années précédentes vingt soirées d'art accessibles au grand public. Elles seront surtout consacrées à des lectures de leurs propres œuvres qu'y feront une série de poètes allemands et étrangers. Signalons Paul Scheerbart, Detlev von Liliencron, André Gide, René Schickélé, E. Schur, etc. M. S. Zweig fera une conférence sur Balzac, M. Fr. Blei parlera de *l'Illusion morale*. La dernière soirée comportera des danses. Il y aura en outre un *Simplicissimus-Ball*.

Hyperion vient de publier son quatrième cahier. Nous y trouvons un poème dramatique inédit « en trois monologues », de M. André Gide, *Bethsabée*, traduit sur le manuscrit par M. Fr. Blei, des nouvelles de MM. Paul Ernst et René Schickélé. A signaler encore un dialogue sur *les Choses allemandes* de M. Fr. Blei, où sont développées une série de vérités très actuelles. Les planches hors texte sont de Millet, Vincent Van Gogh, E. Matthes, Paul Signac, Maillol, Aug. Rodin et H. de Toulouse-Lautrec.

M. Raphael Loewenfeld, à qui nous devons l'une des meilleures biographies de Tolstoï, publie dans *Nord und Süd* (septembre) une étude consacrée au jubilaire. M. Ludwig Geiger donne une caractéristique de Goethe dans la société. — De fort belles reproductions accompagnent une étude de M. E. Schur sur Honoré Daumier (octobre). Le comte Zeppelin, dont la malheureuse randonnée en ballon dirigeable a fait un héros national, est l'objet d'une apologie un peu exagérée de la part de M. Hugo Eckener.

Le fascicule d'août de *Süddeutsche Monatshefte* est particulièrement consacré aux écrivains suisses. Il contient une nouvelle de Ernst Zahn, des ballades de Hermann Stegemann, une étude de M. Alfred Stern, professeur d'histoire à l'école polytechnique de Zurich, sur l'expulsion de Georges Herwegh en 1843. M. J. Hofmiller rend compte des récentes publications de la littérature suisse. Le fascicule de septembre s'ouvre par un article de M. R. Borchardt qui s'intitule *l'Empereur* et tente la psychologie-affiche de Guillaume II. Le journal inédit d'un officier wurtenbergeois au service de la France relate la retraite de Russie en 1812. M. E. Ebstein communique de nombreuses lettres inédites de G. Chr. Lichtenberg, dont quelques-unes sont écrites en anglais et en français.

L'article de tête de *Das literarische Echo* (15 septembre) s'intitule *Sur les traces de Rabelais en Allemagne* et montre l'influence que l'auteur de *Pantagruel* a exercée sur les écrivains d'outre-Rhin. M. Wesper étudie l'œuvre de Max Dauthendy (avec portrait).

La partie artistique de *Hochland* (septembre) est consacrée à un peintre de l'école nazaréenne, Edward de Steinle, élève d'Overbeck, Steinle contri-

bua au mouvement néo-catholique du commencement du siècle dernier.

Morgen a publié dans ses derniers numéros un très intéressant roman de M. René Schickélé, *l'Etranger*, dont nous aurons l'occasion de reparler quand il nous sera parvenu en volume. L'auteur nous montre l'évolution d'un jeune Alsacien vers une sorte d'esthétisme germanique qu'il conviendra d'étudier de plus près.

Deutsche Kunst und Dekoration (septembre), avant de poursuivre ses études sur l'exposition de Darmstadt, consacre un article au peintre munichois Ernest Liebermann, qu'il ne faut pas confondre avec l'impressionniste israélite Max Liebermann. Accompagné de nombreuses gravures cet article est signé Georg Muschner.

Dans *Politisch-Anthropologische Revue* (septembre), M. Th. Biedert exhume un ouvrage anonyme publié à Paris 1846 et qui s'intitulait: *Des Allemands, par un Français*. L'auteur s'élève contre les théories développées par le fameux Ernst Moritz Arndt dans son histoire comparée des peuples, qui parut à Leipzig en 1843. A retenir cette phrase, qui pourrait être écrite à l'adresse de nos pangermanistes les plus récents : « Les Allemands d'aujourd'hui se considèrent comme les représentants et héritiers directs des peuples germaniques : or, ces peuples s'étant répandus sur toute l'Europe, il se trouve qu'il n'est pas de pays où quelque chose de l'héritage ne soit à recueillir. Chaque peuple peut donc être considéré comme Germain aussi longtemps et en tant qu'il est utile. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

La Mort du Professeur John Churton Collins. — Miss Winifred Stephens : *French Novelists of To-Day*, 6 s., John Lane. — Frederic Harrison : *National and Social Problems*, 7 s. 6 d., *Realities and Ideals, Social, Political, Literary and Artistic*, 7 s. 6 d., Macmillan. — G.-K. Chesterton : *Orthodoxy*, 5 s., John Lane. — A.-C. Swinburne : *The Age of Shakespeare*, 6 s., Chatto and Windus. — G. G. Greenwood : *The Shakespeare Problem restated*, 21 s., John Lane. — Eden Phillpotts and Arnold Bennett : *The Statue*, 6 s., Cassell. — Arnold Bennett : *Buried Alive*, 6 s., Chapman and Hall. — Memento.

Le professeur **John Churton Collins** est mort le 15 septembre 1908 ; on l'a trouvé noyé au fond d'un fossé, dans la campagne, non loin de Lowestoft. Sur le bord, étaient divers objets lui appartenant, dont une fiole pharmaceutique qui avait contenu un stupéfiant. L'enquête judiciaire a conclu à une mort accidentelle ; mais il faut remarquer que le professeur souffrait depuis longtemps d'insomnies et de dépression physique et mentale lui interdisant tout travail. Il était arrivé à un état de neurasthénie aiguë, et les notes d'un carnet intime révèlent son découragement profond ; il y dit même : « Am now in dead dull suicidal misery. » Il était le fils d'un chirurgien et naquit à Bourton on the Water, Gloucestershire, le 26 mars 1848. Il commença ses études à la King Edward's School de Birmingham et les termina en 1872 au Balliol College d'Oxford. Depuis 1904, il professait la Littérature Anglaise à l'Université nouvelle de Birmin-

gham. Le premier ouvrage de John Churton Collins, *Sir Josuah Reynolds as a Portrait Painter*, date de 1874, et son dernier, consacré à Rousseau et Voltaire en Angleterre, parut en avril dernier. Entre temps, parurent des recueils nombreux d'articles, d'essais et d'études critiques sur Shakespeare, Swift, Dryden, Pope, Tennyson, Matthew Arnold, etc., qui ne manquent pas d'intérêt, malgré de très graves défauts. Le professeur Churton Collins était certainement un érudit et ses travaux relatifs à la littérature d'autrefois ont une réelle valeur ; mais, pour la littérature plus récente, il se révèle sec, grincheux, acerbe ; il entame des polémiques violentes dont le ton hargneux est fort désagréable, et lui enlève la sympathie qu'un ton plus courtois lui vaudrait. En général, son jugement est sûr pour les auteurs classiques, parce qu'il sait ce qu'il faut en dire et à quel point de vue se placer ; pour les modernes et les contemporains, il est partial et injuste, il manque de l'imagination nécessaire pour se mettre en sympathie avec des esprits et des tempéraments différents du sien. Encore qu'il s'abandonnât à des colères excessives et trop souvent déplacées, ses intentions étaient louables, et son amour de l'art d'écrire fut sincère.

§

Neuf fois sur dix, prétend M. Georges Grappe, l'enthousiasme des amateurs de littératures étrangères porte à faux, et il le prouve très victorieusement en analysant et critiquant en détail un volume que Miss Winifred Stephens a consacré aux **French Novelists of To-Day**. Il souligne, avec de spirituelles railleries, les erreurs de Miss Stephens, il relève fort judicieusement d'inexplicables omissions, et il décerne avec une rare équité la louange et le blâme. Quand on veut présenter à ses compatriotes les auteurs étrangers que l'on aime et que l'on admire, il faut prendre garde à n'en pas oublier, ou bien alors ne pas donner à son ouvrage un titre aussi exclusif et l'agrémenter d'une préface aussi imprudente. « Lorsqu'on tente une œuvre d'ensemble, dit fort justement M. Grappe, il faut tenir ses engagements, remplir ses promesses. » Miss Stephens s'est trop engagée, mais malgré tous les défauts de son livre, on peut lui savoir gré de son effort, et lui réserver beaucoup d'indulgence pour ses témérités de débutante un peu éblouie qui n'a pas vu les dangers de son entreprise.

Il faut suivre au jour le jour depuis de longues années tout ce qui se publie dans un pays, pour se rendre compte de ce qui s'y pense et de ce qui s'y dit. Même faut-il y vivre ou y séjourner souvent, rester en contact perpétuel avec la vie nationale tout entière. Même est-il indispensable de s'être au préalable spécialisé dans l'étude de l'histoire politique, économique et littéraire de la nation, de s'être fait une

culture anglaise, allemande ou française suivant le cas, d'être à tous les points de vue et dans la plus grande mesure possible, du pays dont on s'occupe; il faut en outre rester suffisamment de son propre pays pour conserver le point de vue critique spécial, pour percevoir les différences et les définir nettement. Et quand on est en possession de cette double documentation, on ne saurait encore qu'avec beaucoup de réserves prétendre discerner le développement intellectuel contemporain de la nation qu'on étudie. Pourtant, il est des cas où il n'y a aucune témérité à se risquer à des tableaux d'ensemble, à des jugements généraux, à condition, nécessairement, de se tenir dans les généralités, à ne pas sortir de certains domaines et à accepter aussi des opinions et des conclusions qu'on n'a pu vérifier personnellement, mais auxquelles on accorde confiance. Mr Frederic Harrison nous en offre un exemple dans ses études religieuses, philosophiques et sociales, et en particulier dans les deux récents volumes qu'il intitule **National and Social Problems** et **Realities and Ideals: Social, Political, Literary and Artistic**. Au cours de ces articles et ces essais d'une extrême diversité, et dont certains furent écrits il y a quarante ans, l'auteur fait preuve d'une perspicacité surprenante, d'une clairvoyance lumineuse et d'une largeur de vues qui ont conservé à ses jugements d'hier et d'autrefois tout leur poids et toute leur valeur. C'est de l'actualité rétrospective.

Comme actualité de la minute, nous avons le volume que Mr G. K. Chesterton appelle **Orthodoxy**, par opposition avec ses précédents *Heretics*. Rien de plus hétérodoxe que cette orthodoxie-là, rien de plus paradoxal et de plus fantaisiste que cette logique, rien de plus amusant, tout en donnant à penser, à discuter, à contredire. Mr G. K. Chesterton fait de l'esprit aux dépens de son propre esprit et il a pour l'esprit comique une prédilection telle qu'il s'en sert en toute occasion et qu'il ne sait être sérieux que comiquement. Ce qui n'empêche nullement ses opinions d'être fort saines et ses jugements perspicaces et profonds.

De cette conception spéciale de la critique, nous aurons, en prenant **The Age of Shakespeare**, de Swinburne, un contraste frappant. Mr Swinburne appartient à une génération que l'on révère, il est un romantique tout comme le fut Victor Hugo, et pour lui l'âge d'Elizabeth est demeuré une période surprenante. Ses admirations sont enthousiastes et nous paraissent même, dans le détail, un peu excessives. Parfois, le poète entraîne le critique et lui fait perdre pied : il suffit pour cela d'un passage lyrique particulièrement sonore. Mais si, pour tel auteur ou pour telle œuvre, Mr Swinburne s'abandonne à des admirations exagérées, il devient singulièrement judicieux et précis dès qu'il généralise. Son goût est trop sûr et sa critique trop clairvoyante pour qu'il se méprenne sur l'ensemble, et il serait

curieux, ici, de le rapprocher du prof. Churton Collins sur les mêmes sujets. Mr Swinburne est érudit sans être pédantesque : il se met merveilleusement en sympathie avec les auteurs dont il traite, et dont son imagination de poète suit sans peine les plus hardis essors.

Shakespeare et son œuvre demeurent d'inépuisables sujets d'étude, et, quand les commentateurs n'ont plus rien à dire, ils discutent et contestent leurs opinions réciproques. Mr George Greenwood, homme de loi, membre du Parlement, érudit, s'efforce, dans son volumineux ouvrage, **The Shakespeare Problem restated**, de coordonner et de présenter sous un aspect rationnel le « problème » shakespearien. Ses exposés et ses discussions sont très captivants et ses réfutations des précédents commentateurs, en particulier du professeur Churton Collins, paraissent convaincantes. Son ouvrage, soigneusement indexé, révèle une connaissance approfondie de la question dont il traite, et il est précieux, à bien des points de vue, dans la formidable quantité de littérature dont Shakespeare est l'occasion, sans en être toujours l'excuse.

§

Avant de parler, — ce que nous ferons dans une prochaine chronique, — des romans nouveaux qui paraissent ces jours-ci, il nous faut liquider les volumes de l'été, lus pendant les derniers jours de vacances. Pour **The Statue**, le « sensational novel » dû à la collaboration des deux habiles romanciers que sont Mr Eden Phillpotts et Mr Arnold Bennett, il ne s'agit pas de se livrer à des considérations littéraires transcendantes. Les auteurs n'ont pas un instant prétendu donner un chef-d'œuvre capable de rivaliser avec Dickens ou Balzac. Ils ont voulu relater une histoire captivante et ils y ont merveilleusement réussi. Avec une adresse parfaite, ils ont échafaudé les incidents, les crimes, les disparitions, laissant le lecteur perplexe devant l'énigme de la statue jusqu'à un dénouement inattendu. C'est de l'excellent feuilleton qui fait admirer la versatilité des auteurs sans qu'on oublie cependant que Mr Phillpotts écrit des œuvres fortes, comme par exemple *Children of the Mist*, et que Mr Bennett nous a donné *Sacred and Profane Love*, *Leonora*, *Anna of the five Towns*, et même ce curieux et passionnant **Buried Alive**, un peu trop traité, « à la fantaisie » selon nous, et qui reste une des plus intéressantes œuvres du jeune et célèbre romancier.

Memento. — La Collection Tauchnitz, qui a déjà publié le mois dernier les deux romans précédents (*The Statue* et *Buried Alive*), ajoute à son catalogue deux ouvrages dus à des écrivains américains : *Mr Crewe's Career*, dans lequel Mr Winston Churchill dépeint les mœurs politiques aux Etats-Unis, et *Jack Spurlock, Prodigal*, où Mr George Horace Lorimer, l'auteur des *Letters from a Self Made Merchant to his Son*, décrit avec

son humour habituel les expériences d'un fils de millionnaire qui essaie de gagner sa vie en travaillant ; en outre, la riche Collection s'augmente des récents succès anglais : *The Spanish Jade*, le beau récit de Mr Maurice Hewlett; *A Set of Six*, les six magnifiques nouvelles de Mr Joseph Conrad; *The Angel and the Author, — and Others*, d'humouristiques fantaisies de Mr Jerome K. Jerome; *Bachelor Betty*, le roman d'une jeune Australienne qui vient « faire de la littérature » dans la mère-patrie, et les aventures qui s'en suivent, par miss Winifred James; *Love the Harvester*, roman dont l'action se passe au XVIIe siècle, par Mr Max Pemberton; *The Cat's Paw*, par Mrs B. M. Croker, etc.

The World's Work donne, avec de nombreuses illustrations, *Some Random Reminiscences of Men and Events*, par Mr John D. Rockefeller, *Christian Science and the Emmanuel Movement*, par Mr Frederick Dixon, *Openings for Women in South Africa*, par Mrs Hirst Alexander, etc.

M. Augustin Filon publie une étude sur Georges Clemenceau dans *The Fortnightly Review*, où il faut lire aussi *Sirmione*, un beau poème de Mr. Laurence Binyon, *Plays of the New Season*, par Mr William Archer, *The Decay of the Short Story*, par Mr Edwin Pugh, etc.

Au sommaire du *Cornhill Magazine : Irish Epics and Homer*, par Mr Andrew Lang, *Louise de la Vallière*, par Mrs Virginia Stephen, *A Jubilee Day at Lourdes*, par Mr H. H. Bashford, *The Sympathetic Whur*, par Mr E. V. Lucas, etc.

The Empire Review offre les commentaires mensuels de Mr Edward Dicey sur la politique étrangère et *Unrest in India*, *The Cause and the Remedy*, par Mr C. J. O'Donnell, etc.

The Contemporary Review publie *Great Britain and Germany*, par Mr Harold Spender, *The Alleged Transmission of Acquired Characters*, par le Dr G. Archdall Reid, *A Slump in French Socialism*, par Mr Laurence Jerrold, *The Origin of the Dog*, par le Dr Woods Hutchinson, etc.

The Nineteenth Century and After offre pour octobre un sommaire intéressant : *The Value of Canadian Preference*, par lord Milner, *The Eucharistic Congress*, par Monsignor Moyes, *Can Islam be reformed ?* par Mr Theodore Morrison, *The East African Problem*, avec cartes, par Sir Harry H. Johnston, *The Fight for Universal Penny Postage*, par Mr J. Henniker Heaton, *Dante and Shakespeare*, par Miss M. W. Smyth, *The Method of Plato*, by Mr Herbert Paul, *The Poet in High Alps*, par Mr Frederick Wedmore, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Luis Lopez Ballesteros : *La Cueva de los Buhos*, 3 p. Madrid, Saenz de Jubera. — Felipe Trigo : *La Bruta, Heroes de ahora*, 3 p. 5o, Madrid, Pueyo.

En 1843, dans son essai sur l'ancien théâtre espagnol, F.-G. Moron, opposant assez arbitrairement Nord et Midi, écrivait : « La littérature du Nord tire ses beautés de tout ce qui est intime, profond et douloureux dans le cœur humain, tandis que celle du Midi considère la vie comme un banquet magnifique, et cherche à amuser l'imagina

tion, à captiver les sens par la peinture de tout ce qui est merveilleux, doux ou surprenant. » Ce qui pouvait être vrai de la littérature espagnole au temps de Moron ne l'avait pas toujours été : les mystiques castillans, par exemple, ne rejoignent-ils point, par delà le pays des troubadours, par delà la France tempérée d'esprit et d'âme, les mystiques d'Allemagne et de Flandre ? En tout cas, de nos jours, hispanisants et lettrés espagnols ont renoncé à la conception romantique d'une Espagne invariablement andalouse de Roncevaux ou de Gérone jusqu'à Gibraltar, d'une Espagne toute colorée et sonore et dansante pour l'émerveillement des Zorrilla et des Gautier, ou sombrement voluptueuse jusqu'au sang, jusqu'à la mort, pour l'émoi farouche d'un Barrès. Il nous plairait de montrer ici par quelle évolution et grâce à quelles influences les romanciers et les poètes d'outre-monts, renonçant aux lyrismes faciles et aux douceurs de cette improvisation qui fut si chère à leurs devanciers, en sont venus à l'étude toujours plus minutieuse de sentiments ou de passions jusque-là seulement observés à fleur de peau ; comment aussi, laissant pour compte aux membres des Royales Académies et aux déclamateurs pour Cortès les classiques redondances, ils se sont efforcés de rajeunir le castillan, d'en faire une langue plus sobre, peut-être aussi plus tourmentée, capable enfin de cette précision et de ces nuances qu'exigeait l'idéal littéraire nouveau. Mais une telle étude, outre qu'elle déborderait sur le cadre étroit de ces articles, nous forcerait à remonter trop loin dans le passé. Et le chroniqueur du *Mercure* s'est promis de consacrer dès maintenant aux contemporains toute son attention.

Avant d'avoir lu **l'Antre aux Hiboux**, nous ne connaissions M. Luis Lopez Ballesteros que comme un journaliste heureux, ayant assez mérité du parti libéral pour en recevoir — sans doute à la mode d'Espagne ou, si l'on veut, de l'Angleterre avant lord Grey — un fief électoral et le siège correspondant aux Cortès. Aussi redoutions-nous, en ouvrant ce livre, de nous rencontrer à nouveau avec un de ces prédicants verbeux qui s'ingénient à procurer aux innombrables *chulos* des joies d'art savamment épicées de politique. Par plusieurs de leurs œuvres, certains « maîtres du roman espagnol contemporain » n'auraient-ils pu mettre à la mode cette grosse littérature ? Quoi qu'il en soit, notre crainte, au fil de la lecture savoureuse, s'est vite dissipée, et ce nous fut une bonne surprise de découvrir en M. Lopez Ballesteros un conteur de race et mieux encore, car c'était plus nouveau en Espagne, un analyste attiré par l'étude de psychologies aussi rares que celle du héros de *l'Antre aux Hiboux*. — Certes, depuis la publication de Pepita Jimenez, en 1874, le roman psychologique à la moderne était né en Espagne ; mais après les si curieuses études d'âme dues au génie de Valéra, la nouvelle castil-

lane s'était orientée, semble-t-il, de préférence vers l'exacte observation des aspects divers de la société contemporaine, et l'étude des variétés régionales du tempérament espagnol ; et elle avait presque toujours, sans négliger d'ailleurs les psychologies individuelles, accordé plus de place aux conflits extérieurs de passions, de caractères ou de traditions qu'à ces crises intérieures où se consume une seule âme ; nous avions donc eu surtout, jusqu'ici, des romans objectifs, réalistes, en un mot des romans de mœurs. Or, c'est un roman purement psychologique et subjectif que M. Lopez Ballesteros vient d'écrire ; et c'est ici l'âme elle-même qu'on voit ourdir la trame d'une vie : le monde extérieur n'est aperçu que par ses répercussions sur cette âme, et par les projections de l'âme sur lui.

La lettre qu'Adriano Borja adresse à l'un de ses amis tout au début de la nouvelle, nous fait savoir quels livres — français, à l'ordinaire — ont influé sur ce héros singulier de *l'Antre aux Hiboux*, et sur l'auteur peut-être :

> Quelle terrible chose qu'avoir peur !... Te rappelles-tu ces jours où nous parlions de la prédilection douloureuse de notre Maupassant pour l'étude des multiples sensations de la peur ? Dans *le Horla*, c'est l'angoisse affreuse, la crainte insurmontable des Puissances inconnues... (Suivent d'autres exemples bien connus des lecteurs de Maupassant.) Te rappelles-tu le Rideau cramoisi de d'Aurevilly ? Quelle peur cruelle que celle du vicomte de Brassard..., etc.

Mais Adriano Borja va connaître une peur nouvelle et, selon lui, bien autrement terrible : et ce sera la peur d'aimer, la peur d'être aimé, celle de ne l'être plus, au fond la peur de soi-même et de l'inconsciente folie qui gît au plus profond de l'être. Borja croit connaître les choses avant qu'elles arrivent, mais il ne parvient pas à savoir pourquoi elles arrivent : et cet éternel pourquoi sans réponse va lui coûter la vie. Persuadé que tout individu a le droit de faire de son nombril le centre de l'univers, obsédé d'analyse, s'affolant à la recherche du mystère avec une furie telle que, là même où il n'y en a pas apparence, il le crée, épiant obstinément jusque dans le bonheur qui se prépare la genèse des douleurs qui le suivront, il va, comme il le dit lui-même, permettre à cet imbécile maniaque qu'il y a en lui de faucher brutalement « la fleur robuste de son amour » : l'extrême folie de parler avec les fantômes intérieurs va détruire sa félicité amoureuse, d'ailleurs facile : un banal adultère qui n'est pas le premier de ce parfait Madrilène, mais qui sera bien son dernier. Car il a si bien su, cette fois, graduer en lui sa douleur, il l'a si attentivement cultivée qu'elle lui est maintenant plus nécessaire qu'une volupté ; et c'est ainsi qu'il s'exaspère à l'idée même que sa douleur passera comme toute chose humaine :

Au lieu de m'en consoler, j'enrage à l'idée que si quelque jour le temps use ou réduit à d'invisibles limures cette douleur dont je souffre, elle me pourrait causer de l'étonnement, de l'indifférence, me faire rire. Cette inutile torture d'une âme est l'iniquité la plus grande que je connaisse.

Qu'il est étrange, le journal de ce malade qui craint de guérir et nous fait suivre, étape par étape, le triste voyage de sa raison qui se désagrège et de son cœur qu'obstinément il ensanglante. Rien ne distrait l'esprit de ce drame intime, ni le récit d'une aventure vulgaire à souhait pour faire ressortir la nouveauté de ces pénétrantes divagations, ni le rôle effacé des autres personnages, surgis brusquement et sans présentation préalable, comme à l'appel souverain du pauvre fou ; et l'attention se trouve si bien concentrée sur ce dernier que sa peur devient contagieuse et qu'on croit l'entendre donner inlassablement ses coups de sonde toujours plus profonds dans l'impalpable. Tout le drame est là, dans cet **Antre aux Hibous**, où des ailes de velours glacé frôlent le visage de l'audacieux inquisiteur de mystère, dans cet Antre que seules éclairent deux pupilles divinatrices, détachées de l'âme, et qui semblent pleurer sur elle.

M. Lopez Ballesteros, qui doit aimer les contrastes, nous a donné, à la suite de cette description si merveilleusement lucide de l'anormal et de l'inconscient, une série de contes d'une langue également belle, mais d'un esprit bien différent ; et ce nous est un spectacle reposant, en quittant ce fou — dont il faudrait quelque patience pour découvrir les attaches ethniques —, que de nous retrouver avec des types savoureusement espagnols, extraits de ces recoins oubliés de province où sommeille encore toute l'énergie de la nation ; ces gens-là ne s'analysent point, ils ont bien assez à faire que de vivre, et, en sages, ils vivent au grand air, hors des livres et hors d'eux-mêmes. Ne sont-ce pas les vrais héros de l'Espagne ?

Dans **la Brute**, M. Félipe Trigo nous en présente d'autres, « les héros d'à présent », selon le sous-titre du roman. Avec ce livre — comme avec quelques-unes des nouvelles de M. Lopez Ballesteros — nous revenons au roman de mœurs. Mais quelles mœurs, grand Dieu! M. Trigo est en train d'accomplir, presque à lui seul, une révolution dans la librairie espagnole. On sait que, jusqu'ici, les délicats de là-bas ne lisaient guère que des œuvres françaises ; on sait aussi pourquoi : d'abord la mode — qu'il s'agisse de chapeaux, de livres ou de politique — vient de France ; et puis la société castillane est bien persuadée que seuls nos auteurs savent doser savamment l'érotisme et l'esprit dont elle raffole à égal degré. Nous lui fournissions donc des polissonneries qui se puissent acheter décemment : le pavillon français couvrait la marchandise. Si nos modistes règnent encore sans conteste en Espagne, nos dignes auteurs ont désormais, en la personne de M. Trigo, un redoutable concurrent ; des romans tels que

les Ingénues, *la Soif d'aimer*, etc., et aujourd'hui *la Brute*, pourraient bien faire reléguer dans l'arrière-boutique les livres parisiens à couverture illustrée qui s'étalaient autrefois en si bonne place à la montre des libraires madrilènes. M. Trigo, en effet, aurait, au dire de ses admirateurs, donné à la description de la volupté une saveur nouvelle.

Les Héros d'à présent rappellent par plus d'un trait le prototype de *l'Antre aux Hiboux ;* ils semblent, comme lui, avoir tout perdu des traditions et des rudes vertus de la race, et c'est à l'étranger qu'ils sont redevables de leur culture. Mais alors que, chez Adriano Borja, cette culture s'harmonisait avec son caractère d'homme inquiet, prédestiné à la souffrance et à la folie, c'est, chez ces cosmopolites à la manque, un savoir tout d'emprunt et fort mal dirigé ; et si l'on s'étonne assez peu d'entendre le premier nous parler de « son » Maupassant ou de Barbey d'Aurevilly, on ne peut que sourire, en voyant la liste hétéroclite des dieux — tous étrangers — de nos Castillans modernistes : « Verlaine, Mallarmé, Ruskin, le Sar Péladan, Lorrain, Baudelaire, Ada Negri, Barbey d'Aurevilly... tous fréquemment accouplés à Nietzsche et à Wagner, les soleils de l'éthique et de l'esthétique. » Cet étrange pêle-mêle ne révèle-t-il pas à lui seul un parti-pris de snobs, une mode imposée? Les héros se distinguent encore de Borja en ce qu'ils posent pour la galerie : ces petits-maîtres madrilènes — hélas! si influents — de la littérature, du journalisme, ou de la politique, ne voient en ces professions, sœurs par la calomnie et le chantage, que trois divers moyens de parvenir.

C'est dans un tel milieu qu'est transplantée Auréa, l'héroïne de Felipe Trigo. Celle qui va devenir la Brute n'est encore, au début du roman, qu'un bas-bleu pauvre de province à qui sa grande beauté fait pardonner de publier des contes dans un journal de chef-lieu. Blonde nymphe du Titien, à cela près qu'elle n'est pas blonde, nous dit M. Trigo, assez galant homme pour nous la présenter de prime abord au saut du bain, mais vraiment trop amateur d'images étranges, elle croit « remémorer elle ne sait quelle race éteinte de reines allemandes » et même, vue de dos dans la glace, « une grenouille écorchée ». « Sa sveltesse et sa blancheur étaient, donc, de rainette ou de reine. » Comment, avec ce précieux brevet décerné par le fin connaisseur qu'est assurément M. Trigo, Aurea ne triompherait-elle pas dans la vie ? Elle commence donc par refuser la main d'un élégant industriel, Crésus de sa ville natale ; cette femme, qui attend de l'amour toutes les délices suprasensibles que lui ont promises ses livres favoris, et nous déclare être plutôt fille de Musset et de Becquer que de son père et de sa mère, saurait-elle consentir à ce qu'elle considère comme un odieux marchandage de sa beauté? Heureusement, l'élu se présente dans la personne d'un grand poète madrilène qui seul

pourra, croit-elle, lui faire connaître les joies rêvées. Elle l'épouse et le suit à Madrid. Le grand poète, hélas ! était aussi un grand mufle. Le roman est l'histoire peu morale des désillusions d'Aurea au milieu des héros qui en feront *la Brute*.

Il y a, dans l'espèce de satire emportée qu'est ce roman, des pages de puissant et beau caractère ; mais où se manifeste donc l'érotisme nouveau que certains attribuent à M. Trigo ? Les scènes de viol, les procédés d'alcôve, les analyses — vraiment chimiques — d'indigestions, auxquelles trop souvent il se complaît, ne sont pas, hélas ! sans précédents français, ce qui ne constitue pas un mérite espagnol. Au reste, s'il faut reconnaître le grand talent de l'auteur chaque fois qu'il peint des âmes basses, un milieu de crapule, c'est justice de signaler aussi l'embarras qu'il éprouve à faire fleurir chez de rares personnages de son roman quelques délicatesses intimes : on juge assez du fait à suivre la genèse de l'amour qui unit Aurea au musicien Luis Vega ; d'abord suavement narrée, l'idylle tourne bien vite en subtilités enfantines et en bêtises métaphysiques empruntées à un soi-disant livre de Vega, et pour cela en italiques. L'intérêt de l'œuvre de M. Trigo n'est pas là, non plus que dans le style ou trop télégraphique ou au contraire follement alambiqué de l'auteur. (Ce roman de près de 400 pages a été écrit en cinq mois, ô Flaubert !) Selon nous, voici le vrai mérite de *la Brute :* c'est un réquisitoire vigoureux contre cette société cosmopolite dont la frivolité et la corruption ne se font guère excuser par une pointe d'esprit, et qui de Madrid domine et tente de pervertir la vieille Espagne ; c'est donc au fond un réquisitoire contre Madrid. Car n'est-ce pas de ces héros d'à présent que Madrid vit, et n'est-ce pas surtout par eux et pour eux qu'il règne ?

MARCEL ROBIN.

VARIÉTÉS

Histoire extraordinaire des Electrons. — En prenant possession, il y a quelques années, du fauteuil présidentiel de la Société de Physique, M. Poincaré adressait aux membres de cette Société une courte allocution : « C'est vraiment, leur disait-il, une grande source de joie, de pure satisfaction intellectuelle, que d'être à même de suivre les progrès fantastiques de la science physique, en ce début du xx^e^ siècle. » Un peu de sa fine ironie ne se glissait-elle pas sous ces paroles ? Mais non, un esprit aussi délicat que celui de l'illustre savant doit éprouver réellement un plaisir exquis à rêver aux histoires merveilleuses. Et la physique est pleine d'histoires merveilleuses. L'une d'elles surtout semble faite pour procurer à tout âme d'artiste cette « pure satisfaction intellectuelle » dont parle

M. Poincaré : elle s'appelle, je crois : Aventures extraordinaires ou Théorie des électrons. Les électrons sont de charmants petits êtres qui rappellent les elfes et les trolls de la Scandinavie. Ils sont extrêmement ténus : 1000 fois moins gros que l'atome d'hydrogène, disent les uns ; 2.000 fois, prétendent les autres. Natures délicates, ils ne sont ni matière ni énergie : plus tout à fait corps, et pas encore esprits. Et quels délicieux petits génies ! Vifs et mutins, comme il convient à des gens qui sont tout électricité. « Quand une force électrique agit sur eux, dit J.-J. Thomson, ils se meuvent dans la direction opposée. » Une jolie femme capricieuse ferait-elle mieux ? Quel est leur genre de vie, demanderez-vous ? Rien n'est plus poétique, vous l'allez voir. Ces électrons, très nombreux, vêtus d'électricité négative, sont les sujets d'un roi dont ils forment la cour. Ce monarque est un gros atome, portant un manteau d'électricité positive, non pas un vulgaire atome, mais la quintessence qui en reste après qu'un certain nombre de parcelles légères et court-vêtues se sont détachées de lui. Autour de l'Altesse royale, papillonnent, tourbillonnent ses courtisans, les électrons négatifs, qui valsent rapidement en sa présence. En les observant, il est impossible de ne pas songer à la charmante féerie de Giselle, conçue par Théophile Gautier. Vous la rappelez-vous ? Sur le bord d'un étang, la nuit, les Willis sortent des touffes de joncs et se réunissent autour de leur reine Mythra. Ce sont les âmes des fiancées mortes avant le jour nuptial. Toute la nuit, elles dansent, elles dansent avec fureur, voltigent et tournoient autour de leur reine. Jusqu'à l'aurore, inlassables, elles continuent à valser. A ce moment, elles disparaissent dans les plantes d'où elles étaient sorties. Nos électrons font comme elles : après avoir tourné avec agilité un certain temps, ils disparaissent, se recombinent, rentrent dans l'atome d'où ils étaient sortis. J.-J. Thomson a calculé « la durée moyenne de liberté » — autant dire de vie — d'un corpuscule. Cette vie est très courte, plus courte que celle des éphémères ; beaucoup cependant renaissent après leur mort. On suppose qu'ils sont heureux, mais on n'en est pas certain, les calculs n'ayant pas été poussés assez loin. M. Gustave Le Bon s'est demandé si quelque rapport de parenté n'existerait pas entre les atomes ordinaires, les ions, les électrons, les rayons X et l'énergie. Eh bien, si, il y en a un très intime : la matière se dématérialise peu à peu : elle se désincarne, dirait un spirite. Un atome devient un ion, l'ion devient électron, puis rayon X, enfin énergie et éther. Est-ce pour les atomes une déchéance ou un progrès de s'épurer ainsi en se délivrant des liens de la matière ? Les âmes, au dire d'Allan Kardec, continuent leur évolution vers un état plus parfait, bien longtemps après avoir quitté le corps terrestre. Il y a peut-être là une indication pour les physiciens de l'avenir. Jusqu'ici ils n'ont pas résolu la question.

D'ailleurs, les progrès fantastiques de la science physique au cours du xx^e siècle nous fourniront une réponse certaine.

Chose étrange : ces petites créatures si légères, si immatérielles, constituent à elles seules la Matière. C'est le Grand Oracle Lorentz qui le dit. Nous ne sommes ainsi, nous-mêmes, qu'un vaste amas d'électrons. A certains moments, dans les corps conducteurs, tous les danseurs, je veux dire les électrons positifs, s'en vont d'un côté, tous les négatifs — les dames — de l'autre. Est-ce un quadrille qui commence, un conciliabule secret, une bouderie passagère ? On ne sait ; on dit simplement que c'est un courant qui passe. Mais ces génies ont des sentiment tendres et ne peuvent rester longtemps désunis. Bientôt ils accourent de nouveau les uns vers les autres pour recommencer à pirouetter, jusqu'à ce qu'un nouveau cataclysme perturbateur, une dénivellation de potentiel, par exemple, vienne encore les séparer.

Les électrons, déjà si intéressants par eux-mêmes, rendent une foule de services à l'homme. Ainsi, ils permettent de trouver un point fixe dans l'Univers.

Prenez, dit un de nos savants contemporains, un électron, chargez-le d'une quantité infinie d'énergie, puis, lancez-le dans l'Ether avec une vitesse égale à celle de la lumière. Eh bien, tout point dont il s'éloignera avec cette vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde sera un point fixe. C'est bien simple. Aussi, certains physiciens s'étonnent-ils de voir qu'au début du xx^e siècle il existe encore des hommes « qui, abordant cette question avec un esprit scholastique et s'appuyant sur la Cinématique seule, affirment qu'il ne peut exister de mouvement absolu ».

Nous sommes assez bien renseignés, on le voit, sur la vie et les mœurs des électrons. Pourtant un point de leur anatomie demeure incertain. Abraham, qui les connaît bien, prétend qu'ils sont parfaitement ronds, comme de petites boules, pour mieux rouler. Lorentz, qui vit sans cesse avec eux, affirme qu'ils sont légèrement aplatis quand ils sont en mouvement. Comme ils ne demeurent jamais en repos, on voit l'importance de la question.

Voici, brièvement résumée, l'histoire de ces petits lutins, très agiles, très remuants, appelés à jouer un grand rôle dans le monde. Réjouissons-nous avec M. Poincaré de vivre au xx^e siècle : ce sera le siècle des électrons.

G. MATISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

Louis Malnoury : *Petit Manuel pratique des Vices rédhibitoires et maladies contagieuses dans les ventes d'animaux domestiques;* Giard et Brière. 1 50

E. Maugras et M. Guégan : *Le Cinématographe devant le Droit;* Giard. 1 50

Esotérisme

Blanche Sari-Flégier : *Lettres à une amie sur la Théosophie;* Ficker. 3 »
Gaston Danville : *Magnétisme et spiritisme* (Collection *Les Hommes et les Idées*); « Mercure de France » 0 75

Histoire

G. Ferrero : *Grandeur et décadence de Rome. VI. Auguste et le Grand Empire;* Plon. 3 50
A. Le Chevalier : *Notes pour servir à l'histoire des communes du canton de Gorville avant 1789;* Goderville, Doutreligne. » »
Henri Malo : *Les Corsaires,* Mémoires et Documents inédits; « Mercure de France ». 7 50

Littérature

Dante Alighieri : *Vita Nova, suivant le texte critique préparé pour la Società Dantesca Italiana,* trad. avec une introd. et des notes par Henry Cochin; Champion. 5 »
Langlois : *Nouvelles Françaises inédites du XV^e siècle;* Champion. 5 »
J.-M. Lentillon : *Les Poétesses ridicules;* Lyon, Rey. 1 »
Maurice Souriau : *Népomucène Lemercier et ses Correspondants;* Vuibert et Nony. 3 50
Fortunat Strowski : *Pascal et son temps, III^e partie. Les Provinciales et les pensées;* Plon. 3 50

Philologie

A. Berloin : *La Parole humaine; Etudes de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique;* Champion. 5 »

Philosophie

J.-L. de Lanessan : *La Morale naturelle;* Alcan. 7 50
F. Mentré : *Cournot et la Renaissance du Probabilisme au XIX^e siècle;* Rivière. 12 »
Roger Picard : *La Philosophie Sociale de Renouvier;* Rivière. » »
Arthur Schopenhauer : *Ethique, droit et politique;* Alcan. 2 50

Poésie

Guy d'Aveline : *Le Cantique des Cantiques;* Vic et Amat. » »
A. Couvreur : *Poésies;* H. Paulin. 2 »

Questions coloniales

Eugène Jung : *L'Avenir économique de nos Colonies, I;* Flammarion. 3 50

Questions militaires

Fernand Chaline et Paul Labbé : *Le Journal d'un Soldat;* Librairie Universelle. 3 50
Général-Major B.-P.-F. Van Vlijmen : *Vers la Bérésina, 1812;* Plon. » »

Questions religieuses

Lettres de Messire P... Godet des Marais, évêque de Chartres, à Madame de Maintenon, recueillies par l'abbé Berthier; Dumoulin. » »

Roman

Bailly : *Les Divins Jongleurs;* Plon. 3 50
Léo Claretie : *Les Héros de la Yellowstone;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Henry Detouche : *Les Grains du Sablier;* Blaizot. » »
Prosper Dor : *Au bord de l'Idylle;* Sansot. 3 50
H. Doris : *La Grande Déesse;* Plon. 3 50
Edouard Estaunié : *La Vie Secrète;* Perrin. 3 50
Maxime Gorky : *Esclaves,* trad. de S. Persky; Librairie Universelle. 3 50
Choderlos de Laclos : *Les Liaisons dangereuses;* Bauche. » 95
Alphonse-Louis Lally : *Les Vampires;* Bruxelles, L. Reconnu. 3 50
Claude Lorris : *Les Nuages s'amoncellent;* Bernard Grasset. 3 50
Paul Margueritte : *Ma Grande;* Hachette. » »
René de Montozon : *L'Enfant bohémien;* Vic et Amat. 2 50
Anne Osmond : *Le Sequin d'Or;* Hachette. » »
Gaston Rageot ; *Un Grand Homme;* Calmann-Lévy. 3 50
Romain Rolland : *Jean Christophe à Paris. La Foire sur la Place;* Ollendorff. 3 50

P. Sales : *Sang d'Azur;* Bauche. 3 50
P. Villetard : *La Montée;* Fasquelle. 3 50

Sciences

H. Bouasse, Pierre Delbet, E. Durkheim, A. Giard, A. Job, etc. : *De la Méthode dans les Sciences;* Alcan. 3 50

Sociologie

J. Breton : *Pour le Bloc;* Cornély. 3 50
Henry Fayollet : *Guide pratique des Impôts;* Giard et Brière. 1 »
Raymond Rosenmark : *Le Droit de Grâce et la peine de Mort;* Giard et Brière. 1 »
Georges Sorel : *Les Illusions du Progrès;* Rivière. 3 50
Havelock Ellis : *Etudes de Psychologie sexuelle, I : La Pudeur, La Périodicité sexuelle, L'Auto-érotisme,* traduit par A. van Gennep. Edition française revue et augmentée par l'auteur; « Mercure de France ». 5 »
Will. Vogt : *Sexe faible. Une riposte aux exagérations et aux utopies du féminisme;* Marcel Rivière. 5 »

Théâtre

Aristophane : *Théâtre Complet;* Bauche. » 95
Armory : *Le Monsieur aux Chrysanthèmes,* pièce en 3 actes; Librairie Molière. 2 »
Edouard Contino : *Harpagon donne* comédie en deux actes, Jouve. » »
William Shakespeare : *Œuvres dramatiques,* trad. nouvelle par Georges Duval, VI; Flammarion. 3 50

Voyages

Dr Octave Gavard : *Voyage aux Cités d'Or;* Oudin. 2 50
A. Michel : *Waterloo. La Bataille, la route, les Monuments;* Bruxelles, « Pages amies ». » 50
Abbé A. Piquemal : *Etudes sur la Ville et Paroisse de Courbevoie;* Champion. 5 »
Louis Réau : *Cologne;* Laurens. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme. — Une lettre de M. Raoul Lafagette. — Le *Times* et les éditeurs anglais. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme.

Cher Monsieur,

Aux deux faits historiques et sociaux, Renaissance et Protestantisme, à l'occasion desquels je montrais Nietzsche prenant parti en faveur d'un principe d'impulsion et de révolte, condamnant un principe d'arrêt, M. Dumur me répond par des considérations où il essaie d'invertir le sens de l'un et de l'autre phénomène. La Renaissance, selon lui, pourrait être considérée comme principe d'arrêt, le Protestantisme pourrait être interprété comme principe d'impulsion. Ce sont là des opinions, mais qui n'ont pas trait à la question. Il ne s'agit pas, pour distinguer quelles furent les prédilections de Nietzsche à l'égard de l'un ou de l'autre principe, de savoir ce que sont *en réalité,* dans leur rapport avec ces principes, la Renaissance et le Protestantisme. Il s'agit de savoir dans quelle catégorie Nietzsche classait ces phénomènes. C'est seulement dans son rapport avec cette opinion personnelle et subjective que son jugement à leur égard peut nous renseigner sur la nature de son parti-pris. Or, j'ai cité sur ce point deux textes absolument précis dans le *Mercure* du 16 septembre. J'ai pris soin de les choisir els qu'ils continssent une description et une qualification complètes du phé-

nomène en jeu. A ces textes positifs, M. Dumur oppose une interprétation toute personnelle, ne reposant sur aucune donnée positive, des motifs qui auraient déterminé les prédilections de Nietzsche. « Pour la Renaissance, affirme-t-il, la raison inconsciente de son admiration, c'est qu'elle rétablit une culture ancienne. » La raison *inconsciente*, dit M. Dumur. Mais substituer à des motifs nettement formulés par un philosophe (1) des motifs inconscients qu'il plaît de lui attribuer, c'est d'une exégèse peut-être audacieuse. Mon argumentation ne satisfait pas M. Dumur. Il comprendra que je ne puisse m'accommoder de la sienne. Il faudrait, pour qu'elle prît corps, qu'il me mît en présence de textes de Nietzsche impliquant un démenti de ceux que j'ai moi-même apportés ici, et c'est ce que je sais bien qu'il ne fera pas.

M. Dumur identifie l'idée du pouvoir d'arrêt avec l'idée d'un retour vers le passé. Il conclut de là que la Renaissance étant un retour à la culture hellénique, de même que le protestantisme est un retour au christianisme, je devrais interpréter l'un et l'autre phénomène comme des manifestations du pouvoir d'arrêt. Par malheur, l'identification entre le pouvoir d'arrêt et le retour au passé est tout à fait inacceptable. La vie des sociétés n'évolue pas d'une façon continue dans le sens de la liberté. Un Romain de l'Empire, épris de liberté politique, eût pu regretter la Rome républicaine, sans encourir le reproche, pour ce regret du temps passé, d'aspirer à la servitude. Le retour vers le passé et le pouvoir d'arrêt sont deux idées entièrement indépendantes. Elles peuvent se rencontrer ou s'opposer : tout dépend du temps présent dont il s'agit et des périodes du passé que l'on ressuscite. C'est pourquoi l'évocation, au XVI^e^ siècle, de la conception grecque de l'existence marque, à n'en pas douter, au point de vue de la liberté de la pensée, un affranchissement de l'instinctivité passionnelle et intellectuelle par rapport à la contrainte chrétienne. C'est pourquoi aussi le retour vers la conception chrétienne primitive, qui s'exprime avec le protestantisme, au moment même où l'humanité la plus civilisée se délivre de l'esprit chrétien, est, à n'en pas douter non plus, la mise en œuvre d'un pouvoir d'arrêt et constitue une menace pour le libre essor de l'instinct.

Telle est l'opinion de Nietzsche. C'est aussi la mienne. J'ai eu l'occasion de l'exprimer naguère dans une réponse à une enquête instituée par *l'Action française* (2). Elle ne s'est pas modifiée. A une époque où la pensée humaine — en France et en Italie du moins, avec des esprits tels que Montaigne, Rabelais, Léonard de Vinci — témoignait d'une liberté intellectuelle que le plus grand nombre de nos penseurs est loin d'avoir reconquise, je tiens la Réforme pour le coup de barre le plus formidable qui pouvait être infligé à notre civilisation d'Occident pour la rejeter en arrière et en retarder l'essor. Il ne faut pas imputer à la Réforme la seule contrainte qu'elle exerça sur les siens, mais aussi cette rigueur et cette vie nouvelle qu'elle communiqua au catholicisme — prêt alors peut-être à défaillir, — par l'attitude de défense qu'elle lui imposa. Si le protestantisme a favorisé une renaissance, c'est, d'une façon générale, celle de l'esprit religieux que l'Humanisme était à la veille d'abolir. Je pense que la Réforme a retardé de plu-

(1) Voir, dans le *Mercure* du 16 septembre, les citations que je viens de rappeler.
(2) Numéro du 15 mai 1900.

sieurs siècles l'avènement d'une mentalité nouvelle dont on ne saurait dire que nous la possédions encore.

Dans quelle mesure la liberté intellectuelle est-elle compatible avec la vie ? Dans quelle mesure le pouvoir d'impulsion doit il être modéré par le pouvoir d'arrêt, c'est là, au point de vue objectif, tout le problème. Le protestantisme, dans une certaine mesure, à l'égard de certaines races, peut trouver, dans la solution de ce problème, une justification partielle. Mais c'est précisément dans la mesure où un frein est utile qu'il peut être ainsi justifié. Je suis donc ici bien loin de compte avec M. Dumur. Je n'aurai garde toutefois d'insister davantage sur cette question qui exigerait de longs développements pour être exposée équitablement avec toutes les nuances qu'elle comporte et qui ne pourrait être ici qu'étouffée ou résolue avec brutalité.

Je n'ajouterai qu'un mot au sujet de l'attitude adoptée par Nietzsche à l'égard de la culture allemande contemporaine dans les *Considérations inactuelles*. J'avais montré dans cette attitude un cas également des partis-pris de Nietzsche en faveur du pouvoir d'impulsion et de révolte. M. Dumur ne conteste plus ici la signification de ce parti-pris, mais il prétend l'écarter de la discussion sous prétexte qu'il aurait trait à des idées générales, et non à des fait concrets. J'aurais compris l'objection contraire et que l'exemple fût tenu pour trop particulier. Qu'il me suffise de rappeler que Nietzsche adresse ici non à des hommes en général, mais à des Allemands, non aux Allemands en général, mais à la jeunesse allemande, aux étudiants allemands des années qui suivirent la guerre de 1870, qu'il donne à ces jeunes gens des conseils précis, les mettant en garde contre les méthodes, l'enseignement et l'éducation qui règnent dans les Universités allemandes, les exhortant positivement à la révolte contre ces méthodes, les engageant à préférer leur sens propre et l'expérience qu'ils acquerront au contact de la vie, aux conceptions historiques des choses, aux conceptions mortes, figées et comme hiératiques que l'on prétend leur inculquer. Serai-je seul à penser que ces diverses circonstances confèrent à cette opinion de Nietzsche une valeur suffisamment concrète ? Ajouterai-je enfin que si, à l'occasion des *Considérations inactuelles*, je m'associe à l'admiration de M. Dumur pour la pensée de Nietzsche, c'est parce que, précisément, Nietzsche ne s'y montre pas le protagoniste de l'idée de révolte en soi et pour soi, mais, avec son haut et parfait bon sens, prend soin de mettre son opinion au point du réel, de spécifier sa valeur circonstancielle, de faire, au début de son étude, les réserves qu'il convient de stipuler en faveur du pouvoir d'arrêt, — ici le sens historique, — dont il condamne, en considération d'un temps, d'un pays et de circonstances définis, la seule exagération.

Croyez, cher Monsieur, à ma bien cordiale sympathie.

JULES DE GAULTIER.

§

Une lettre de M. Raoul Lafagette.

Foix (Ariège), 4 octobre 1908.

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur M. Georges Polti a fait, dans le dernier numéro du

Mercure de France (1er octobre 1908), une appréciation très sommaire de mon drame historique intitulé *la Grande Lorraine*.

Après une évocation assez inattendue de Dante et de Philippe le Bel, il arrive enfin à Jeanne Darc, pour me reprocher d'avoir mis dans mon œuvre plus de colère que de pitié, et d'avoir ainsi manqué le grand effet scénique que j'eusse pu obtenir en m'attendrissant sur le destin fatal du monstrueux Gilles de Retz, opposé à la mission providentielle de Jeanne Darc.

Le point de vue esthétique et le sentiment ne dépendant que du *moi* individuel, je constate sans discuter la dissidence qui existe entre M. Polti et votre serviteur.

Mais l'hommage qu'il rend à ma documentation d'historien ne va pas sans les réserves formulées dans une note où il m'accuse de quelques erreurs, dont la plus grave à ses yeux consiste en une sonnerie d'Angelus pendant laquelle je fais agenouiller et prier Jeanne Darc.

M. Polti semble heureux de m'apprendre que cette prière ne fut instituée que 25 ans après la mort de l'héroïne, pour arrêter le victorieux élan des hordes turques qui venaient de prendre Constantinople.

Eh bien ! il n'y a d'autre erreur ici que cette affirmation de M. Polti.

Il se peut que l'on ait eu alors recours à la vertu miraculeuse de l'Angelus, mais cette application ne constitue pas une origine.

En réalité, la dite prière fut instituée par le pape Jean XXII, en 1316. Donc, au moment où je la mets sur les lèvres de Jeanne Darc, il y avait déjà 113 ans que les fidèles la récitaient.

Agréez, etc.

RAOUL LAFAGETTE.

§

Le « Times » et les éditeurs anglais. — La fameuse guerre des livres est enfin terminée ! Vers la fin de septembre, les journaux londoniens publiaient des échos conçus à peu près en ces termes : « S'il est des personnes qui se souviennent encore de l'existence de la *Book War*, elles seront sans doute enchantées d'apprendre que des pourparlers actifs sont actuellement engagés pour y mettre fin, et qu'ils sont en voie d'aboutir à un heureux résultat. » Le *Times*, selon son habitude, observait à ce sujet la plus rigoureuse discrétion.

Depuis deux ans, les hostilités se poursuivaient, sans que ni le puissant journal de la Cité, ni l'association — le trust — des éditeurs fissent mine de céder — tout cela au grand dommage des éditeurs, des auteurs, et des libraires. La dernière saison de librairie, en effet, fut tout particulièrement morne et nul doute que le malaise ne provînt en grande partie de ce fâcheux état de guerre. Il y a quelques mois, un procès retentissant mettait aux prises le *Times* et la formidable maison Murray, à propos d'un compte rendu que le *Times Literary Supplement* avait publié des *Lettres* de la Reine Victoria. Mr. John Murray prétendit que ce compte-rendu, défavorable à la façon dont cet ouvrage était édité, avait arrêté presque entièrement la vente des *Lettres*. Un grand nombre d'éditeurs et les plus importants libraires du royaume vinrent témoigner qu'un livre « éreinté » par l'un de ces deux organes critiques, le *Times Literary Supplement* ou l'*Athenæum*, ne se vendait absolument pas. Le *Times* soutint la légitimité de ses critiques, sans nier aucunement le tort qu'elles avaient pu causer.

Aussi le Tribunal le condamna-t-il à payer comme dommages-intérêts, à Mr. John Murray, la somme énorme de 7. 500 livres sterling (187. 500 fr.). Mais Mr. John Murray et Mr. Moberly Bell, le directeur du *Times*, ont tous deux l'honneur d'être membres de l'Athenæum Club, sorte de Panthéon des vivants, de musée du Luxembourg où figurent les personnages les plus illustres de l'Angleterre, et, se rencontrant là, en terrain neutre, loin de l' « Office », ils durent juger sans passion ni rancune les désagréments de la situation. Et finalement l'entente s'est faite. Par quels moyens ? Nul ne le sait. Seuls les résultats sont publics. Le Supplément Littéraire du *Times* portant la date du 1er octobre 1908 insère en tête de ses colonnes l'avis suivant :

LETTRES DE LA REINE VICTORIA. — Le Roi, sachant le grand intérêt que prend la nation en général aux « Lettres de la Reine Victoria » récemment publiées, a commandé qu'une édition nouvelle et populaire fût lancée, afin que le livre soit mis à la portée de tous les sujets de Sa Majesté.

Cette édition sera en trois volumes in-18, et contiendra 16 illustrations avec le texte complet soigneusement révisé de la grande édition : elle sera vendue 6 shillings, avec un entoilage rouge. Elle sera publiée par Mr. John Murray, conjointement avec le *Times*. L'ouvrage sera en vente chez tous les libraires, y compris le *Times* Book Club.

Tout est bien qui finit bien. Entre temps, le *Times* Book Club avait organisé un rayon spécial pour la vente de livres français et le chiffre d'affaires de ce rayon avait, au cours du dernier exercice, dépassé cent mille francs. Cette heureuse initiative sera continuée et développée sans plus craindre maintenant aucune opposition.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES CORSAIRES, *Mémoires et Documents inédits*, par Henri Malo. Vol. in-8, 7 fr. 50.

LA PUDEUR, LA PÉRIODICITÉ SEXUELLE, L'AUTO-ÉROTISME (*Etudes de psychologie sexuelle, I*), par Havelock Ellis, membre de la Société de Médecine légale de New-York, traduit par A. Van Gennep, directeur de la *Revue des Etudes ethnographiques*. Edition française revue et augmentée par l'auteur. Vol. in-18, 5 francs.

§

Le Sottisier universel.

Par conséquent, il n'y a qu'un traitement sérieux de l'obésité, traitement préventif ou curatif : mangez-moi, dépensez plus. Il n'y a pas à sortir de là. — Dr PASCAL, *Le Journal*, 7 septembre.

Tout à coup, Catherine de Médicis, allongeant son bras maigre, laissa tomber ces mots. — MICHEL ZÉVACO, *Fausta vaincue*, p. 261.

Voilà les méthodes philosophiques régnantes dans les commissariats ! Schopenhauer l'aurait-il cru en écrivant *l'Education de la Volonté !* — *Theatra*, n° 1.

Assistant, à Mayence, à une leçon sur l'air, l'eau, le nez, la bouche et les autres organes de la respiration... — JULES HURET : *De Hambourg aux Marches de Pologne*, p. 313.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e

HAVELOCK ELLIS

Membre de la Société de Médecine légale de New-York

La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-Érotisme. (**Études de Psychologie sexuelle. I.**), traduit par A. VAN GENNEP, directeur de la *Revue des Etudes Ethnographiques*. Edition française revue et augmentée par l'auteur. Vol. in-8..... 5 »

HENRI MALO

Les Corsaires, **Mémoires et Documents inédits.** Volume in-8..... 7.50

GASTON DANVILLE

Magnétisme et Spiritisme, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Volume in-16..... 0.75

P.-G. LA CHESNAIS

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Vol. in-16..... 0.75

LÉON BLOY

Celle qui pleure, (**Notre-Dame de la Salette**) avec une héliogravure. Vol. in-8..... 3.50

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly, **Dictionnaire de Pensées, Traits, Portraits et Jugements tirés de son œuvre critique.** Préface par OCTAVE UZANNE. Vol. in-18..... 3.50

R. GASTON CHARLES

La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Etude d'art et de psychologie. Vol. in-18..... 3.50

LUCIEN NÉPOTY

Le Premier Glaive, drame en 3 actes, en vers. Vol. in-18. 1 »

STANISLAS MEUNIER

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Vol. in-16.. 0.75

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes (**Aurore. La Caravane des Heures. Angoisse. Visions. Dans la nuit. Sur la Colline**). Traduction française. Préface de PIERRE QUILLARD. Vol. in-18..... 3.50

H.-G. WELLS

La Burlesque équipée du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.50

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poète de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catull Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Com tesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verha ren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richar Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Ma quina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

L'ART DÉCORATIF

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

Paris : 35, rue de Valois et 125, 126 et 127, Galerie de Valois, Palais-Roy

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	FRANCE	ÉTRANGER
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un suppl ment donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif*, malgré l'appare exclusivisme de son titre, suit de près toutes les manifestations artistiques. Il publie s les principaux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes conten porains, des monographies superbement illustrées et souvent accompagnées de gravur originales et de planches en couleurs. L'ART DÉCORATIF est l'organe de défense de tous l efforts sérieusement tentés dans le domaine de l'Art appliqué.

Il n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de dessi aux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y trouv ront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouvell dans les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, de céramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, de la bibli philie, etc.

Numéro spécimen contre **1** fr. en mandat ou timbres-poste.

LA

REVUE DES IDÉES

PARIS — 26, RUE DE CONDÉ

CATALOGUE

Des principaux articles publiés dans la Revue de janvier 1904 à Septembre 1908

Tout fascicule séparé est fourni au prix de..... 2 fr.

oncordance des numéros et des années : 1 à 12 = 1904; 13 à 24 = 1905; 25 à 36 = 1906
à 48 = 1907; 49 à 57 = 1908.

Philosophie, psychologie

Bélugou : Les Néopsychologues (n° 8).
Chide : Synonymie (n° 49).
briel Dromard : L'Obsession impulsive et l'inspiration dans l'art (n° 43).
— La Poésie, le rêve et la folie (n° 45);
Dugas : La « Nolonté » (n° 46).
odore Duret : Saint François d'Assise et le mysticisme au moyen âge (n° 38).
Ermoni : Le Catholicisme et la pensée contemporaine (n° 47).
Fredey : Le Pluralisme (n° 39).
ton Gaillard : Les Conditions optiques de la forme visuelle de l'intelligence (n° 40).
Galippe : L'Hérédité des stigmates de dégénérescence et les familles souveraines, avec 4 figures (n° 19).
es de Gaultier : Schopenhauer et Nietzsche (nos 2-3);
— Nietzsche et la croyance idéologique (n° 9);
— Le Problème de Descartes (n° 14);
— Henri Heine et le romantisme de la raison (n° 20)
— L'Idéalisme et ses conséquences (nos 24 et 25);
— Commentaire des « Raisons de l'Idéalisme » (n° 36);
— La Psychologie dans l'œuvre de Flaubert (nos 55, 56, 57).
Janet : Les Oscillations du niveau mental (n° 22).
Marie : La Nature des démences (n° 24);
— Mysticisme et folie (n° 34).
Marie et Raymond Meunier : Les Vagabonds au point de vue psychologique (n° 43).
rges Matisse : Les Méthodes de la psychologie (n° 36).
urice Mignard : Erreur sentimentale et délire systématique (n° 52).
enne Rabaud : Le Génie et les théories de M. Lombroso (n° 21).
ues de Fursac : Les Ecrits et les dessins dans les maladies nerveuses et mentales, avec 3 figures, dont une hors texte (n° 29).
ert Schinz : Essai sur les termes Idéalisme et Réalisme en art (n° 57).
zague Truc : Les Conditions psychologiques de la foi (n° 30);
— Les Fondements psychologiques du Calvinisme (n° 56).
ré de Varenne : Sur la subjectivité de la matière (n° 35).
Vaschide : Les Méthodes de la psychologie expérimentale (n° 33).
is Vinci : Les Formes de la vérité (n° 50).

Mathématiques

Charles Benoit : L'Attraction newtonienne (n° 49).
G. Comberiac : Géométrie et métrique (n° 17).
Joseph Deschamps : L'Idée mathématique (n° 22) ;
— Premiers développements de l'idée mathématique (n° 42) ;
— Les Opérations mathématiques (n° 55).
L. de la Laurencie : La Science et l'Hypothèse, de Poincaré (n° 22).
C. Lucas de Peslouan : Sur le sens des problèmes métaphysiques en mathématiqu (n° 51).
Poincaré, de l'Institut : L'Etat actuel et l'avenir de la physique mathématique (n° 11).

Physique

Paul Amans : Sur les progrès récents de l'aviation (n° 27).
J. Amyot : Les Derniers travaux du colonel Renard et le plus lourd que l'air (n° 2).
Georges Bohn : Le Radium et la radio-activité de la matière (n° 1) ;
— Les Couleurs dans la nature (n° 36).
P. Brenot : La Télégraphie sans fil, avec 20 figures (n° 40).
C. Chéneveau : L'Actinium (n° 6).
Dr Gustave Le Bon : La Naissance et l'évanouissement de la matière (n° 46).
Jacques Legerf : La Houille Blanche (n° 6).
Félix Le Dantec : L'Ordre des questions de physique (n° 4).
E.-J. Marey : L'Economie de travail et l'élasticité (n° 3).
Georges Matisse : Essai philosophique sur l'énergétique, avec figures (n° 40).
René Quinton : Notes sur E.-J. Marey (n° 7).
*** : Pierre Curie (n° 29).

Musique

Georges Matisse : Le Talent musical et ses conditions anatomiques (n° 47).
X. Perreau : La Pluralité des modes et la théorie générale de la musique (nos 15, 32, 44, 51, 53).

Chimie

Jacques Amyot : La Structure de la molécule chimique, avec 9 figures (n° 41).
Pierre Thomas : La Méthode synthétique dans la chimie des substances protéiq (n° 33).

Biologie

Georges Bohn : Variation et évolution (n° 7) ;
— Rapports et contrastes biologiques entre les animaux et les végét (n° 26).
Pierre Bonnier : Contre-sens physiologiques (n° 10).
A. Brachet : Le But et les méthodes de l'embryologie moderne (n° 45).
C. Bruyant : Esquisses limnologiques (n° 48).
A. Dangeard : L'Evolution de la sexualité générale; son importance dans le cycle développement des végétaux et des animaux, avec 18 figures (n°
Yves Delage : Les Idées nouvelles sur la parthénogenèse expérimentale (n° 50).
Anna Drzewina : Evolution de nos connaissances sur la cellule (n° 34).
Raphael Dubois : La Radio-activité et la vie (n° 5)
— La Création de l'être vivant, avec 15 figures hors texte (n° 15) ;
— La Génération spontanée par le radium : ébes et radiobes (n° 19).

IANUEL FAURET-FRÉMIET : Les Organismes mono-cellulaires et les problèmes psychologiques (n° 39).
FRED GIARD, de l'Institut : Les Origines de l'amour maternel (n° 16).
RRE GIRARD : Le Mécanisme diastasique de la vie et son explication physico-chimique (n° 30).
ÉDÉRIC HOUSSAY : Les Idées d'évolution dans l'antiquité et dans le moyen âge (n° 4);
— L'Abstraction dans les sciences naturelles (n° 24).
E. LAUNOIS et P. ROY : Etudes biologiques sur les géants, avec 9 figures hors texte (n° 8).
UIS LEGRAND : La Multiplication cellulaire, causes et conséquences, au point de vue de la hiérarchie des tissus (n° 39);
— L'Acide carbonique, gaz vital (n° 54).
TAVE LOISEL : Les Lois de Mendel et l'hérédité (n° 9);
— Le Problème du déterminisme sexuel (nos 12-13);
— L'Individu femelle, définition, caractéristique générale (n° 17);
— L'Etude expérimentale de la variation et de l'hybridité (n° 37).
PRENANT : Les Progrès de la cytologie (n° 21).
É QUINTON : Loi générale de constance originelle du milieu vital des cellules (n° 1);
— Maintien du milieu marin originel comme milieu vital des cellules chez les Vertébrés (n° 3);
ENNE RABAUD : Les Corrélations embryonnaires (n° 10);
— L'Œuf et le milieu (n° 56).
RGES RENAUDET : La Plasmogénie et l'évolution de la matière (n° 38).

Anatomie

NAGEOTTE : La Structure fine du système nerveux, avec 22 figures (nos 13-14).

Médecine

L GASTOU : Nature et conception de la scrofule (n° 19).
GRASSET : L'Organisation de la défense sociale contre les maladies nerveuses, prophylaxie individuelle, familiale et sociale (n° 26).
LEREDDE : Photothérapie et radiothérapie (n° 16).
PASCAULT : L'Arthritisme, maladie de civilisation (n° 25).
ERT SIMON : Le Deuxième congrès de climatothérapie et la thérapeutique marine (n° 18).
ERT SIMON ET RENÉ QUINTON : L'Eau de mer en injections isotoniques sous-cutanées dans le traitement de la tuberculose pulmonaire, avec 4 graphiques (n° 28).

Zoologie

HACHET-SOUPLET : L'Etude expérimentale de la psychologie dans les parcs zoologiques, et particulièrement au Muséum (n° 47).
MÉNEGAUX : L'Okapi, avec 2 figures hors texte (n° 23).
ROUESSART : Les Conditions de l'hybridité en zoologie (n° 52).

Botanique

L BERNARD : Maladies parasitaires et évolution des végétaux : histoire des orchidées, avec 6 figures (n° 19).
IS BLARINGHEM : La Notion d'espèce, application aux progrès de l'agriculture et de l'industrie des notions nouvelles de l'espèce, avec 8 figures (n° 17);
— L'Origine des espèces, avec 1 figure (n° 23).
AURENT : L'Anatomie expérimentale et les facteurs de la structure chez les végétaux (n° 29).

Préhistoire

René Dussaud : La Méditerranée préhellénique, d'après les fouilles récentes en Cr (n° 48).

Raymond de Passillé : L'Art en Gaule à l'époque préhistorique, avec 14 figures, do 4 hors texte (n° 29).

A.-J. Reinach : L'Egypte préhistorique (n° 50).

Ethnographie

A. van Gennep : Le Mécanisme du tabou (n° 5) ;
— La Place des Indigènes australiens dans l'évolution humaine, avec u
— carte (n° 27) ;
— L'Idée d'évolution dans les mythes des demi-civilisés (n° 32) ;
— Un Système nègre de classification, sa portée linguistique (n° 37) ;
— La Situation actuelle des enquêtes ethnographiques (n° 40).

Anthropologie

J. Deniker : Les Races en Europe (n° 24).

Géologie

L. Laloy : Glaciers et période glaciaire (n° 8).

Stanislas Meunier : Les Harmonies de l'évolution terrestre (n° 26) ;
— Sur l'application de la méthode expérimentale à la géolo (n° 43) ;
— Les Gîtes métallifères et l'évolution de l'humanité (n° 55).

Archéologie

Henri de Genouilhac : A travers la littérature babylonienne (n° 52).

J. de Morgan : Les Recherches archéologiques, leur but et leurs procédés (nos 20, et 23).

Georges Rivière : Les Etapes de l'archéologie orientale (n° 8) ;
— Le Code de Hammourabi et la société babylonienne (n° 14) ;
— L'Esthétique et la technique dans l'Egypte et l'Orient ancien (n° 2
— Les Droits de Pharaons sur le Sinaï, avec une carte (n° 33).

Esthétique

L.-L. Blanchot : L'Esthétique de Platon et les artistes de son temps (n° 40).

Marius-Ary Leblond : L'Esthétique et l'évolutionnisme (n° 30).

Jacques Mesnil : Des Critériums objectifs dans l'histoire de l'art (n° 45).

Pierre de Nolhac : Le grand Parc et les eaux de Versailles (n° 37).

Sciences religieuses

Maurice Vernes : La Valeur scientifique de l'œuvre de Renan (n° 1) ;
— L'Enseignement de l'exégèse biblique à la Faculté des Lettres l'Université de Paris (n° 39).

Edouard Dujardin : Etudes historiques et critiques sur le judaïsme (nos 4, 7, 11, 16, 45, 46).

A. Meillet : La Religion indo-européenne (n° 44).

Gonzague Truc : Sur la valeur éthique du christianisme (n° 44).

Sciences militaires

Lieutenant-colonel Blaimad : Les Grands Enseignements de la guerre russo-japonai résumé de l'ensemble des opérations, l'artillerie (nos 49).

NÉRAL BONNAL : La Psychologie militaire de Bazaine pendant la guerre de 1870 (n° 2) ;
— La Manœuvre de Magenta, avec 8 cartes (nos 9-11).
C. : Premiers enseignements de la guerre russo-japonaise (n° 5).
L'armement actuel de l'artillerie de campagne, avec 2 figures (n° 23).

Colonisation

La colonisation en Indo-Chine (n° 35).

Sociologie

CORNÉLISSEN : L'Application des mathématiques aux sciences sociales (n° 12) ;
— L'Etat actuel de la science économique (n° 21).
UTENANT-COLONEL HARTMANN : La Crise du Conservatoire des Arts et Métiers (41).
ON DE MONTESQUIOU : La Hiérarchie des sciences d'après Auguste Comte (n° 32) ;
— Les Diverses phases de la sentimentalité (n° 35).
OBRY : L'Agriculture française et la concurrence mondiale (n° 42).
ORGES PALANTE : Deux Points de vue en sociologie (n° 3) ;
— Sur quelles Valeurs s'appuyer pour fonder une sociologie (n° 15).
PIERROT : Le Mouvement syndical en France et ses tendances (n° 47).
UL SIMON : La Morale scientifique (n° 35).
UL VERDIER : Une Corporation au vingtième siècle, les bouchers de Limoges (n° 18).

Philologie

LBERT DAUZAT : Les Tendances actuelles de la linguistique romane (n° 39).
EMY DE GOURMONT : La Simplification de l'orthographe (n° 13).
LVAIN LÉVI : La Transformation des études sanscrites au cours du XIXe siècle (n° 12).
MEILLET : L'Etat actuel des études de linguistique générale (n° 28).
NICOLAS : Les Langues internationales, sabirisme et sémantisme (n° 38).
TOINE THOMAS, de l'Institut : La Langue française au moyen-âge (nos 5-6).

Histoire

NÉRAL BONNAL : La Révolution de 1848 d'après le duc d'Elchingen (n° 52).
PHONSE DUNOYER : Un Episode de la Conjuration de l'étranger sous la Terreur (n° 46).
DRÉ LEBEY : Les Hommes et les partis autour de Louis Bonaparte (n° 49).

Histoire littéraire, scientifique et philosophique

MOND BARTHÈLEMY : La méthode de Thomas Carlyle (n° 27).
ORGES BOHN : Alfred Giard (n° 57).
CIEN CORPECHOT : L'Esprit de France (n° 25) ;
— Les Idées de Rivarol en littérature, en politique et en philosophie (n° 20).
ARLES DUGUET : Herbert Spencer, d'après son autobiographie (n° 42) ;
— Les Idées de H.-G. Wells sur l'humanité future (n° 56).
ÉODORE DURET : Sur la manière d'écrire l'histoire, à propos du livre de M. Ferrero (n° 34).
ERMONI : La Théorie religieuse de Newman (n° 51).
GÈNE FABRY : Les Approximations successives de la science (n° 44).
VAN GENNEP : La Question d'Homère (n° 38) ;
— Y a-t-il progrès de la civilisation ? (n° 54).
MY DE GOURMONT : François Bacon et Joseph de Maistre (n° 1) ;
— Une science ancienne, la Phytognomonique (n° 54).
ORGES GRAPPE : Essai sur le Gœthisme (n° 34).
HUET : Les Etudes de littérature comparée et la poésie au moyen-âge (n° 53).
DE KEYSERLING : Le *Kant* de M. Houston Stewart Chamberlain (n° 37).
UL LAFARGUE : Les Mythes historiques : le mythe de Prométhée (n° 12).
RCEL LANDRIEU : De Lamarck à Darwin (n° 31).
STAVE LOISEL : Les Idées des Anciens et des Modernes sur l'utilité scientifique des ménageries (n° 31).

G. Milhaud : Les Préoccupations scientifiques de Kant (n° 5) ;
— Paul Tannery (n° 25).
Jacques Morland : Le Comte de Gobineau (n° 6) ;
— Augustin Cournot (n° 30).
Charles Perron : La Cartographie, avec 13 planches (n° 41).
A.-J. Reinach : Nouvelles découvertes papyrologiques, Annales de Kratippos et Com
dies de Ménandre (n° 53).

Droit

Dr J. Grasset : Les Devoirs et les droits de la société vis-à-vis des aliénés (n° 31).
F. Larnaude : La Séparation des pouvoirs et la justice en France et aux Etats-Unis (n° 17

Et une quantité de petits articles originaux (de 1 à 6 pages) sur les matières les plus varié
(rubrique : Notes et Analyses), tels que :

Casimir Cépède : Les Manuscrits de Lamarck (n° 57).
Anna Drzewina : Discussion sur les faits et gestes des animaux (n° 56).
A. van Gennep : La valeur historique du folk-lore.
Remy de Gourmont : Une Exposition de géographie coloniale (n° 55).
A. van Gennep : L'Action individuelle et l'action collective dans la formation du cul
de la Sainte Vierge (n° 52).
Henri Piéron et Georges Bohn : A propos de l'autotomie volontaire (n° 51).
Etienne Rabaud : Les Discours d'ouverture de Lamarck (n° 47).
Henri Piéron : La Question du rôle des fibres centrifuges du nerf optique (n° 44).
P. Thomas : Le Traitement de la maladie du sommeil (n° 41).
Raymond de Passillé : Boucher de Perthes (n° 37).
A. van Gennep : La direction nouvelle de la linguistique (n° 36).
A. Joxe : Assimilation chlorophyllienne des composées amidés (n° 35).
R. Anthony : Les Conditions mécaniques du développement de l'encéphale chez l
Carnassiers et les Primates et l'évolution de la forme humaine (n° 33).
Jean Laffitte : Les Anomalies mentales chez les écoliers (n° 32).
Antoine Thomas : Le mot « patrie », note de philologie (n° 31).
Edouard Dujardin : La Bible polyglotte (n° 28).
A. Joxe : Les Ptéridospermées (fougères à graine) (n° 28).
Etienne Rabaud : La Question des caractères acquis (n° 27).
L. Blaringhem : Les Découvertes de Gregor Mendel et la loi de disjonction des hybrid
(n° 26).
Gustave Loisel : Les Substances toxiques des produits génitaux et leur rôle dans
fécondation (n° 25).
G. Chéneveau : Le Radio-Thorium (n° 24).
Anna Drzewina : La Droiterie et la Gaucherie (n° 24).
Robert Simon : Supériorité de l'eau de mer sur le sérum artificiel en thérapeutiq
infantile (n° 23).
Georges Bohn : Nouvelles études sur le sang (n° 22).
G. Chéneveau : Les tubes à vide de Cooper-Hewit (n° 21).
Etienne Rabaud : Monstres doubles et larves géantes (n° 18).
L. Matout : La Triboluminescence (n° 18).
Georges Rivière : L'Egypte primitive (n° 17).
Louis Blaringhem : A propos de l'hérédité des mutilations (n° 16).
Georges Bohn : Les Mystères de la formation de l'œuf (n° 16).
Armand Viré : La Faune actuelle des cavernes (n° 15).
Anna Drzewina : La Finalité en biologie (n° 14).
Maurice Mathieu : L'Eau de mer en injections sous-cutanées dans la tuberculose pul
monaire (n° 13).
Paul Abric : La Symbiose évolutive et la prédestination cytologique (n° 12).
René Quinton : Réponse à une critique de M. Le Dantec, touchant la loi de constanc
marine originelle (n° 11).
Des Venins, et en particulier de celui des abeilles (n° 10).
La Vision (n° 9).
Sur l'animal inconnu dit « serpent de mer » (n° 8).
M. Gabriel Tarde (n° 6).
La Rotation de la terre et le sens des érosions fluviales (n° 4).
Les Rayons N et la pensée humaine (n° 2).
Herbert Spencer (n° 1).

LA REVUE DES IDÉES

La Revue des Idées, *fondée le 15 janvier 1904, achève sa cinquième année.*
Nous disions, à cette époque, que notre ambition était de jeter en quelque sorte un pont,
r-dessus les agitations et les intérêts, entre les différentes branches de la connaissance,
entifique, de créer, pour tous ceux qui peuvent se rendre capables d'attention soutenue,
instrument de culture générale.

Sans doute, ajoutions-nous, cent entreprises de vulgarisation luttent à qui mettra les
ions de la science le plus commodément à la portée de la foule; notre souci sera diffé-
nt; les synthèses que nous tenterons seront destinées non à rétrécir, mais à agrandir les
estions, soit en y faisant entrer la lumière philosophique, soit en reliant les unes aux
tres, pour n'en faire qu'un seul continent, ces îles de l'archipel scientifique qui n'ont
core que de rares communications entre elles.

Et, tout en faisant la part la plus large aux sciences, la Revue des Idées *se défendait*
vouloir être une revue purement scientifique qui eût fait double emploi avec des pério-
ques déjà existants, lisibles seulement pour les spécialistes; elle voulait être une revue
tique accessible à tous ceux qu'on appelait autrefois les « honnêtes gens ».

Le succès de la Revue des Idées, *affirmé d'une façon éclatante dès son premier numéro*
confirmé depuis avec constance, établit suffisamment que cette publication répondait à
besoin et qu'elle est venue combler une lacune. La Revue des Idées *est la première*
ue synthétique embrassant les différents domaines de l'intelligence.

Son programme s'étend à toutes les branches de la connaissance scientifique : philoso-
e, psychologie, mathématiques, physique, physiologie, biologie, ethnographie, archéo-
ie, histoire, sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, linguistique, histoire
éraire et scientifique.

nstrument de culture générale, la Revue des Idées *publie des articles sur la situation*
sente des grands problèmes; elle publie également des recherches monographiques ori-
ales, des exposés critiques des diverses méthodes en matière d'investigation scientifi-
, des mises au point de questions complexes, etc.

l suffit de se reporter à la liste des principaux articles publiés par la Revue *pendant*
cinq premières années de son existence, pour apprécier l'intérêt des sujets choisis et la
ute compétence des auteurs qui les ont traités.

La Revue des Idées *a, en outre, inauguré un système de notes et analyses qui, loin*
re de simples comptes-rendus, forment une série de véritables articles critiques et qui,
s jusqu'aux moindres notes anonymes, sont dus à des spécialistes, à des hommes notoi-
ent compétents, et pour les questions scientifiques à des hommes de laboratoire.

LA

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

SOUS LA DIRECTION DE

REMY DE GOURMONT

Rédacteur en chef :
LUCIEN CORPECHOT

Secrétaires :
GEORGES BOHN ET A. VAN GENNEP

ABONNEMENTS

France, un an.....	20 fr.	Union postale, un an....	22 fr.
— six mois.....	11 fr.	— six mois.	12 fr.

Prix du numéro : 2 francs | Union postale : 2 fr. 25

Un numéro spécimen est envoyé franco sur demande

Sommaire du numéro d'Octobre 1908

La Météorologie et le problème de la prévision du temps, par M. ERNEST ESCLANGON.
L'Idée d'évolution et le concept de durée, par M. BATAULT.
L'Évolution biologique et le pouvoir intellectuel, par M. Jules de Gaultier.
De l'Adoption du français comme langue auxiliaire internationale, par M. FURSTENHOFF.

Notes et Analyses :

Henri Becquerel, par M. ERNEST-CHARLES DURAND.
La Salivation psychique et le sens musical chez le chien, par Mlle ANNA DRZEWINA.
Le Langage de l'Ecole polytechnique, par M. A. VAN GENNEP.
Benvenuto Cellini à Paris, par M. RAYMOND DE PASSILLÉ.
La première version de la *Tentation de saint Antoine*, par M. CHARLES DUGUET.

Les Livres. — Les Revues. — Chronique.

PARIS

AUX BUREAUX DE LA REVUE

26, RUE DE CONDÉ, 26

Le Courrier Européen

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

BRIEL SEAILLES, CHARLES SEIGNOBOS, G. SERGI

Professeur à la Sorbonne — Professeur à la Sorbonne — Professeur à l'Université de Rome

J. BJORNSON, NICOLAS SALMENON, J. NOVICOW

Ancien Président de la République Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid.

laborateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, ctualités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne ésirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, 60 centimes ; Union, 75 centimes.
Abonnement : France, un an, 12 fr. ; six mois, 7 fr.; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr.

e Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son nnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES sistant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes a LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION — **RÉDACTION**

rue Molière (Avenue de l'Opéra), **PARIS** — **280, Boulev. Raspail, PARIS**

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1908. — SIXIÈME ANNÉE

oèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. pptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute e langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront trans- en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livraisons grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meilleurs tes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — **18 fr.** par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XIII

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

datore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIETO

ol 10 di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
onta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	ANNO	SEMESTRE	TRIMESTRE
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie mettra en marche, à partir du 4 Novembre, **les trains extra-rapides de nuit, nos 17 et 18**, desservant la Côte-d'Azur.

Ces trains auront lieu :

A l'aller : Du 4 novembre au 6 décembre, les mercredis et samedis ; du 7 décembre au 30 avril, tous les jours, sauf le jeudi ; du 1er mai au 15 mai, les lundis, mercredis et samedis ; du 16 mai au 26 mai, les mercredis et samedis.

Au retour : Du 6 novembre au 4 décembre, les lundis et vendredis ; du 5 décembre au 30 avril, tous les jours, sauf le jeudi ; du 1er mai au 15 mai, les lundis, vendredis et dimanches ; du 16 mai au 29 mai, les lundis et vendredis.

Trajet de Paris à Nice en 15 heures

Ces trains sont composés de grandes voitures de 1re classe à bogies, de lits-salon, d'un salon à deux lits complets, d'un sleeping-car et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

On peut retenir ses places d'avance, moyennant un supplément de **2** fr. par place.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

L'HIVER A ARCACHON, BIARRITZ, DAX, PAU, ET

Billets d'aller et retour individuels et de famille de toutes cla

Il est délivré par les gares et stations réseau d'Orléans pour ARCACHON-BIA RITZ, DAX, PAU et les autres stations vernales du Midi de la France :

1° Des billets d'aller et retour individu de toutes classes, avec une réduction de 25 en 1re classe et 20 0/0 en 2e et 3e classes ;

2° Des billets d'aller et retour de fam de toutes classes, comportant des réducti variant de 25 0/0 en 1re classe et de 20 en 2e et 3e classes pour une famille d personnes, à 40 0/0 pour une famille d personnes ou plusieurs réductions sont c culées sur les prix du tarif général d'ap la distance parcourue, avec minimum 300 kilom., aller et retour compris.

La famille comprend : père, mère, m femme, enfant, grand-père, grand'm beau-père, belle-mère, gendre, belle-fi frère, sœur, beau-frère, belle-sœur, on tante, neveu, nièce, ainsi que les servite attachés à la famille.

Ces billets sont valables 33 jours.

Cette durée de validité peut être prol gée deux fois de 30 jours moyennant supplément de 10 0/0 du prix primitif billet pour chaque prolongation.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ville de PARIS (Terrains du Champ de Mars)

A adj. s. 1 ench. ch. des not. de Paris, le 27 octobre 1908.

2 TERRAINS Ave **Elisée-Reclus**. Sce 651m50 M. à p. **200** f. le m. ; Ave de **La Bourdonnais**. Sce 340m. M. à p **250** f. le m. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, *dép. de l'ench.*

Ville de Paris (terrains du Champ de Mars).

A adj. sr 1 ench. ch. des Not. Paris, le 27 Octobre 1908.

TERRAIN Aven. Elisée-Reclus. Sce **651m50** M. à p. **200** f. le m. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais et Delorme, r. Auber, 11, *dép. de l'ench.*

BOUGIVAL **Propriété** quai Boissy-d'Anglas, 10. Maison, remise, écurie jardin, parc, etc. Cce 3 h. 64 a. env. Libre. M. à p. **280.000** f. Adj. Ch. not. Paris, 10 nov. Me Champetier de Ribes, not. 8, rue Sainte-Cécile.

Adj. à Sceaux (Seine), ét. de Me Renaudin, not. le 26 octobre 1908 **3 MAISONS A PARIS** 1° rue à 1 h., de **Pernety, 30.** Ce 274. R. br. 12,190. M. à p. 100.000 ; 2° r. **Bardinet, 19. villa Dezegher, 6.** Ce 182e. R. b. 5.220. M. à p. 40.000 ; 3e r. **Bardinet, 19, villa Dezegher, 4.** Ce 291m. R. b. 10.535. M. à p. 80.000. **Et un TERRAIN à Paris**, avenue de Montsouris, 36. Ce 252m. M. à p. 10.000 fr.

Maison à Paris **Bd DES CAPUCINES, 18.** Cont. 588m19. Rev. br. 41.079 fr. 85. **M. à pr. 1.200.000 fr.** Adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris. 27 oct. Me Ratin, not. 60, Chauss. d'Antin.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRE

viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la gare Saint-Lazare

Services rapides tous les jours et toute l'anné

(Dimanches et fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE :

A 10 h. 20 matin (1re et 2e classes seulement) et à 9 h soir (1re, 2e et 3e classes).

DÉPARTS DE LONDRES :

Victoria à 10 h. matin (1re et 2e classes seulem London-Bridge et Victoria à 8 h. 45 soir (1re, 3e classes).

TRAJET DE JOUR EN 8 h. 40

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours 1re classe, 48 fr. 25. — 2e classe, 35 fr. 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mo 1re classe, 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75 3e classe, 41 fr. 50.

Les trains de service de jour entre Paris Dieppe et *vice versa* comportent des voiture 1re classe et de 2e classe à couloir avec w, et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; c du service de nuit comportent des voiture couloirs des trois classes avec w.-c. et toile Une des voitures de 1re classe à couloir trains de nuit comporte des compartiment couchettes (supplément de 5 fr. par place). couchettes peuvent être retenues à l'avance gares de Paris et de Dieppe moyennant surtaxe de 1 fr. par couchette.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province—10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

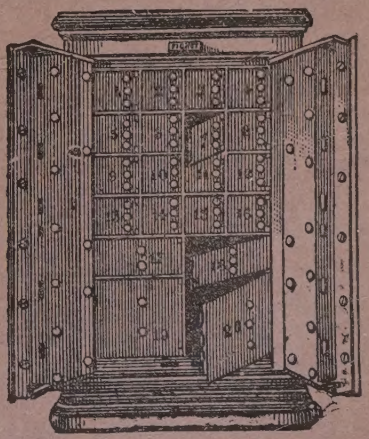
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.